



EMILIA DVORIANOVA

CHACONNE

ÉDITION DE
MARIE VRINAT

Chaconne

Collection Versions françaises

Emilia Dvorianova

Chaconne

*Traduction, annotation et postface
de Marie Vrinat*

ÉDITIONS RUED'ULM

*Illustration de couverture :
Étude de nu, par Wil Smedts.*

Ce livre a été traduit avec le soutien du Fonds national Koultoura, Bulgarie.



© Éditions Rue d'Ulm/Presses de l'École normale supérieure, 2015
45, rue d'Ulm - 75230 Paris cedex 05
www.pressens.fr
ISBN 978-2-7288-0536-5
ISSN 1627-4040



Paul Diacre, Hymne saphique à saint Jean-Baptiste, ix^e siècle.

Concerto pour phrase n° 1

... C'est un *Amati*, parce que le son est introverti, assourdi, tourné vers l'intérieur avec cette patine particulière que la corde du *mi* ne rend jamais, sauf si c'est celle d'un *Amati*, et ce trille aurait un son argenté au lieu de plonger dans la blancheur mate d'une dentelle crémeuse, comme exécuté par le *ré*... mais ce pourrait tout aussi bien être un *Guarneri* si la douceur du *la* est trompeuse et due à la magie de ses doigts, puisqu'il fait sortir le ton avec tant de volupté, une vraie caresse... c'était si bon, divin... avec un *Guarneri*, ça aurait été pétillant, bleu clair... décidément, je n'ai pas réussi à comprendre quel violon c'était, uniquement parce que j'avais quinze minutes de retard et qu'il était furieux, il n'a même pas daigné répondre à ma question, alors même qu'il ne soupçonnait rien... s'il avait soupçonné quelque chose, j'aurais compris sa fureur et je ne lui aurais pas demandé – alors, *Amati* ou *Guarneri*? – d'autant plus que ce n'était pas le moment de poser des questions, la salle, dans l'accalmie du silence, attendait... on n'entendait que le grincement de nos pas, lorsque le son a jailli de la corde et que le motif m'a arrachée, il m'a arrachée à moi-même, et plus tard, lorsqu'il s'est fondu dans le registre bas... c'était comme si des cordes étaient tendues en moi tant il me caressait avec tendresse, je n'ai jamais vécu cela, et je lui dirai : je ne veux pas que ça continue ainsi, je ne supporte plus la grossièreté, la froideur, la main qu'il a posée sur l'accoudoir près de moi, si bien que je dois me pousser à l'autre bout du fauteuil pour ne pas le frôler, mais là, un homme horriblement grand penche la tête et je ne vois rien... je tiendrai le coup, mais lorsque le concert se terminera, je vais tout lui avouer... je suis prête à parier que c'est un *Amati*, mais il va me demander – de quel âge? – et il va se moquer de moi, et puis comment a-t-il

pu se permettre une chose pareille – je lui ai demandé très gentiment, car tout de même, outre le fait que nous soyons mariés, nous pourrions être amis – *Amati* ou *Guarneri*? – et il n’a rien répondu, se contentant de plisser les yeux avec ce geste de colère suprême, et tout ça uniquement parce que j’étais en retard, à cause de toute cette neige qui s’est accumulée partout, mais il ne soupçonne pas d’où je viens, or nous avons eu toutes les peines du monde à venir en voiture, on ne voyait rien sur la route et les flocons voletaient, comme fous, dans un linge, la timbale a eu une fraction de seconde de retard, mais le hautbois a senti les choses et est entré dans le jeu – il n’y a pas d’erreur – malgré tout la voiture a bien failli s’embourber et ça glissait horriblement... et lui, comment a-t-il bien pu rentrer, est-ce qu’il y est parvenu après m’avoir laissée au coin de la rue, alors que la neige continue toujours à tomber, et je l’imagine, si j’étais restée là-bas, au pied de la montagne, nous recouvrant tous les deux, j’aurais même manqué le concert et l’aurais échangé à tout jamais pour la cheminée qui flambait, et les bûches lançaient des étincelles, comme des flocons en feu dans lesquels je brûlerais, car ses mains... cet homme a des doigts géniaux, comme il effleure et quel toucher, on dirait qu’il a saisi l’âme du violon et glisse en elle si bien qu’on oublie la virtuosité – et malgré tout, *Amati* ou *Guarneri*? – je déteste tellement qu’on ne me réponde pas, mais je ne vais pas lui permettre de me gâcher le concert, je dois simplement m’affranchir du sentiment désagréable qu’il est près de moi et visiblement furieux – est-il possible que la musique ne puisse pas l’apaiser, il est visiblement furieux, alors que c’est un violoniste et qu’il devrait sentir l’âme du violon, s’attendrir, mais je ne vais pas me laisser affecter et dès que ce sera fini, je vais lui dire – l’aveu, c’est ce qu’il y a de mieux, au moins, il saura pourquoi il est furieux, alors qu’il m’a amenée ici à l’heure, une seconde avant le début, pour que je n’aie pas de problèmes, on n’a même pas pu s’embrasser... j’ai claqué la portière de la voiture et j’ai

couru... - c'est ça qui me chagrine, comme si, sans ce baiser, j'avais sombré dans une pause inattendue, un silence chargé de son, dont je ne peux pas sortir, maintenant ça va être ce thème qui vous prend par sa tristesse, et il l'a déversé si amplement, comme s'il avait étreint tout l'orchestre, il l'a carrément absorbé dans le son qui devrait être mat mais qui pénètre toute chose, il m'a pénétrée et je n'ai jamais vécu cela, ses mains effleurent à peine, sans aucune tension, sans aucune agression, comme par la magie qui fait se succéder les vagues... les *pizzicati* se sont réfugiés vers le haut, ils ont grimpé et la vague musicale semble s'arrêter - quelles cadences va-t-il jouer? ... bien sûr, les siennes, celles où la musique, progressivement, gonfle, enfle jusqu'au trémolo après lequel il est parvenu à attendre la phrase dans une pause incroyablement mesurée, pour l'entonner, c'est comme s'il l'arrachait de moi-même, mon Dieu, quel sens de la culmination, j'en suis toute secouée... - non, je n'ai jamais vécu une telle fusion à la fin du dernier accord au-delà duquel il n'est pas de fin, et voilà tout simplement l'*andante*... je suis heureuse d'entendre ça, je suis heureuse et je vais lui avouer, je vais lui dire carrément que j'en aime un autre et que nous devons nous séparer, parce que je ne peux plus vivre ainsi et que je porte encore sur ma peau son odeur... maintenant, tout s'est adouci, comme si l'air s'était apaisé, et dans cette résonance prolongée, les doigts frémissent, effleurant à peine les cordes en un tendre *vibrato*... comme si le son allait s'éteindre à jamais, se blottissant avec la clarinette dans le gémissement le plus profond, mais je sais que la flûte va le réveiller - Dieu que c'est beau! pourquoi donc dois-je souffrir au lieu de lui raconter tout simplement le feu qui gémit dans la cheminée et disperse la lumière dont les chauds reflets étreignaient mon corps, et j'ai vu clair en mon cœur, et même maintenant, quand j'y pense, les vagues refluent avant de reprendre leur ascension - comme il a pris cette harmonique, et pas seulement celle-ci, toutes les harmoniques se sont égrenées dans l'air et on peut presque les

voir, perchées sur des fils invisibles dans l'espace – quel violon, et quelles mains! – *Amati* ou *Guarneri*? peu importe, je le saurai bien, c'est peut-être même écrit dans le programme, mais le temps pressait et lorsque nous sommes entrés, les lumières étaient déjà éteintes et tous attendaient le premier ton... non, je ne veux pas que cela finisse, les timbales vont bientôt annoncer la fin par ce trémolo mourant, et les derniers trilles vont retentir d'abord sur le *la*, ensuite sur le *mi*... – ça doit être un *Amati*, et, pourtant, le *la* n'a pas ce timbre si spécifique qui toujours caresse et semble emporter vers le bas... alors c'est peut-être un *Guarneri*... et j'ai tellement envie de pleurer, parce que tout est fini et que le public est déjà déchaîné, il applaudit frénétiquement, mais je voudrais remonter le temps, encore et encore... quel bis va-t-il bien nous jouer maintenant?

... bis... bis...

— Mon Dieu, chéri, c'était incroyable, inimaginable, personne ne m'a autant dévoilée... non, pas pénétrée, mais révélée – as-tu jamais entendu des doigts plus tendres? Je n'ai pas envie de rentrer par ce véritable conte d'hiver, c'est si romantique, ne veux-tu pas que l'on marche un peu ensemble – ta mère ne voit pas d'inconvénient à rester avec les enfants... au fait, lorsque nous sommes entrés, tu ne m'as pas répondu concernant le violon, j'ai même pensé, l'espace d'un instant, que tu étais fâché, mais tu vois cette neige... *Amati* ou *Guarneri*?

— *Maggini*, ma chérie, *Maggini*, je ne t'ai pas répondu à dessein, pour que tu cherches par toi-même... tu n'apprendras jamais à les distinguer... tu n'as pas d'oreille, mon trésor...

— Quand même, c'est important la volupté... le son...

Concerto pour phrase n° 2

... le voici enfin en chair et en os, l'idole de mes élèves fascinés par une perfection malsaine, un tentateur.

comment les convaincre?

j'en vois au moins cinq dans la salle dans une admiration béate devant les chaussures crème, le costume crème... on dirait un guignol et il n'a aucun respect...

quel monde... quel monde complètement inconscient... ils applaudissent frénétiquement...

... le premier *la* du soliste, le premier *la*... il répond :

une quarte,

une quinte...

une septième... la corde du *mi* n'est-elle pas un soupçon trop basse? ...

non, tout est juste, exact, le son est parfait, j'ai toujours pensé que certains *Maggini* sont meilleurs même que les *Stradivari*, leur couleur est différente, leur résonance a le ton du cinabre, sanglant, je me demande tout ce que l'on peut en tirer, surtout d'un exemplaire comme celui-ci... j'aimerais tellement effleurer la volute, les chevilles, le manche est parfait, la touche légèrement surélevée et un peu plus longue... de deux centimètres... on dit que c'est dans la table d'harmonie que réside la magie, et dans les ouïes... je vais mourir les yeux grand ouverts pour n'avoir jamais eu l'occasion de toucher un violon comme celui-ci, il n'y en a qu'un ici, et l'autre le garde caché... elle ne fait plus de concerts, pourtant elle était bonne... très bonne... sans doute à cause du violon... moi qui rebats les oreilles de mes élèves, pendant qu'ils grattent leurs *Cremona* : le violon, le violon, mes enfants... son âme...

... ça va commencer maintenant, c'est le début qui est le plus important, tout part de là, concentré dans le premier ton...

là, on n'a pas droit à l'erreur... le premier phrasé, si on le rate...
c'est ce que je leur dis...

... allez, lève ton archet...

... il a levé son archet...

... nom d'un chien... c'est toujours comme ça... des crétins finis, des dilettantes, des qui se fichent de tout dans la vie, c'est maintenant qu'ils ont décidé d'entrer... et les places devant moi qui grincent, et au tout début je ne peux pas entendre le plus important... un homme et une femme - elle en pull et en pantalon, le monde va vraiment de mal en pis, comment peut-on être en retard, venir en pull, tout le monde retient son souffle, le plus important va se produire, et, soudain... ça grince... les sièges se referment... des dos se lèvent... non, ils sont vraiment sans vergogne... les ignares ne peuvent pas savoir à quel point le premier son est important, le deuxième, l'articulation du phrasé, on peut n'écouter que cela et tout s'éclaire - on s'envole - la musique a pris son envol et le code est entièrement dedans - quels barbares...

enfin, ils s'asseyent, ils n'ont sans doute même pas conscience, à côté d'eux, des tout jeunes continuent à chuchoter... quelle honte... en plus, lui, je le connais, un jeune violoniste, un espoir montant, et il chuchote... tu parles d'un espoir, et moi, qui l'attendais tellement, je l'ai manqué, c'est exactement la nuance que je voulais entendre... quelle longueur il va donner au *fermata*... il est si difficile de sentir avec exactitude combien de temps le maintenir...

il a marqué une petite pause, repris haleine... oui, le violon chante, c'est l'instrument qui se rapproche le plus de la voix humaine et il respire, respire,

et la femme, devant moi, continue de bouger, elle jette un regard furtif autour d'elle, évidemment... *ceux-là*, on se demande pourquoi ils vont au concert, ils regardent qui d'autre est dans la salle, et ce petit pull... comment est-il possible de

manquer de respect à ce point, en fait, si, je sais... c'est comme lui et ses chaussures claires, le costume clair, il le fait exprès...

il n'y a plus aucun style...

plus de style...

mais le son est sublime : si l'on écoute vraiment, on distingue tout de suite le violon, cette merveille qu'est le *Maggini* surpasse tout, l'orchestre entier lui est soumis, il est à ses genoux... il a un son basané, ça ne m'était pas venu à l'esprit, mais le *Guarneri*, par exemple, on dirait que c'est une blonde... ou bien non... le mot est féminin dans notre langue, mais cela induit en erreur, le violon en fait est un homme... il est viril... ou bien non? une ambiguïté,

il glisse sur les tons comme s'il entraînait en eux - il faut raisonner pour savoir : où se trouve le ton, où se trouve le violon, comment ils se fondent l'un dans l'autre, et lequel exactement des deux... il n'a pas joué le *legato* comme il fallait; il l'a sauté et a répété le ton, alors qu'il est dans la partition... les jeunes ne respectent rien, je dois continuellement leur répéter - fidélité, fidélité aux signes, mes enfants, c'est l'alpha et l'oméga - je m'efforce de le leur faire comprendre, mais ils sont pervers par le jazz, comme si tout était permis, qu'il n'y avait pas de règles... non, je ne suis pas tout à fait honnête... ce phrasé... de la pure magie... même le dos de la femme, devant moi, a frémi, comme si elle pouvait écouter, je l'ai vu... le petit pull a frémi... comment est-ce possible? comme si on n'était pas dans un endroit sacré, mais à la montagne... c'est une cheminée qu'il lui faut, une peau d'ours... et son mari, à côté d'elle, comment peut-il supporter, si d'ailleurs il supporte... mais nos orchestres, non, ils n'apprendront jamais... il faut toujours qu'il y ait un loupé, la timbale ne doit pas frapper aussi fort, elle doit être plus assourdie, quant au trombone, je dirais qu'il a raté, et ce, avant la culmination, il s'est lâché au moment précis où le violon s'apprête à exécuter le plus important... à cet instant exact, ils doivent tous être parfaits pour que le violon

fasse son entrée dans toute sa puissance... et voilà, il est comme une tempête dans la tendresse...

Maggini

Maggini

Virginia... un simple prénom, mais comme il se déploie, s'exhibe et est unique au monde... cet instrument n'a pas son pareil, maintenant, tout seul, il va montrer de quoi il est capable dans la cadence, il va s'exécuter lui-même par les mains du violoniste...

et celle-là, elle est en pull... c'est pour cette raison que les hommes de maintenant sont malheureux, les pauvres - il n'y a tout simplement plus de femmes... ça y est, il joue la cadence, il s'en est tiré presque brillamment, je dois le reconnaître... quoique, quelque chose me tracasse à l'intérieur... ça ne va pas comme ça - cette cadence, c'est la sienne, les grands écrivent toujours des cadences, manifestement il se prend pour un grand... non, ça ne va pas comme ça... il y a une exagération, ça manque de style, de retenue... or, apparemment, ils sont tous en admiration - quel monde... seule la technique est parfaite - ça, je ne peux pas dire le contraire - la technique est parfaite et, comme par magie, le jeu des tons qui se poursuivent va se briser, il bruissera comme un souffle de vent, pour finir l'orchestre viendra tempérer, en harmonie avec le tout... oui, il le confirme génialement... la partition est géniale, et maintenant...

tout s'est confirmé.

Silence... pour l'amour de Dieu, ne bougez pas... quel imbécile se permet d'applaudir? Mon Dieu, quels ignares! ... et comment peuvent-ils tousser autant dans le silence le plus important?

Piu presto.

Et voici l'*andante*... plus lentement, encore plus lentement... à l'heure actuelle ils n'arrêtent pas d'accélérer le tempo, ils ne savent pas résister au temps, lui tenir la bride haute, il les éreinte, les entraîne... allez moins vite...

je ne sais pas, mais dans ces phrasés, le *Maggini* est sublime, quel son...

... rituel accompli à la perfection. Virginia prépare en elle la musique, met le chauffage dans la salle de bains, son concert commençait à deux heures, de mon bureau j'entends l'eau couler.

je la complétais par des tons... — chéri, j'entre dans la salle de bains... ne regarde pas... mais moi, je jouais en imaginant... *Maggini*, chérie, tu es superbe, je le sais, l'eau goutte de tes cheveux... le second thème, il est absolument parfait, dans ce concerto, les seconds thèmes, de tous les mouvements, s'apparentent à la beauté pure, en fait, ce sont eux qui font le tout...

... si tu étais à mes côtés, en ce moment, tu regarderais avec mépris, Virginia, ce petit pull sous lequel frémissent des omoplates, oui, je vois, dessous, c'est quand même une femme... mais aujourd'hui, les gens ne comprennent pas...

... chéri, tu me mettras de la crème sur le dos...

la peau la plus douce, et la robe sur le dessus-de-lit – tout cela, c'est pour la musique et pour moi...

du style, du style... *Maggini*, tu savais comment l'homme se préparait à la communion avec lui jusqu'au soir où l'on accède au plus important... là, il faut effleurer avec tant de précaution, on tire les harmoniques les plus difficiles...

... un peu de pommade...

... le fard...

... le frôlement de la dentelle, et Virginia, je te regarde, ébahi, et nous savons tous les deux que tout cela est pour moi... un baiser sur la volute de l'oreille, sur la cheville... et tu entrais, éclairée par la lumière la plus éclatante qui, au commencement, s'éteindrait brusquement et tu t'abandonnerais entièrement... la plus merveilleuse, odorante... les omoplates frémissent sous la dentelle... parce que tu l'entends... comme il s'enfonce... le voilà,

con cordino...

... résonance sublime...

il n'y a pas de place pour le silence, pas de temps...

Attacca

... bon, bon. Applaudissez.

Bis.

Que va-t-il jouer... quelque chose de léger? ...
apparemment, il n'est pas pour le «léger» ...

Je l'avoue – il m'a ravi. Mais ce n'est pas tout. Ils applaudissent massivement – que peuvent-ils bien comprendre? Il y a quand même quelque chose de pervers dans ce jeu, quelque chose qui n'est pas comme ça devrait être... il faut que je le formule devant mes élèves. Si Virginia était là, si elle n'était pas morte si jeune, on en parlerait ensemble et, comme elle avait la faculté merveilleuse d'écouter tout simplement, je pourrais moi aussi certainement expliquer... il faut une résonance parfaite...

La femme...

Bis.

Concerto pour phrase n° 3

Stupéfiant, stupéfiant, stupéfiant, je répète le mot à en défaillir, il y a certainement une cause freudienne, comme on dit, au fait qu'un mot nous enserre et que l'on ne sache pas comment s'en libérer, virus de la conscience, on répète, on répète, je crois bien l'avoir employé dans le bistrot avant le concert, mais le concert aussi est stupéfiant, à l'avance stupéfiant, parce qu'il n'a pas encore commencé, il n'a pas encore fait son entrée, l'orchestre se contente de faire à peine grincer les instruments, dans l'attente du chef d'orchestre, mais ce qui est stupéfiant, c'est que je vais l'entendre en chair et en os - tu le portes tellement aux nues - m'as-tu dit - je ne le porte pas aux nues, j'aime la manière dont il joue, même si je ne comprends pas grand-chose, en tout cas pas autant que toi - moi, je ne comprends *plus*, quant à lui, je ne l'aime pas, tout me répugne, et, si la musique me répugne... - c'est la vie qui te répugne - exactement - et on a commandé deux tiramisu - j'aime le tiramisu mais imagine un peu que l'on puisse commander des *Sachertorte* - en Bulgarie, on n'en trouve pas de vraies, sauf dans les livres de Thomas Bernhard - mais maintenant, tout de même, on va pouvoir écouter ce grand musicien en Bulgarie aussi, c'est carrément stupéfiant, heureusement qu'il a trouvé des invitations, même si au dernier moment j'ai eu du mal à m'habiller...

mais c'est pour autre chose que j'ai utilisé ce mot et je n'arrive pas à m'en débarrasser, même maintenant, alors que le chef d'orchestre est là, derrière son pupitre, voici ce qui est stupéfiant, au début d'un concert, la salle s'éteint toujours et c'est comme si les gens disparaissaient les uns pour les autres, ils répondent de manière solitaire à la baguette levée, comme s'ils s'apprétaient à jouer, mais il ne l'a pas encore levée, parce

que *lui* n'est pas là, il n'est pas là... à tout moment... et j'ai tellement envie d'entendre quelque chose de stupéfiant, de sortir de l'esprit au goût de tarte qui n'est pas une *Sachertorte*, malheureusement, il me parlait tellement des *Sachertorte* à son retour – mais dis-moi, pourquoi n'irait-on pas à Vienne – ce n'est pas impossible, mais peu probable – et ce sera stupéfiant de voir l'église Saint-Étienne, tout comme son entrée sur scène avec son costume crème, ses chaussures crème – c'est sacrifier à la publicité, un violoniste branché ébouriffé – non, ce n'est pas sacrifier à la pub, il attire les jeunes – nous aussi on est jeunes – mais je m'en moque de ses chaussures, de son costume – je n'ai rien contre, on prend quelque chose à boire, dehors, il fait terriblement froid, il neige et il y a encore une demi-heure
le voilà...

ses cheveux sont hérissés eux aussi, au cou il a une tache stupéfiante due au violon, non, elle est très grosse, c'est stupéfiant – les autres violonistes n'ont pas de tache comme celle-ci... il s'est étonné lui aussi et il m'a regardée – quelle tache! – une grande tache, rouge, tiens, il vient d'ajuster le violon exactement dessus et ... *la-a-a-a...* un petit grand-père me regarde d'un air furibond, il m'aura entendue, silence... l'orchestre s'est accordé à *lui*, le chef d'orchestre frémit à peine, le silence est total, et à ce moment précis, deux crétins en retard, non mais c'est pas vrai, on doit se lever pour les laisser passer, il y a deux sièges libres à notre gauche, et voilà que le premier son s'est déversé, c'est stupéfiant, la femme s'est assise à côté de moi, et son pull, en mohair, a une odeur étrange, très étrange, il sent le feu, non le bois, qui utilise du bois de nos jours, c'est exactement la même odeur que le vase qui s'est cassé sur le poêle à bois, faisant grésiller l'eau sur la plaque, mais c'était il y a longtemps, à la campagne, ici, il n'y a pas de bois, et je ne sais pas si c'est stupéfiant, je ne l'ai presque pas entendu, ils m'ont distraite, ces deux-là, mais je suis préparée à la stupéfaction avec ce goût de tiramisu et de martini sec dans

la bouche, il l'a vraiment commandé, et, pendant que nous attendions qu'on nous l'apporte, je lui ai raconté quelque chose et j'ai dit - stupéfiant! - mais ça ne l'est en rien, stupéfiant, ce sont ses mains qui sont stupéfiantes, quelle chance d'être assis au cinquième rang, on entend extraordinairement et on voit bien les mains, le visage et surtout la tache, c'est à en avoir le cœur serré, une tache rouge pareille, on dirait qu'il est sorti de son propre esprit, que c'est le violon qui le joue, tant il est naturel, il lui répond, oui, ses mains sont magnifiques, il paraît que ce violon est extraordinaire lui aussi, récemment j'ai vu un film, un thriller qui avait trait à un violon dont le vernis était mélangé à du sang - la femme du luthier était morte et il avait fait un violon mêlé à de la chair, du sang, depuis, lorsque je vois un violon et si son vernis est rouge... c'est le violon qui joue, il joue tout seul, on dirait que lui n'est pas là, ce qui est une qualité absolue, les hommes ont tant de mal à disparaître, ils ne savent pas le faire, je lui prends tout simplement la main parce que le sentiment doit être partagé, mais lui, il prétend ne plus rien comprendre à la musique, tout le rebuterait depuis ce concours durant lequel sa corde s'est cassée, or, pour comprendre, il faut qu'il y ait du nerf, du sentiment, de l'amour, je ne sais pas, je ne le crois pas, il exagère peut-être, parce qu'il est captivé pour le moment, il aime ce concert, il adore Mendelssohn, à coup sûr il est amoureux du violon depuis qu'il a joué avec le même un bref instant, enfin, presque le même, mais un autre évidemment, il est complètement pétrifié, quant à la femme qui sent le feu, près de moi, on dirait qu'elle frémit sous le pull et elle sent encore plus la fumée, c'est comme si c'était elle qui stupéfiait ces mains, stupéfiantes, comme le violon sanglant, ce n'est pas le même, il ne doit d'ailleurs pas en exister, ce thriller a dû être inventé, comme la plupart des choses concernant l'amour, à l'exception de la musique, elle n'est elle-même qu'amour, même s'il ne serait pas d'accord avec ça, il a ses propres conceptions et a peut-être raison, parce que je ne comprends

rien à la musique, je ne fais que l'écouter avec lui, et j'ai compris ce que sont l'harmonique, le *pizzicato*, les trilles, mais je ne suis jamais certaine, et ce violon, dans le thriller, c'était un violon malheureux, il portait malheur, parce qu'il était fait du sang de l'amour, était-ce de l'amour? oui, de l'amour... ça y est, le mot me revient, je lui ai dit, tandis qu'on attendait le martini sec qui, selon ses paroles, orchestrait merveilleusement le tiramisu, je lui ai raconté l'enquête, le sondage qu'on a fait, et le résultat, c'est que l'amour, de nos jours, occupe la *dix-septième* place! *Dix-septième*, tu te rends compte, c'est stupéfiant, proprement stupéfiant, c'est le mot que j'ai prononcé et qui ne me sort plus de l'esprit – et alors, qu'y a-t-il de stupéfiant – non, ce n'est pas possible, les choses ont tellement changé, mais ce n'est pas pareil pour les hommes et les femmes, c'est une moyenne, sinon, pris séparément, il occupe entre la dixième et la vingt-septième place, en faveur des femmes, évidemment – donc en faveur des hommes – c'est stupéfiant! dans dix ans, il occupera sûrement la soixante-septième place, non, tant de valeurs ont disparu... et la musique...

c'était stupéfiant, maintenant une pause, je ne dois pas applaudir entre les mouvements, ça ne se fait pas, c'est ce qu'il m'a dit, mais certains ne le savent pas ou cèdent à la stupéfaction et ils applaudissent, j'entends derrière moi «quels ignares», je vais le regarder du coin de l'œil, ce petit vieux avec une tache – un violoniste – et le deuxième mouvement a commencé, les deuxièmes mouvements sont toujours tristes, lents, un peu ennuyeux, mais sinon, c'est agréable, agréable et tendre, si l'on y songe, la musique favorise la réflexion, et il est réellement stupéfiant que l'amour soit au *dix-septième* rang, après l'argent et la réussite, les enfants... non, il n'y a pas de lien, or, autrefois, il en allait tout autrement, mais il a dit – les femmes – oui, pour les femmes, autrefois, c'était la première chose, le désir comme musique

un désir

et pourtant, ce type a fait un violon avec le sang de sa femme, exactement, elle a accouché et elle est morte, et lui, il a pris son sang, de chagrin, et l'a mêlé à du vernis, et ainsi le violon est devenu rouge, et il n'a rien créé depuis, le violon est devenu un violon malheureux, quiconque le possède meurt, ou quelque chose comme ça... je demanderai, quant aux gens du sondage, ils mentent tout de même, ils n'osent pas - la dix-septième place, c'est stupéfiant, même la carrière vient avant... tiens, c'est fini, ils sont tous debout, avant que je ne m'en rende compte, et c'est le bis, bis, bis, c'est stupéfiant comme le concert s'est terminé rapidement, je n'ai pas senti le moment où les mains me faisaient mal à force d'applaudir... et lui, à côté de moi, il est si ému, si ému, avant qu'on entre, il m'a dit...

— pour le bis, il va jouer la Chaconne

... qu'est-ce que c'était exactement...

il vient de me le redire,

— tiens, écoute le bis, maintenant, il va jouer la Chaconne...

j'ai les mains qui vont tomber, je ne me rappelle pas ce que c'était exactement...

Bis!

Bis et la femme à côté de moi s'est levée, quelle odeur étrange, ce n'est pas seulement le pull et le bois... comme un désir...

— Stupéfiant, chéri, stupéfiant... je te remercie de m'avoir amenée, heureusement que ta prof a renoncé... quant au violon, il a l'air en effet extraordinaire, tu te rappelles ce thriller? On l'a vu ensemble, celui sur le violon - le luthier dont la femme est morte en accouchant, et il a pris son sang et... il ne pouvait pas le surmonter et il a fait le violon par amour...

— Je m'en souviens. C'était une invention... mais ce n'était pas par amour... il l'a tuée parce qu'elle le trompait... et il a pris son sang...

— Oh, c'est quand même par amour... stupéfiant...

Chaconne

(Thème et variations)

... Quand l'âme revient à elle, si le ravissement a été grand, il peut arriver qu'elle se trouve encore pendant un ou deux jours, et même trois, comme interdite et hors d'elle-même, tant ses puissances restent profondément absorbées.

C'est alors qu'on éprouve le tourment de rentrer dans la vie. L'âme sent qu'elle a des ailes pour voler, et que le léger duvet a disparu, elle aspire à prolonger son vol. [...] Désormais elle ne veut plus avoir de volonté propre ; elle voudrait même ne plus avoir de libre arbitre, afin d'être délivrée des combats qu'il suscite en elle. Elle supplie le Seigneur de lui accorder cette grâce : elle lui remet les clefs de sa volonté.

Sainte Thérèse d'Avila, *Autobiographie écrite par elle-même*, chapitre 20.

Je voyais dans les mains de cet ange un long dard qui était d'or, et dont la pointe en fer avait à l'extrémité un peu de feu. De temps en temps il le plongeait, me semblait-il, au travers de mon cœur, et l'enfonçait jusqu'aux entrailles ; en le retirant, il paraissait me les emporter avec ce dard, et me laissait tout embrasée d'amour de Dieu.

La douleur de cette blessure était si vive qu'elle m'arrachait ces gémissements dont je parlais tout à l'heure : mais si excessive était la suavité que me causait cette extrême douleur, que je ne pouvais ni en désirer la fin, ni trouver de bonheur hors de Dieu. Ce n'est pas une souffrance corporelle, mais toute spirituelle, quoique le corps ne laisse pas d'y participer un peu, et même à un haut degré.

Sainte Thérèse d'Avila, *Autobiographie écrite par elle-même*, chapitre 29.

Dès qu'elle ouvrit les yeux, elle vit à travers les rideaux à peine tirés le linge neigeux qui tombait du ciel, et elle parvint à se dire, tiens donc, ils ont deviné, ils avaient dit qu'aujourd'hui il neigerait toute la journée, et elle se rendormit, elle rêva de neige qui tombait abondamment sur la terre et atteignait la bordure de sa fenêtre, et pourtant, elle devait sortir et, lorsqu'elle ouvrit la porte elle tomba dans le labyrinthe de Schönbrunn qui est toujours vert et qui était maintenant fendu par des tunnels de neige... Elle rouvrit les yeux.

J'ai rêvé de Vienne.

Un mois auparavant, elle y était allée pour un concours avec son meilleur élève et, sans savoir pourquoi, elle était tombée amoureuse de cette ville, avec nostalgie, désir, même si elle n'aimait pas voyager et qu'il y avait longtemps qu'elle ne tombait plus en extase – tout lui semblait déjà la même chose partout, baroque, rococo, Sécession, un ^{XVII^e} siècle oublié par hasard, les jardins, les fontaines, et des rues, des rues aux gens pressés... la musique aussi était toujours la même, car ses oreilles, après tant d'années passées à s'occuper de sons fixés dans leur exactitude, avaient atteint le seuil de la sensibilité et il fallait désormais quelque chose de stupéfiant pour les provoquer. Et le silence avec lequel la neige se déverse. Toute la journée. elle va se déverser. Jour idéal – ce soir, il y a un concert...

J'ai rêvé de Vienne.

Quelque chose dans la ville l'a troublée, cette fois. Il est resté en elle comme un goût inhabituel qui vous inquiète, une odeur ou une vision inhabituelles dont elle n'a pas pris conscience, à moins que ce ne soit ces clous sur les marquises des fenêtres, pour que les pigeons ne viennent pas s'y poser et laisser leurs fientes dans cette propreté respectable, ou bien... non, ce n'est pas ça, même si c'est horrible, cruel, des clous fixés au milieu de cette beauté éclectique qui passe devant le regard sur un rythme à trois temps, bien sûr que ce n'est pas cela, elle ne le voit pas pour la première fois, mais c'est quelque chose de secondaire, qui s'est tout simplement joint à la danse de cette ville et a provoqué une angoisse au goût âpre de coup de foudre... *il faut croire que je vieillis... je dois approcher de la ménopause...* et elle repoussa avec précaution la couette, comme si elle attendait du froid, mais dans la chambre il fait chaud, les fenêtres sont très légèrement embuées, si bien que la neige, dehors, apparaît à travers un linge doublement tissé... *non, ce n'est pas la ménopause, c'est pire... c'est bien pire...* non, Vienne non plus n'est pas la cause du fait que, chaque matin, elle repousse

la couette et lève une jambe, regarde le pyjama de coton, les ongles, les petits poils à peine visibles qui ont poussé sur le gros orteil, puis elle la rentre de nouveau sous la couette moelleuse et décide qu'il n'est pas besoin de se presser, c'est totalement absurde, elle peut rester encore au lit, parce que, dehors, il neige ou il se passe autre chose qui justifie totalement le fait qu'elle reste encore couchée et rend inutile toute tentative d'entreprendre une action, hormis l'inaction pendant laquelle on reste couché à se rappeler le rêve, et on se rappelle Vienne, et le labyrinthe de Schönbrunn dans des pétales de glace, et on cherche la raison de cette étrange inquiétude, petit ver niché tantôt dans la poitrine, tantôt dans le ventre, tantôt sur le palais avec un goût de tarte... — oui, Sacher, *ce goût étrange, inattendu, subtil, à peine perceptible, goût d'une phrase de Bernhard...*

comme il est étrange que je rêve de Vienne... et de Schönbrunn...

Superbe puits.

Non, ce n'est pas étrange. Mais il lui est difficile de reconnaître que ce n'est pas du tout étrange.

Superbe puits, pensa Virginia, et, sentant qu'elle allait de plus en plus loin dans ses pensées, de plus en plus loin, là d'où il est difficile de revenir, cette fois, elle rejeta la couette avec une certaine détermination, roula dans le grand lit et posa le pied par terre. L'épais tapis accueillit son pas, le caressa comme pour lui donner une impression de sécurité, et elle se dressa brusquement, s'assit, tirant doucement la couette vers elle pour faciliter la transition, même si, dans la chambre, la chaleur était charitable à l'égard de son corps et l'enveloppait comme dans du duvet, elle s'était même redressée trop vite, car, un instant, le lit se transforma en une barque tanguant à peine sur les vagues de la mer, sa tête se mit à tourner, et Virginia la soutint de la main, *ah non, pas ça, je ne le supporterai pas si c'est Ménière¹ qui revient*, mais l'instant passa, le monde se stabilisa dans les

¹ La maladie de Ménière, qui affecte l'oreille interne, provoque d'intenses vertiges. (NdT)

dessins du tapis, et son corps, cette fois-ci lentement et avec précaution, se redressa. Elle fit quelques pas vers la fenêtre et tira les rideaux jusqu'au bout, les crochets glissèrent sur les rails, grattant le silence – dans le linge étalé dehors, elle vit de ses propres yeux la neige répéter de manière obsédante son rêve – *aujourd'hui, la terre sera recouverte de pétales de glace...* et le labyrinthe de Schönbrunn se dessina dans les figures de givre sur la fenêtre...

Superbe puits, se dit Virginia de nouveau tournée vers son rêve, et, l'espace d'un instant, il lui sembla être attirée en avant à travers la vitre, que la neige qui dansait sous ses yeux allait l'avalier... *oh non, pas ça, si encore une fois... ce maudit syndrome va me tuer, je ne le supporterai pas...* et elle tourna le dos à la fenêtre, s'accrocha fermement aux côtes du radiateur et ferma les yeux pour chasser cette répétition obsédante dans laquelle sa tête perdrait ses repères, tandis que le monde, alentour, se mettrait à tourner comme un fou... Dans l'entrée, derrière la porte, la pendule se mit à frapper et, dans l'épais silence, elle compta les coups avec attention – un, deux, trois... – avec curiosité, parce qu'elle n'avait aucune idée de l'heure, le linge blanc, dehors, donnait l'impression d'une atemporalité absolue, d'un écoulement et d'un amoncellement infinis dans une lumière qui ne signifiait pas le temps...

Mon Dieu, dix heures...

Il était évident qu'elle devait faire quelque chose. Il était évident qu'elle avait déjà raté quelque chose. L'angoisse fondit sur elle, la recouvrit comme la neige et Virginia regarda autour d'elle, *oui, il faut que je me rappelle, aujourd'hui est un jour tout à fait ordinaire, ni samedi, ni dimanche, donc un jour comme tous les autres, sauf que ce n'est plus possible comme ça...* comment ce n'était plus possible, quoi, ce n'était pas très clair, elle ne se posait même pas la question, au lieu de cela, elle s'approcha à pas trop prudents du bureau, dans le coin, alluma l'ordinateur, car l'écran lumineux et le bourdonnement à peine perceptible lui

donnaient l'impression d'un lien, d'un sentier de la mémoire menant là où palpait le monde totalement perdu à cet instant-là, étouffé par le linge impénétrable de la neige qui s'amoncelait de manière obsédante et qu'elle avait l'impression d'entendre de ses oreilles surchargées de sons, et, tandis qu'elle attendait que tout ce monde se mette à briller sur l'écran, elle passa le long du piano, appuya sur une ou deux touches, s'arrêta un instant dans le son et réussit même à se dire qu'apparemment, il faudrait bientôt faire venir un accordeur, elle écouta la manière dont le son s'éteignait pour se convaincre de ce léger déplacement, très léger, que ses oreilles avaient perçu et qui sembla demeurer en suspens dans l'air, en même temps que l'intolérable silence, dehors, elle effleura aussi l'étui de son violon qui gisait sur un guéridon ancien, à gauche du piano - l'ordinateur s'ouvrit. À l'écran apparut un tableau de Schiele, des balcons et fenêtres disposés géométriquement, l'un sur l'autre, avec des couleurs au rythme impossible, aigu, *quand vais-je enfin le changer, il est déprimant, je peux mettre le plan du labyrinthe de Schönbrunn,*

comme s'il n'était pas déprimant,

elle cliqua sur l'icône d'Internet, voilà, maintenant, le monde va définitivement se brancher, il va faire irruption comme possibilité absolue qui peut tout permettre et il va dissiper cette neige sourde, neige muette, qui dessine avec des pétales de glace...

Virginia s'assit sur la chaise devant le bureau et ouvrit ses courriels, sa main inscrivit machinalement son nom et le mot de passe - une lettre arrivée littéralement quelques minutes auparavant... Elle comprit immédiatement de qui elle était, la souris, dans sa main, frémit, comme si elle hésitait à l'ouvrir, à moins que ce ne soit un frémissement dû à la hâte de l'ouvrir... durant les secondes d'attente des mots, ses yeux se détournèrent de nouveau et aperçurent la neige, *comme elle tombe lentement...*

« Chère Madame,

C'est moi qui ai maintenant les invitations réservées à votre nom, je les ai prises à la caisse tôt ce matin, dès son ouverture, exactement comme vous m'avez dit de le faire. Vous ne pouvez imaginer à quel point je vous suis reconnaissant, sans vous, jamais je n'aurais réussi à avoir un billet, à entendre ce *Maggini* - aura-t-il le même son que le vôtre? - sans compter que ce concert promet vraiment d'être exceptionnel. Pendant que j'attendais devant la salle, j'ai rencontré un musicien de l'orchestre que je connais, et il m'a dit que le bis annoncé était la Chaconne. Vous vous rendez compte? Après ce programme excessivement compliqué - la Chaconne. Pourrai-je un jour, moi aussi, en arriver là?

J'attends avec impatience ce soir, et avec lui, vous et le concert. Je serai devant la salle à sept heures moins le quart exactement - c'est bon, n'est-ce-pas? - mais vous, partez plus tôt car dehors, c'est horrible et on dit qu'il va continuer à neiger toute la journée... mais sinon, la neige est si blanche, et avec elle la ville est paisible et s'est tue...

Je vous appellerai à tout hasard à midi, entre vos deux cours, au cas où vous n'auriez pas lu mon courriel.

Et merci encore une fois!

M.»

M.? Chère Madame? *Maggini*? La ville silencieuse? Non, la Chaconne. Basse soutenue. *Exactement* la Chaconne. Et surtout, dans une heure, elle a cours, elle devrait se diriger vers l'Académie, parler à l'élève, écouter, écouter... or j'avais complètement oublié,

bien aimé.

Qu'a-t-elle dit? Ce n'était même pas une pensée, ses lèvres l'ont prononcé toutes seules, par-delà la pensée.

Virginia se leva de sa chaise et s'approcha de nouveau de la fenêtre, ses yeux scrutèrent le labyrinthe de fleurs de neige qui poussaient de plus en plus nombreuses sur la vitre - *bientôt*

on ne verra absolument plus rien dehors, la neige continuera de s'amonceler, elle va sans doute aussi cacher les rues sous des pétales de glace, mais je ne m'en apercevrai même pas, je ne détacherai pas une fleur pareille, parce que je n'irai absolument nulle part, quelle meilleure excuse – le froid a figé le temps, il l'a rendu infranchissable, l'a transformé en labyrinthe... et la ville est morte... non, apparemment elle s'est seulement tue...

mais ce n'était qu'un rêve.

Malgré tout, elle n'ira nulle part, en effet. Elle pourrait au moins téléphoner aux étudiants, leur dire de ne pas partir sous la neige, ça, au moins, je pourrais le faire, mais non,

je ne le ferai pas, parce que je rêve de Vienne et que je dois continuer,

j'ai rêvé de Vienne.

Il voletait une neige toute fine, peut-être la première. Parfois, elle virait à la pluie, comme si le fleuve faisait fondre les flocons et qu'ils peinaient à se maintenir sous la forme d'une giboulée glacée, finement saupoudrée sur la terre, comme du sel apporté par ce vent incessant, obsédant dans sa constance, qui s'accumule dans les tempes et provoque une douleur à la limite de la sensibilité, une douleur sans douleur, exactement de la même manière que souvent les oreilles lui faisaient mal à cause des sons accumulés en elles, et lorsqu'elle la ressentait, à un moment particulièrement révélateur, elle avait envie de crier. Tiens, c'est dans cette ville qu'elle était tombée amoureuse, de manière tout à fait inattendue, et la cause n'en était ni Saint-Étienne avec son orgue, où, jadis, Beethoven... avant lui Bach... encore plus avant Buxtehude... et maintenant, un concert avec un organiste inconnu était presque en voie de provoquer la stupéfaction dans ses oreilles, mais tout de même sans y parvenir... Klimt non plus n'en était pas la cause, avec le baiser maintenant banal transformé en serviette avec laquelle elle s'était essuyé les lèvres après avoir,

dès le premier soir, mangé sa *Sacher* favorite dans le café de l'hôtel, mais Schiele non plus, malgré le rythme de ses balcons qu'elle avait même transporté sur l'écran de son ordinateur, et lorsqu'elle avait tout spécialement photographié ce tableau dans la salle des Schiele au Belvédère, elle lui avait dit – *si je le regarde longuement, je découvrirai le schéma rythmique, je l'entends presque, dans la musique aussi il est présent, sauf que pour le moment je n'arrive pas à deviner où le chercher exactement, il m'échappe...* — et il l'avait regardée avec une stupéfaction dans laquelle il y avait cette secrète vénération qui ne saurait être confondue avec autre chose, car c'est la vénération à l'égard de celui qui a posé pour la première fois votre main sur les cordes, et elle y est restée à jamais... quant à elle, le rythme a continué de lui échapper jusqu'à ce que, le lendemain, ils se retrouvent devant le labyrinthe de Schönbrunn. Elle a alors compris que ce n'était pas exactement de musique qu'il s'agissait, que le rythme était autonome, coïncidant très amoureusement avec la ville, et qu'elle devait le lui montrer, l'emmener là-bas, car ce n'était pas un coup de foudre, tout au contraire, elle ne se rappelle même pas combien de fois elle est allée à Vienne, mais c'est la première fois maintenant qu'elle comprend la ville, elle l'a approchée, et ce, en cette saison la plus désagréable de giboulée, de vent qui dévaste les tempes et qui, dit-on, fait naître des dépressions et le désir violent de trouver des issues hors du monde, cette fois exactement, pourtant, lui disait-elle, tandis qu'ils contemplaient le plan du labyrinthe, elle avait vu le sens de cette beauté névrotique qui pousse les gens à planter des clous sur le rebord de leurs fenêtres pour empêcher les pigeons de s'y poser, et, s'ils s'y posaient, pour que de leur petit ventre se détache une goutte de sang...

... voilà, Schiele, c'est ça. Et le labyrinthe de Schönbrunn... Et le rythme de la ville. Une goutte de sang versée par une giboulée, encore une goutte, encore une giboulée...

Superbe puits...

J'ai rêvé de Vienne.

... Ce soir il y a un concert.

... sauf que ce concert ne m'émeut pas. Mes oreilles se décomposent, après Vienne ça a commencé à se produire comme progressivement, le coupable c'est le vent, alors que je ne voudrais écouter que la Chaconne, l'impossibilité me trouble... car il n'est pas possible que nous entrions dans le labyrinthe...

Car il n'est pas possible que nous entrions dans le labyrinthe, lui a-t-elle dit, il fait froid, il fait froid et le vent ne cesse de crier dans ses oreilles, et ce cri se fixe dans les tempes et elle se sent, et je me sens comme le cri de Munch, tu l'as vu, n'est-ce-pas, mais ce n'est pas cela la raison importante, ses mains à lui sont la raison importante, parce que dans ce froid, il est certain qu'elles vont geler, elles vont se pétrifier, les gants ne sont pas assez épais, et surtout, ils doivent revenir à l'hôtel, se réchauffer, mais pas seulement les mains, et ensuite répéter de nouveau la Chaconne dans laquelle quelque chose lui échappe, cela t'échappe, je te l'ai bien dit avant que nous ne sortions pour venir jusqu'ici, mais alors, je ne comprenais pas ce que c'était exactement, ce qui échappait, tandis que maintenant, peut-être... c'est à cause de Vienne qu'il lui a semblé comprendre, à cause de l'étrange amour qui a fondu sur elle comme une giboulée et a déversé sur elle son goût doux-amer qui a pénétré indestructible dans son palais par le petit morceau de Sacher qu'elle a retenu, le dernier, dans sa bouche, ce soir-là dans le salon de thé du Ritz où elle l'a emmené uniquement à cause des phrases de Bernhard, souhaitant que, tout comme elle, lui aussi les savoure, mais sous les couches changeant constamment leurs teintes rythmiques est apparue aussi la goutte de sang, encore une goutte de sang, puis encore une... comme la voix ostinato, a-t-elle pensé, ainsi donc, ce qui échappe est caché quelque part dans la structure, quelque part dans le schéma et on pourrait tout de même saisir la voix ostinato, on

pourrait même expliquer la manière dont ce « quelque chose » se dissimule dans les pulsations, mais il faudrait qu'elle découvre le chemin exact par lequel le lui expliquer...

... sauf que je ne puis plus me libérer, cette voix-là ne me laissera pas... et il ne m'est pas possible d'aller au concert, je ne pourrai pas si la neige ne cesse de s'accumuler...

non, il ne pourra pas arriver jusque là...

c'est ce jour-là qu'elle l'avait compris, un mois auparavant, lorsqu'il n'avait pas réussi à jouer la Chaconne, ses mains s'étaient couvertes de sueur, impuissantes, et il n'avait pas pu la contenir dans ses doigts, elle s'était révélée plus grande que lui, il ne l'avait pas possédée dans les sons et il ne s'était pas laissé posséder en eux, *comme s'il y avait quelque chose de honteux*, au lieu de cela, il avait scruté les yeux du public et ceux du jury en costume dont elle lui avait tant de fois répété qu'il ne devait pas lui prêter attention, qu'il était inexistant, *tu ne dois même pas le regarder, tu as déjà dix-neuf ans, maîtrise-toi, ne le regarde que dans les reflets du miroir, lorsqu'il s'agit de musique, lorsque les sons se fixent dans leur propre destin...*

même au prix d'une goutte de sang (non, ça, elle ne l'avait pas dit),

car la giboulée va la recouvrir (ça non plus elle ne l'avait pas exactement dit),

et ensuite le vent la dévoilera, puis encore une, et encore, couche par couche (ça, il est impensable que ce soit dit),

lorsque...

lorsque ce monde extérieur, comme les yeux de la Méduse, l'avait pétrifié... non, le coupable ce n'est pas la corde, c'est exactement ce qu'elle avait dit,

le coupable ce n'est pas le violon, pendant presque un an je t'ai permis d'en jouer, de mon violon, c'est un temps suffisant pour découvrir son âme, aussi complexe soit-elle... même si c'est un Maggini... - elle l'avait prononcé très crûment après ce jeu totalement raté, quand son violon à elle avait semblé se

décomposer dans ses mains à lui, elle l'avait dit en tant que professeur à son élève, et, deux jours avant, devant le labyrinthe de Schönbrunn, elle l'avait averti – *ça t'échappe* – mais comme un enfant, il avait insisté, *entrons, s'il vous plaît...*

Superbe puits...

Et malgré tout, ce labyrinthe, ils auraient pu le voir à un moment dépouillé de tout vent... à un moment situé au-delà de la giboulée et au-delà du cri de Munch...

J'ai rêvé de Vienne.

... et je ne serais en état d'aller à aucun concert... comment ai-je pu même y penser?

Virginia s'approcha de nouveau du bureau, prit place un instant sur la chaise et cliqua sur «répondre», elle sentit sa main trembler encore plus fort, son corps se déconcentrer – *je suis désolée*, écrivit-elle, *j'ai un problème personnel et je manquerai le concert, invite ton amie... une amie, pour que la place ne reste pas vide* – seulement ça, rien de plus... *j'en suis sûre et certaine, c'est impossible...* et elle envoya le message avant de se lever, d'ouvrir la porte de la chambre et de traverser le couloir en direction de la salle de bains, très lentement, avec ce manque d'assurance que l'angoisse, toujours croissante dans sa poitrine, conférait à chacun de ses pas, ressenti comme à peine déplacé, très légèrement déplacé, semblable au son invariablement présent dans ses oreilles, depuis un certain temps, qui rôdait souterrainement et brisait le rythme naturel de l'espace, lequel, comme entraîné, commençait à ployer sur la ligne verticale des murs et les angles droits du plafond, sur la ligne horizontale de la surface plane suivie par la plante de ses pieds... *ça m'est familier, je sais comment cela se produit exactement, mais je ne le permettrai pas*, sauf qu'elle n'était pas celle dont la décision avait une importance quelconque lorsqu'il s'agissait de sons et de cri dans les oreilles, de rythmes du corps, ils naissaient

quelque part ailleurs, pour jaillir et se fixer de leur propre chef dans le vide...

... je vais tenter de nouveau.

... non, ma chérie, n'essaie pas, laisse un laps de temps entre les tentatives.

... ça va marcher, maintenant...

... ça ne marchera pas, tes doigts ont déjà pris le pas, ils se meuvent avec routine, ils brouillent tout, donne-leur du temps... tu ne joueras pas la Chaconne ces jours-ci...

... j'entends comment ça doit être...

... il ne suffit pas d'entendre, laisse le corps faire son travail... laisse-le respirer... ensuite, suis-le, tout simplement...

... non, ça ne marche pas comme ça...

... tu n'arrives pas à l'imaginer, ça ne marche que comme cela...

... j'en ai assez... je rêve déjà de Vienne... quand y serai-je enfin...

Elle regarda son mari avec des yeux dans lesquels il y avait comme de la déception et de la haine ou tout simplement une angoisse qu'il ne pouvait adoucir... ses cheveux blancs semblaient trop blancs, sa main, qui tenait le violon, bariolée de veines bleuâtres...

... je t'aime, Virginia, tu y arriveras...

Il tendit l'archet et écarta de son bout une mèche de cheveux qui descendait sur son violon à elle et pouvait s'emmêler sur une corde...

... plus que trois jours... et tu ne feras pas qu'en rêver... Ensuite, tu auras un Maggini, Virginia... je te le promets...

J'ai rêvé de Vienne.

... mais alors, c'est un rêve tout différent qui s'est produit.

C'était la première fois qu'elle s'y trouvait, et la ville ne l'enchantait pas du tout comme elle s'y attendait, tout ce qu'elle avait vu en photos, sur des cartes postales, des albums, n'était

pas ce qu'il devait être, les palais oppressaient par leur or, salles figées dans leur outrance symétrique, jardins arrangés à la limite du supportable, repoussants dans leur beauté préméditée, monuments jaillissant à chaque coin, Strauss avec son violon, l'autre Strauss, et l'autre encore, rythme à trois temps, encore un rythme à trois temps, et puis Mozart... *non, il n'y a pas de Mozart ici...*

... c'est à cause du foehn -

c'est ce qu'il a dit, il savait exactement la cause, comme d'ailleurs il savait tout, *c'est la ville des dépressions...* et il serra sa main - le fleuve venait juste de faire fondre les derniers restes de neige et rapportait de quelque part des effluves de printemps à peine perceptibles par les narines, tandis que le vent rongea, de manière invisible mais opiniâtre, obsédante, façades de maisons, branches d'arbres aux bras bruns déployés sans pressentiment aucun de leur floraison, cheveux des gens, fronts, tempes...

la même douleur sans douleur... seule la saison était différente, mais ce vent se manifeste sans doute et sans qu'on l'attende à des moments inopportuns...

Elle refusa de voir Vienne. *Ça ne m'intéresse pas*, dit-elle, ni Saint-Étienne, *je ne veux pas entendre maintenant Buxtehude*, ni la maison de Mozart, ce ^{xvii}e siècle oublié, dans laquelle qu'est-ce que ça peut bien faire que ce soit lui exactement qui ait vécu, *puisque'il n'y est pas - ici, tout s'écoule sur un rythme à trois temps, tu n'entends pas?*, ni l'Albertina avec son style Sécession mièvre, *Klimt est si trivial, tu n'avais pas besoin de m'y emmener*, seul Schiele lui était resté dans la tête dès ce moment-là, mais elle ne put deviner son rythme et ne le saisit pas...

... c'est à cause du foehn... - dit-il

... non - objecta-t-elle - c'est à cause du cri de Munch...

Elle s'enferma dans l'hôtel et attendit tout simplement le jour, en même temps que la Chaconne.

... arrête de la jouer, tu te conduis de manière absolument pas professionnelle, à tout moment tu vas la gâcher... exerce-toi avec les autres morceaux, le concerto sera plus important pour le jury... pourquoi cette frénésie...

... Et voilà, elle avait vraiment rêvé de Vienne, et la réalité se mit à répéter le rêve de manière obsédante...

J'ai rêvé de Vienne.

... Virginia ouvrit la porte de la salle de bains – un froid inattendu, imprévisible vint la frapper, il y aura eu du vent pendant la nuit, je n'aurai pas bien fermé la fenêtre hier soir... et elle se dressa sur la pointe des pieds, tendit le bras vers le vasistas, en haut au-dessus de la baignoire, grand ouvert, du givre lui colla aux mains et elle s'empessa de le pousser jusqu'au bout – quelques flocons se déversèrent très lentement par terre, et son regard les suivit... *Mon Dieu, comme ça a soufflé, quel froid...* et elle se pencha vers le fond de la baignoire où la neige semblait avoir poussé... *tiens, ce sont des pétales de glace...* ses yeux ne purent se détacher un long moment de cette blancheur qui s'était inopinément accumulée sur la surface plane, *blanc sur blanc*, et y demeurèrent fixés, jusqu'à ce que le blanc s'assombrisse et que tout devienne noir dans ses pupilles – alors, elle tendit le bras et tourna à peine le robinet, un mince filet s'écoula, rampa vers la neige qui avait poussé, se divisa en deux, en trois, se mit à zigzaguer, et les petits sentiers étirés en forme de serpents dans la neige se transformèrent en labyrinthe – elle le tourna encore plus fort, jusqu'au bout, et l'eau chaude gicla, dilua les pétales, le tourbillon les happa dans le conduit où ils se transformèrent en vapeur...

... *Superbe puits...* se dit Virginia, elle arrêta l'eau et se redressa, de nouveau plus brusquement qu'elle ne pouvait se le permettre, *ça veut dire que je ne peux pas me le permettre*, et plus aucun doute n'était possible, l'espace se retourna,

ploya, s'élança sur les côtés puis vacilla vers elle, il devint complètement indépendant et étranger à son propre corps, et Virginia eut du mal à se retenir, accrochée au bord de la baignoire, un long moment passa avant qu'elle ne maîtrise le vertige l'attirant avec les objets environnants vers un point qui, c'était certain, se trouvait par-delà le visible et qui, pour cette raison, absorbait en lui les directions, verticales, horizontales et tous les repères auxquels le monde était accroché, puis elle réussit à s'asseoir sur le couvercle des toilettes... Elle ferma les yeux. Maintenant, il fallait attendre que le temps passe... *oui, il faut du temps*, organiser tant bien que mal l'espace... ensuite, elle devait seulement parvenir à se relever, *si je parviens vraiment à me relever*, à aller lentement jusqu'à la cuisine en s'appuyant aux murs devenus mous, à ouvrir l'armoire à pharmacie et à en sortir le médicament... il y en avait toujours, et au bout d'une heure ou deux, tout serait revenu dans l'ordre.

Dans une heure, tout ira bien...

... c'est la raison pour laquelle je rêve de Vienne...

... et il n'y a plus aucun ordre...

... or tout allait de manière si simple et si claire, avant que cet homme ne coupe son corps...

... et avant le Maggini...

... inscrit comme dans les lignes de la main et sans aucune surprise, sauf peut-être ce non-désir prescient de voir Vienne alors que, tout de même, c'est une ville qui pourrait être vue – seulement Schiele et Munch – et quelque menu changement, tout à fait suffisant malgré tout pour se dire qu'elle vit cette ville à peine vingt ans plus tard, après y avoir vécu pendant des mois – *presque vingt ans* – en réalité dix-sept, pour être parfaitement exacte, mais l'exactitude n'a guère d'importance, sauf s'il s'agit de sons fixés dans leur propre destin, comme il l'avait dit,

et il ne faisait aucun doute qu'il avait raison car elle venait de le vivre et il ne lui manquait que les mots pour l'exprimer –

... il faut agir avec exactitude et tendre vers une précision absolue, maintenir entièrement l'exactitude, le son est fixé dans un ton, or c'est déjà un destin et le son ne sonne plus...

avait dit l'homme,

qui a coupé son corps au-delà de toute métaphore.

Rien ne laissait présager cette interprétation impossible, froide, absurde, exacte et en même temps aussi naturelle. Ou peut-être tout l'avait-il laissé présager, profondément dissimulé dans la normalité. C'était son énième concert en Autriche depuis qu'elle avait gagné le concours, son dernier, de nouveau à Vienne, et elle était maintenant habituée à tout – elle regarda la salle à partir des coulisses et vit qu'elle était pleine, les lumières des lustres clignaient en signe d'invite, les musiciens de l'orchestre accordaient leurs instruments, et le «la», qui arrivait à ses oreilles, passant graduellement à une quarte et à une quinte, s'éparpillait dans toutes ses nuances possibles de sonorité, habituellement ce moment l'inclinait à la concentration et à la méditation, mais, cette fois-ci, elle eut l'impression que les flûtes ne percevaient pas le son exact, elle se leva même sur la pointe des pieds et lança un regard étonné dans leur direction, ce déplacement était inhabituel, mais elles s'accordèrent vite, et elle se dit que le problème était peut-être dû à ses oreilles, elle avait manqué l'instant durant lequel la corde invisible en elle aurait dû se tendre dans une exacte mesure, mais cela non plus n'avait rien de troublant, car, lorsqu'elle entrerait en scène, c'est elle qui devrait donner le «la» définitif, le fixer dans l'accalmie des instruments, pour que tous le saisissent, à ce moment-là, elle aussi elle mesurerait le son à l'intérieur d'elle-même, ce qui se passait, maintenant, n'était qu'un accordement préalable, éventuel, concentrant chacun des musiciens isolément... un instant plus tard, la salle sombra dans l'obscurité totale et le

chef d'orchestre passa devant elle, lui fit un signe de tête, sourit presque tendrement, eut un geste de soutien avec la main, elle lui répondit et se dit qu'en dehors des répétitions elle ne le connaissait presque pas, mais qu'il était agréable de jouer avec lui, qu'il était très bon, exceptionnellement bon, il s'inclina avec élégance, en fait tous les chefs d'orchestre savent le faire, c'est obligatoire et ils ne se distinguent pas dans ces gestes routiniers qui n'ont pour but que de tranquilliser, d'encadrer l'espace de la musique, de l'envelopper de manière invisible et de le détacher définitivement du monde – ses gestes à elle, avec lesquels elle allait apparaître à tout moment sur scène, étaient exactement les mêmes, aussi indistinctement précis, ne faisant que cerner les choses et appliquer des signes aboutissant à une concentration calculée de la corde qui s'ajustait en elle... – et elle les accomplit, avec assurance, comme toujours, faire quelques pas, laisser passer les applaudissements le long des oreilles, s'incliner, s'installer à la place exacte...

... lever l'archet...

... *la voici l'accalmie*...

... la place exacte... le nombre d'or de l'exactitude dans le son...

... la-a-a-a-a...

et son «la-a-a-a-a» retentit dans le silence, horriblement solitaire, *il est horriblement solitaire*, se dit-elle de manière tout à fait inattendue, et elle sentit jaillir la peur spontanée, absurde, que personne ne le saisirait, ce «la», qu'il resterait en suspens comme ça, à errer dans la salle silencieuse, dans son obscurité, avant de revenir vers elle comme un cri, *comme le cri de Munch*, se dit-elle, mais, naturellement, cela ne pouvait pas se passer ainsi, car l'orchestre, l'espace d'un instant, saisit son «la», et les signes, de manière tout à fait régulière, routinière, se suivirent l'un après l'autre, instant après instant, instants très brefs de l'accordement général à l'intérieur du son, et le chef d'orchestre leva la baguette, il leva aussi les sourcils dans

sa direction, dernier signe pour indiquer qu'il était prêt, après quoi ces gestes routiniers devaient prendre fin et le son s'en emparer définitivement –

c'est alors qu'elle comprit qu'elle n'était pas à sa place.

Il lui sembla qu'elle était trop près du pupitre et que cette baguette, maintenant, allait se tendre vers elle et la toucher et écarter une mèche de cheveux dangereusement suspendue au-dessus des cordes, même si cette mèche n'existait tout simplement pas, ses cheveux étaient bien serrés en arrière comme ceux d'une ballerine à la coiffure sécurisée pour assurer les mouvements du corps, et Virginia se déplaça sur le côté, elle se déplaça très légèrement, ses yeux se baissèrent, dans une direction vaguement humble, elle ne répondit pas aux sourcils relevés, même si elle avait levé elle-même son violon d'un geste très routinier et l'avait placée comme toujours contre la tache à peine durcie du cou tendre, par simple inertie, tandis qu'il ne restait dans ses pupilles que la couleur du violon, plus sombre que la couleur habituelle, tendant vers une gamme sanglante, ainsi que la pointe de la baguette dirigée vers sa tempe, et alors, tout à fait naturellement affleurèrent à sa conscience des pensées tout à fait antinaturelles... *oui, mi mineur, il ne faut pas que j'oublie, tout est en mi*, mais de toute façon elle ne pouvait pas l'oublier, *mi mineur m'a apporté Maggini*, ce sublime *Maggini* au son le plus incroyable, comme son mari l'appelle, mais qu'elle a gagné toute seule – elle l'a vraiment gagné, comme il le lui avait promis, comme s'il savait cela aussi, *il sait tout*, et, à tout hasard, elle fit encore un pas légèrement de côté pour s'écarter de la baguette...

allegro molto appassionato...

fut la dernière pensée de Virginia, comme si elle faisait un effort pour revenir là où elle devait être, et au même moment les clarinettes et les bassons entrèrent dans le silence, les timbales les soutinrent et la note tout entière se détendit dans les airs sur le bourdonnement des violons – un deux

trois quatre – de gens en retard agitèrent l'espace des premiers rangs – un deux le temps ne peut attendre... dès l'instant où elle se jeta dans les tons qui coulaient, les pensées fondirent, la baguette continua de fragmenter les volumes de sonorité qui se suivaient les uns les autres, et Virginia entra de plain-pied dans son sens du temps et de la mesure... avec une parcelle de conscience elle pensa, *voilà, tout est comme il doit être*, elle sentit même le souffle bienfaisant du public, le seul qu'elle puisse se permettre... et alors, tout à coup, une autre sensation l'envahit, non autorisée, inacceptable, secondaire, reliée d'une certaine manière à l'espace environnant et à la place qu'elle avait elle-même occupée – l'archet du premier violon se tendit, s'éleva dans l'air, comme s'il voulait poursuivre ses triolets qui se déversaient des cordes dans une course effrénée, l'un après l'autre, mais non, ce n'était pas les triolets qu'il voulait poursuivre, mais cette mèche qui s'était sans doute échappée derrière, dans son dos, et la chatouillait doucement malgré le filet qui maintenait très finement ses cheveux – c'était elle, cette mèche, le but...

Tout en jouant, Virginia fit un pas en avant, comme si son corps était bouleversé et ne pouvait résister à son propre pas, mais non, ce n'était pas ça du tout... une angoisse froide l'envahit, l'air tournoya autour de sa tête, errant dans l'espace clos entre la baguette du chef d'orchestre et l'archet du premier violon qui dansait près d'elle, la suivait, la poursuivait de manière obsédante, et il n'y avait aucun moyen d'y échapper, elle était installée à jamais dans ce «mi» voluptueusement concentré sur lui-même, où tout se transforme en temps et s'émeut, versatile...

... ses doigts en un instant fugace s'abandonnèrent à cette incertitude ondoyante, mais elle fut sans doute la seule à percevoir le son de leur écart fugitif avant qu'ils ne se soumettent au frisson glacé qui, aigu, lui transperça le corps, et elle continua de jouer comme toujours, mais beaucoup plus

exactement, précisément, méthodiquement, les tons se fixaient dans l'espace autour d'elle, tout à fait clairs, visibles, rigoureux, tandis que son regard, habituellement tourné vers l'intérieur, dans la concentration des sons, semblait les suivre et tout voir – les visages des gens dans la salle, kaléidoscope d'expressions qui la reflétaient, leurs yeux, leurs mains... et les tons. Surtout les tons qui ne rendent pas de son...

... goutte de sang, sur elle giboulée, encore une goutte et encore une giboulée...

... non, ça c'est maintenant, cela, c'était avant... la même chose...

... c'est à cause du foehn...

... ce n'est pas à cause du foehn, c'est à cause de Munch...

Il lui est impossible de bouger de la cuvette des toilettes, elle l'a déjà vécu et ressent chaque nuance de déplacement – pas encore. Tout simplement, elle doit attendre le moment où la sensibilité s'émoussera et où ses sens cesseront de remarquer ce que l'on ne devrait en aucun cas remarquer, encore moins ressentir, la seule chose que l'on pourrait se permettre, c'est de le savoir – la Terre tourne dans son orbite, la Terre, en fait, tournoie dans le ciel et est totalement mobile, tous les points de repères dans lesquels les pieds viennent se fixer comme des clous plantés ne sont qu'illusion,

aussi, avec cette sensation parfaitement claire, elle peut continuer à rêver de Vienne, tous les chemins sont désormais ouverts et Vienne fait irruption à travers les nerfs percés, à travers le son nerveux de son téléphone mobile qui, quelque part au loin, sonne, et Virginia sait très bien qui appelle, mais elle serait incapable de parvenir jusque là pour répondre, et malgré tout cette sonnerie est une sorte de repère, *cela veut dire qu'il est déjà midi* – le temps passe à travers elle sans aucune gêne, mais l'espace ne saurait être parcouru ni se mettre en ordre lorsqu'il est transformé en un labyrinthe qui se déplace à l'intérieur de lui-même sans fil salvateur, car dès que l'on

aperçoit une issue, il se plie autour de lui-même et la ferme, *une circularité simple, un cercle tournoyant à l'intérieur de lui-même...*

... ce labyrinthe, ils auraient pu le voir à un moment dépouillé de tout vent... à un moment situé au-delà de la giboulée et au-delà du cri de Munch...

Le téléphone se tut, quelques instants plus tard, elle perçut le signal d'un SMS...

... je ne détacherai pas pareille fleur...

... ce soir il y a un concert, avec le même programme... jusqu'au bis, même... et un Maggini...

Les programmes se répètent, sauf qu'ils sont interprétés différemment, mieux ou pire. Et tout est toujours pareil - mélomelo d'époques : baroque, rococo, Sécession, classiques et préclassiques, romantiques accompagnés de compositeurs du ^{xvii}^e siècle oublié... et des clous fixés dans cette beauté éclectique... et le baiser le plus trivial de Klimt, celui, habituel, entre un homme et une femme, qui, superficiellement, ne paraît pas si prosaïque et on pourrait même penser qu'il s'agit d'amour, de passion, sauf que non... *il en est ainsi lorsque la surface de la toile est retenue dans le cadre...* et elle passa outre, pour ne pas se sentir mal. Elle en avait marre de ce programme. Cela faisait combien de fois qu'elle le jouait ce mois-ci, toujours le même, presque le même, il n'y avait que le bis qu'elle choisissait elle-même, elle ne l'avait même pas annoncé à l'avance lors de son dernier concert. après lequel elle devait se débarrasser enfin de Mendelssohn, de Vienne, cette ville qui ne l'avait pas du tout enchantée,

elle l'avait désenchantée,

et surtout, elle emporterait le sublime *Maggini* avec elle, non, *il n'est pas sublime, il est sanglant*, pensa-t-elle la toute première fois où on le lui avait tendu dans la tempête d'applaudissements, et elle caressa le bois, examina les fils

qui se fondaient les uns aux autres, les traces de couleur, elle embrassa la croix de saint André sur la caisse de résonance, témoignage que c'était *exactement* un Maggini, un Maggini tout à fait authentique, effleura son oreille de la sienne, le plaça sur son cou, promena très lentement l'archet sur les cordes... *mi, la, ré, sol...* la première chose qu'elle avait jouée, alors, c'était la Chaconne, elle l'avait décidé d'elle-même, de manière impulsive, et ensuite, à l'hôtel, il l'avait qualifié de « sublime » ... *il a un son sublime, chérie...*

... mais en fait, il est sanglant...

prononça-t-elle intérieurement et elle vit jaillir devant ses yeux le morceau de bois, le métal tendu des cordes par-dessus, le volume souple, la caisse creuse... *c'est là que se trouve, dit-on, l'âme...* et durant la nuit, ils firent l'amour, plus exactement il lui fit l'amour, car pendant tout le temps elle se répétait – *il est sanglant* – et elle faisait uniquement des mouvements routiniers, suivant un certain rythme qui lui parvenait de l'extérieur comme les pulsations d'un métronome. Elle ne confia pas cette pensée obsédante à son mari qui, très certainement, était plus heureux qu'elle, car il le lui avait promis et avait tenu sa promesse, qu'en fait elle avait tenue, elle... elle garda son secret pour elle et lui, sans rien soupçonner, repartit dès le lendemain, *tout simplement des obligations*, et elle resta seule à Vienne, tout un mois de concerts, *tu as toujours été à mes côtés – il arrivera bien un jour où tu seras seule...* mais avant de partir, alors qu'elle l'accompagnait jusqu'au taxi, il réussit à lui donner un dernier conseil, comme s'ils continuaient à être un professeur et son élève – *surtout n'aie pas l'idée de changer le programme, Beethoven et Bruch pourquoi pas, mais surtout Mendelssohn, tu le joues à la perfection, il t'apportera encore beaucoup de choses, je sais qu'il est difficile et ennuyeux de répéter, mais...* quant à la Chaconne, *ne la joue plus, la dernière fois, elle était un peu bizarre...* tu l'as gâchée.

... c'était à cause du violon... c'était la première fois que je le touchais...

... ce n'est pas grave, tu trouveras son âme...
et il l'embrassa...

elle n'avait pas l'intention de changer quoi que ce soit, elle n'en avait pas le temps, ni le désir, le nouveau violon s'était emparé d'elle, *il faut que je trouve son âme*, et tout avait une sonorité différente, elle se liait lentement à lui, un peu obstinément et méthodiquement,
il faut que je trouve son âme...

de temps à autre, seulement, lui venait l'étrange pensée, la sanglante, mais pas de manière obsédante, plutôt avec un sentiment de pudeur et avec une certaine répulsion, et son mari, très certainement, avait une fois de plus raison, car, après chaque concert, Mendelssohn et le *Maggini* lui apportaient beaucoup de fleurs, des voitures entières de fleurs, des compositions florales, des tiges, de petits bouquets, dont certains vivaient trois jours, d'autres quatre, d'autres encore tenaient pendant une semaine et elle n'arrivait jamais à suivre le processus de flétrissement, leur pourrissement, à les isoler les unes des autres, à les répartir par sortes en fonction de la fragilité de leur vie, et son appartement, à l'hôtel, commençait à avoir une odeur tenace de décomposition – d'un concert à l'autre, de l'un à l'autre... et elle ne parvenait jamais à nettoyer tout ce qui commençait à s'abîmer... Elle essaya même d'expliquer aux organisateurs qu'elle ne voulait pas, au moins, qu'ils envoient les fleurs des concerts donnés en province dans son hôtel à Vienne, *c'est cher et inutile*, dit-elle, mais ils ne furent pas d'accord et, durant ce mois, elle vécut parmi des fleurs mourantes, à moitié mortes et mortes...

... *que de pétales glacés... et aucune odeur...*

... lors du dernier concert, elle aperçut même des fleurs au milieu du public – une grande fleur jaune quelque part au milieu de la salle, au moment exact où commençait l'*andante*, et, tandis qu'elle modulait dans les labyrinthes du do majeur qui se maintenaient avec peine et bifurquaient sans cesse dans

toutes les transformations mineures possibles, elle commença à les chercher d'elle-même, elle fixait les yeux sur quelque fleur étouffée par l'obscurité, dont elle ne savait d'ailleurs pas si c'était vraiment une fleur ou la couleur plus vive d'une robe, une chevelure enflammée, un collier étincelant dans l'obscurité, un diadème... son regard se dissimulait et, de loin, il semblait sans doute concentré jusqu'à l'abstraction, mais Virginia savait qu'elle n'était pas là, qu'on l'entendait à peine, qu'elle jouait autre part, insoumise à elle-même et au son, et dans les brèves mesures avant l'*allegro molto vivace*, elle réussit à se dire *maintenant, je dois me reprendre, je serais incapable de m'en sortir tout simplement comme ça, c'est difficile*, et elle concentra son regard sur une tache blanche au premier rang... *le blanc n'est pas une couleur, en lui sont toutes les couleurs, un labyrinthe du néant...*

... voilà, maintenant... décida Virginia, elle écarta les pieds de manière à ce qu'ils offrent un soutien maximal, comme si elle allait commencer à jouer à tout moment, appuya sa main contre le lavabo et se souleva avec peine du couvercle de la cuvette des toilettes... *les mouvements doivent être doux, très lents, je dois marcher sans marcher, rien de brusque, et aucun tournant, les pieds donnent tout simplement la direction et se suivent, pas après pas, quant au corps, au-dessus d'eux, il doit être comme une statue, immobilisé...* et le plus important - la tête... et la surface sur laquelle les mains prennent appui, une surface très rationnelle, car ça n'existe pas, mais elle doit imaginer savoir qu'elle a un appui solide et suivre obstinément ce savoir, comme si les sables mouvants n'existaient pas... *même s'ils sont les seuls à exister...* et de fait, Virginia se redressa, envahie par la volonté d'une allure rationnelle qui rende supportable cette funeste sensibilité à la nature molle et mouvante de toute surface dans laquelle son corps vacille... voilà le premier pas, ensuite le deuxième jusqu'à la porte entrouverte, elle parvint à saisir la poignée,

la surface verticale l'entraîna légèrement vers l'avant, mais sa seconde main demeura fermement accrochée au lavabo, et elle eut l'impression d'attraper le rythme de la vague qui berce le monde et le fait s'écouler, *non, ce n'est pas un trois temps, c'est Vienne qui était à trois temps, ce n'est pas non plus six huit, rien de connu, une combinaison tout à fait irrégulière...*

... Schiele. Lignes rythmiques dans les couleurs irrégulières...

et, malgré tout, une combinaison, par conséquent elle devrait pouvoir s'y inscrire ou du moins la tromper d'une manière ou d'une autre et se glisser à travers elle... elle réussit à sortir dans l'entrée, mais ce succès ne lui apporta pas de soulagement, car c'est là, exactement, que son estomac commença à se soulever, *le mal de mer, et je dois absolument atteindre la cuisine, me faufiler... je vais me concentrer...*

... et alors elle se concentra et joua jusqu'au bout Mendelssohn, froidement, absurdement, exactement, avec une précision absolue, le regard fixé très rationnellement sur la tache blanche au premier rang, sans comprendre ce que c'était exactement...

... ce n'était pas Ménière, c'était tout autre chose : un dégoût simple, épuré, une trace dans l'étui du violon, dans sa caisse creuse tout près de l'âme, quant à Ménière, c'est arrivé bien plus tard, ce n'est que le symptôme de cette autre chose que je ne peux pas ou ne veux pas nommer...

... et lorsque les lustres brillèrent, lorsqu'elle s'inclina – de manière tout à fait routinière, avec une élégance naturelle, un sourire aux lèvres – elle sentit son estomac se soulever, le dégoût qui montait, froid et exact, et allait se déverser par l'interstice du sourire qui n'exprimait rien, et elle demeura trop longtemps inclinée, le regard fixé par terre, pour se maîtriser, pour refouler la nausée, et de fait, elle se maîtrisa, elle avait seulement une envie terrible de fuir loin de la scène, de partir, tout simplement... *c'est impossible dans la routine des signes... dans les signes de la routine...* et le public qui veut son bis...

alors, en se redressant, elle déchiffra la tache blanche au premier rang qui avait si longtemps absorbé sa concentration en fait, elle n'était pas tout à fait blanche, c'était quand même une couleur, seules l'obscurité dans la salle et les taches noires des costumes masculins parsemées un peu partout l'avaient trompée - c'était un costume crème. Tout à fait différent, bien trop clair pour la salle austère, c'est pourquoi elle l'avait vu blanc... *mais le blanc, en fait, n'existe pas... c'est un labyrinthe de couleurs possibles...* L'homme était debout, comme tout le monde, mais il n'applaudissait pas, il la regardait droit dans les yeux, concentré, tout comme elle l'avait longuement regardé sans s'en rendre compte, et c'est sans doute la raison pour laquelle, après avoir distingué son visage, elle eut l'impression de le connaître... *je l'ai déjà vu...* et, tout à coup, il mit les mains devant la bouche, en forme de cornet... avec ses oreilles sensibles, Virginia entendit :

la Chaconne...

La Chaconne?

... c'est exclu, il m'a dit de ne pas la jouer...

... mais il le faut...

... ne joue en aucun cas la Chaconne...

Pourquoi est-ce que je rêve de Vienne?

Parce qu'elle n'avait pas joué la Chaconne. Elle joua un Paganini quelconque, tout simplement elle le joua, sans plus... et quitta la scène, sans savoir que c'était pour toujours...

... en fait, il y avait un moyen si simple d'atteindre la cuisine. Elle l'avait fait la première fois que Ménière lui était tombé dessus, instinctivement, parce qu'elle ne comprenait pas ce qui arrivait à son corps et qu'elle devait parvenir jusqu'au téléphone, alors, elle avait cru qu'elle était en train de mourir, et tout naturellement elle s'était laissé tomber par terre, s'était

traînée et avait saisi peu à peu le bon mouvement – à quatre pattes, la tête tendue en avant, rampant comme un bébé ou comme un animal, *j'ai eu l'impression qu'il allait me pousser une queue*, mais ça, elle l'avait pensé plus tard, lorsque sa conscience avait retrouvé sa faculté habituelle à résister au monde, et elle n'avait jamais répété ce geste, elle l'avait seulement gardé en elle comme un souvenir traumatisant, une fois que le médecin lui avait dit, *voilà, maintenant vous êtes guérie, je vous avais promis, n'est-ce-pas, que vous alliez rejouer*, et elle avait souri de ce sourire qui n'exprime rien, car *on n'en guérit pas, une fois qu'on l'a vécu...* mais elle ne le prononça pas, évidemment, tout comme elle n'avait pas prononcé, un mois auparavant, la goutte de sang, *car la giboulée va la recouvrir* (elle ne l'avait pas dit), *elle sera ensuite dévoilée par le vent,* *puis encore une, couche par couche* (ça, il est impensable que ce soit dit),

... voilà, c'est là que les deux Vienne ont fusionné. Elles se sont regardées l'une dans l'autre, elles se sont vues, et Virginia tendit les mains vers le mur, elle se dirigea à tâtons, *au fond, quelle différence cela fait-il qu'on soit sur deux ou sur quatre pattes...* à partir du moment où l'espace est plié et où la verticale se penche vers le monde horizontal, où l'horizon s'élève et où les directions peuvent se renverser totalement, refusant de suivre le chemin qui leur a été assigné... et rien de rien n'a plus d'importance, sinon parvenir jusqu'à la cuisine, tendre le bras vers l'armoire à pharmacie, réussir à le faire, sortir du flacon le comprimé, réussir à faire cela aussi, d'abord un, puis encore un autre, ce qui veut dire deux, ensuite encore un – une bonne dose, pour être sûre que la tête, durant un court instant, stabilisera les choses, ses extrémités, et alors, la conscience parfaitement claire, avec précision et exactitude, comme il faudrait jouer, *comme nous avons joué la Chaconne, dans la chambre d'hôtel*, elle regardera d'un œil l'une des deux Vienne, de l'autre – l'autre, et ensuite les deux yeux se regarderont l'un dans l'autre, l'une

des deux Vienne dans l'autre Vienne, l'œil dans un œil... ça, ça existe uniquement et seulement dans la Chaconne... ou bien dans Schiele?... un corps féminin fendu en deux, les deux moitiés se regardant... un sexe... et encore un sexe... est-ce que je ne suis pas en train de délirer... Virginia prit une profonde inspiration, la nausée, dans sa poitrine, sembla se tenir coite et, de fait, elle commença à se mouvoir dans le petit couloir étroit, les deux bras tendus de chaque côté et prenant appui sur les surfaces planes amollies, puis dans l'entrée qui était très large, presque autant qu'une chambre, et là, les deux mains accrochées au mur marchent l'une après l'autre, l'une à côté de l'autre, paumes l'une près de l'autre, à gauche la porte ouverte à travers laquelle on voit la fenêtre, le rideau totalement tiré, recouverte par le linge neigeux envoyé du ciel, tiens, ils ont deviné, ils ont dit qu'il neigerait toute la journée, ça continue, et la neige enveloppe abondamment la terre, elle se hisse sur les rebords et rampe sur les vitres en pétales glacés, évidemment, ce n'est pas du tout un rêve, je suis tout simplement dans le labyrinthe de Schönbrunn, qui est toujours vert, mais maintenant, il est fendu par des tunnels de neige...

... superbe puits...

... la voilà, la porte...

... derrière elle se trouve la salle de maquillage – elle doit enlever cette robe chère, destinée uniquement aux concerts, qui enserre doucement et tendrement ses aisselles, ses épaules, avant de se décoller dans le dos où une mèche qui se serait échappée par hasard du filet retenant les cheveux en arrière pourrait se glisser et commencer, de manière tout à fait inattendue, à la chatouiller, pourquoi en fait est-elle aussi découpée dans le dos, les musiciens sont seuls à le voir, et les archets suivent les inflexions qu'elle ne pourrait pas percevoir... mais pourquoi a-t-elle été taillée ainsi?... pensa Virginia et elle se tourna de dos vers le grand miroir aux deux battants qui la reflétaient

de profil, tordit la tête en arrière pour se regarder, tendit le bras et n'eut aucun mal à toucher la fermeture éclair quelque part au milieu de la colonne vertébrale, la tira vers le bas, et la robe tomba... elle tira aussi sur le filet, le chignon se défit et la chevelure, tel un serpent, se précipita vers sa petite culotte avant de se transformer en queue de cheval...

... on frappa doucement à la porte, on aurait dit que quelqu'un la grattait.

Virginia tressaillit, elle courut pieds nus vers la penderie, sortit ses vêtements et commença à s'habiller - les bas, le soutien-gorge, le chemisier, la jupe... *qui peut bien se permettre...* puis elle revint sur ses pas, fit mine de tendre la main vers le lait de toilette pour effacer le maquillage, mais ce maquillage était si difficile à enlever, *je le ferai à l'hôtel, de toute façon je rentre tout de suite*, elle devait seulement décliner l'invitation à dîner, *il faut que j'explique...* était-ce la raison pour laquelle quelqu'un frappait? pour lui dire qu'on l'attendait, *où donc, qu'est-ce que je peux bien inventer*, pour finir, elle mit sa veste et boutonna minutieusement les trois boutons...

... aujourd'hui, j'ai eu une mauvaise journée, excusez-moi...

elle mit ses chaussures, presque sans talons, avec des talons il est difficile de jouer et lors d'un mouvement non contrôlé, on peut chanceler, elle sentit ses mains trembler légèrement sans pouvoir trouver le trou de la boucle...

je ne pars que dans deux jours... remettons à demain...

elle y parvint enfin, se dressa de nouveau devant le miroir, examina son visage d'un œil sévère, passa enfin à sa main droite son alliance, certains arrivaient à jouer avec une alliance, elle non...

... aujourd'hui, j'ai eu une mauvaise journée...

c'est tout.

Elle eut l'impression qu'il y avait toujours quelqu'un derrière la porte, elle sentit une présence, un souffle, et s'approcha tout doucement avec le désir de découvrir celui

qui écoutait secrètement derrière la cloison, elle entrouvrit la porte mais ne vit personne... elle aperçut seulement au fond du couloir le chef d'orchestre, le premier violon, souriant dans leurs vêtements ordinaires, ils discutaient et l'attendaient, c'est exclu... et elle referma la porte...

... aujourd'hui, j'ai eu une mauvaise journée, excusez-moi...

elle revint se placer devant le miroir comme si elle ne pouvait pas se détacher de son image, trois Virginia la regardaient, l'une au centre, les deux autres de profil dans les battants latéraux, *elles sont si différentes, c'est bien ce qu'on dit, que les deux moitiés se distinguent en fait, deux en une, deux moitiés différentes que l'œil rassemble en un tout...* elle prit la brosse et peigna inutilement la queue de cheval, refit la boucle de sa frange, passa les mains sur ses joues, il y a trop de rouge... *naturellement, ce maquillage est fait pour la scène... je crois que je suis prête...* et elle vit dans le triple miroir, à l'écart, sur la table de maquillage, le Maggini négligemment laissé, l'archet posé sur lui, d'humeur triste, comme elle... *oui, le violon, comment ai-je pu l'oublier...* et elle le prit avec précaution, l'examina, il lui parut un peu plus pâle, sans doute à cause du néon, étranger, elle essuya avec un chiffon de velours des grains de poussière déposés sur son corps, le mit un instant près de son oreille, puis approcha l'ouïe en forme de *f* près de son œil et s'efforça de voir à l'intérieur, *là, quelque part, se trouve une petite plaque, un morceau de bois, son âme... personne ne peut voir, c'est sombre... sauf si on casse... dans ce cas il n'y a plus d'âme...* Virginia posa le violon sous son menton, le serra entre sa tête et son épaule avec une force inhabituelle et laissa retomber ses bras... le Maggini émit un léger craquement, un son creux... *a-t-il mal à son âme... non, il n'a pas mal, c'est simplement du bois et du métal... de fabrication parfaite... c'est seulement la couleur qui est sanglante...* elle releva les yeux vers le miroir et se vit en triple, des violons collés à son image, le visage un peu déformé parce qu'elle serrait fort, la lèvre pendant de côté... elle serra encore plus fort avec son menton,

comme si elle voulait lui faire mal, ou à elle-même, mais du fait de la pression, le violon commença à glisser, il vacilla et elle le soutint de la main gauche, tendit la droite et prit l'archet... elle le passa lentement, tout contre la corde du mi, le son se posa très rauque dans l'espace, Virginia diminua la pression, épura le ton, elle sentit la caisse de résonance trembloter, voilà, c'est ça, je le touche, il vibre... *que vouloir de plus, mais aujourd'hui ce n'était pas exactement comme ça... il y avait une sorte de froideur, un ton pur... est-ce que ça ne viendrait pas de l'âme...* elle détacha le violon de son cou et le rapprocha avec entêtement de son œil qu'elle ouvrit tout grand au-dessus de l'endroit en question, ce fût impénétrable, puis elle le plissa complètement... *mais pourquoi l'œil ne peut-il pas se transformer en oreille, non, c'est le contraire, l'oreille, pourquoi ne peut-elle pas se transformer en œil qui puisse voir à l'intérieur, entendre visiblement... l'âme...* un cil se retourna de sa paupière, entra dans l'œil qui, irrité, se mit à picoter... Virginia écarta vite le violon, le laissa sur la table de maquillage, et se frotta l'œil, *le fard va se barbouiller*, elle s'approcha tout près du miroir et tira sur la paupière inférieure, avec l'ongle elle écarta précautionneusement le cil... *et oui, un cil... son œil se remplit d'une larme... que se passerait-il si la larme se faufilait à l'intérieur... dans l'âme...*

un nouveau grattement à la porte la fit sursauter, même si, peut-être, elle se l'était imaginé... *qui peut bien se permettre... maintenant... et si je me sauvais tout simplement? ... par le couloir latéral, la cour arrière...*

à cette pensée, sans savoir pourquoi, elle sourit, pensée agréable, légère, et elle chercha où elle avait bien pu mettre l'étui... *il est ici, il est temps...* son regard, encore embrumé par la larme, traversa tout à fait par hasard la fenêtre donnant sur la cour arrière avec le parking et s'arrêta - elle vit un homme, préposé à la salle, en train de ranger avec précaution les fleurs dans sa voiture, ils le faisaient toujours, dans le coffre, sur la banquette arrière, parfois même ils mettaient des fleurs sur le

siège avant et sa main les effleurait, se heurtait à elles pendant qu'elle passait les vitesses, c'est ainsi qu'elle rentrait à l'hôtel, comme si elle conduisait un corbillard... *comme s'il ne me suffisait pas de devoir les recevoir... et ces poignées de main...*

Virginia essuya avec une serviette une petite rigole noire qui s'écoulait de son œil...

... aujourd'hui, j'ai eu une mauvaise journée...

Elle enferma le *Maggini*, le serra fermement et ouvrit avec précaution la porte...

... enfin...

Virginia entra dans la cuisine. Elle fut de nouveau accueillie par le linge neigeux à la fenêtre, en face, *partout de la neige, partout des pétales glacés, j'en suis submergée, or ce soir, il y a un concert... est-ce que je pensais vraiment pouvoir y aller?*

jour idéal... pour quoi donc...

elle chancela un tout petit peu vers la table, se retint, sa main repoussa la porte qui se referma, Virginia se retrouva devant une chaise et s'assit. Elle appuya sa tête pour calmer le mouvement violent que son corps, de manière tout à fait autonome, avait accompli, resta assise un certain temps et se sentit plus calme, comme si l'angoisse, dans sa poitrine, avait commencé à se retirer légèrement, à trouver une issue, *je suis dans un endroit sûr, près du placard, tout près du placard, encore un seul mouvement...* elle entendit alors de nouveau la pendule de l'entrée, elle ne l'avait pas regardée en passant devant, tandis qu'elle rampait le long du mur, et la cloche vint se graver dans ses tempes par deux coups exacts, inattendus – un deux – *Mon Dieu, qu'est-ce qu'il a été long le chemin jusqu'ici...* son oreille absolue distingua tout à coup les sons fixés dans des tons – *deux coups de timbales* –

Mi – Si les timbales,

Mi – Si... –

Mi – et je dois commencer à jouer, comment ai-je pu ne pas entendre jusqu'à maintenant, ils sont parfaitement clairs –

un pause et deux pause et un pause... - voilà, maintenant,
Mendelssohn retentit dans ses oreilles, se rua dans sa tête, non, Mendelssohn n'est coupable de rien, il n'a rien à voir, cela retentit uniquement pour que je n'entende pas la Chaconne, pour que je ne joue pas la Chaconne... il faut seulement que j'agisse plus vite - Virginia se redressa et, à pas étonnamment fermes, suivant les coups de timbales dans ses oreilles, elle atteignit le placard et, un instant plus tard, le flacon était dans sa main, c'est une accalmie, l'angoisse se dissémine dans ce qui ne peut résister... et elle compta - un deux trois, allez, encore un, pour Mendelssohn, ce rythme à trois temps me rend folle, comme ça, au moins pendant quatre heures ma tête me laissera en paix, elle arrêtera... et les Vienne cesseront de se regarder l'une dans l'autre, de déborder à travers Schiele et Munch, de repousser Mendelssohn à travers la Chaconne...

... encore seulement une demi-heure, un quart d'heure, même... et tout ira bien...

... je vais jusqu'à la voiture, à cette heure-ci il n'y a pas d'embouteillages, dans un quart d'heure je serai à l'hôtel, vingt minutes... et ensuite, je jetterai les fleurs...

Virginia courut presque vers le parking, serrant fermement le violon, la lumière des réverbères viennois allongea d'abord sa silhouette, la rapetissa, avant de la faire fondre complètement et elle suivit distinctement les modulations de son ombre... elle s'agrandit de nouveau, le violon s'étendit d'un côté, la queue de cheval vola de l'autre côté et s'arrêta dans les chaussures de quelqu'un... Virginia leva les yeux, elle vit quelqu'un près de sa voiture, avec, à ses pieds, deux bouquets,

... ici aussi?...

elles s'approcha. Dans la faible lumière, elle prit brusquement conscience du costume crème et s'arrêta à un pas de lui...

je suis désolé, les fleurs ne sont pas de moi, je sais à quel point c'est assommant... ils n'ont pas pu les faire tenir dans la voiture... mais près d'ici il y a une benne à ordures... je crois que je vais devoir vous aider...

À coup sûr elle avait besoin d'aide. Durant les quatre heures qui allaient suivre, le monde s'immobiliserait, parfaitement fixé en lui-même, aussi clair que le cristal, purifié, distinct, froid, avec des cols et des couloirs à travers lesquels il était possible de passer sans peine, un labyrinthe au plan très simple, le plus simple qui soit, selon lequel chaque direction est une entrée, chaque direction est une sortie, impossible d'entrer, impossible de sortir, symétrie folle de la scrutation, rythme sans son et sans couleurs...

superbe puits...

... oui, j'ai besoin d'aide... pour jeter toutes ces fleurs...

elle ressentit le besoin absolu qu'une main se tende vers la sienne.

L'homme se pencha, prit les deux bouquets et se dirigea vers les bennes à ordures, il marchait de manière particulièrement assurée, tranquille, et, dans le silence de la cour arrière, Virginia entendit ses pas, elle les suivit aussi distinctement qu'elle suivait chaque ton tandis qu'elle jouait – pendant qu'il lisait les inscriptions – elle les vit elle aussi, lettre après lettre, de loin, comme si ses yeux étaient devenus ceux d'un chat et qu'ils éclairaient l'obscurité – qu'il ouvrait la benne à ordures organique, celle du pourrissement, et y jetait les fleurs, sans la refermer, car il revint vers la voiture et ouvrit la porte, prit les bouquets accumulés sur le siège avant – dans l'obscurité Virginia ne vit pas les fleurs, elles semblaient toutes identiques, seules les blanches se détachaient de leur couleur glacée – et du même pas assuré il les porta là-bas, *et moi, pourquoi je n'ai jamais osé en faire autant?*, et sans lui demander, il les jeta avec un sentiment de jouissance qu'elle lui attribua vraisemblablement, puis il revint et, cette fois, la regarda d'un air interrogateur – *oui, si vous jetez aussi les autres, je vous en serai reconnaissante*, et l'homme, tout en souriant, ouvrit la porte du côté de la banquette arrière, *la benne*

est grande, elle pourrait contenir trois concerts... lui dit-il, et elle sourit et se sentit tout à coup étrangement calme, terriblement calme...

sa tête se clarifia, le monde s'arrêta et devint tout à fait paisible, la ville est morte... non, elle s'est seulement tue... le linge neigeux détacha chacun de ses flocons isolément, c'est joli ainsi, chaque flocon tout seul, dans sa propre image, et rien n'est voilé... elle est si limpide, la vérité...

— c'est vrai, j'ai toujours voulu me débarrasser...

dit Virginia lorsque la dernière tige eut disparu dans la benne, mais elle n'avait sans doute pas besoin de le dire, car cet homme le savait certainement –

— peut-être faut-il que vous veniez avec moi pour débarrasser aussi ma chambre d'hôtel –

poursuivit Virginia,

— je viens, c'est bien pour cela que je suis ici, non?...

c'est exactement ce que dit l'homme.

C'est pour cela qu'il était là, c'est pour cela que Virginia, maintenant, était assise ici, devant la table de la cuisine, quinze minutes, vingt minutes s'étaient écoulées et son regard était tout à fait limpide, le monde était à sa place, suivant ses directions habituelles, absolument certain de la fermeté de ses surfaces, comiquement assuré, *maintenant je peux me lever, aller jusqu'au téléphone, appeler, m'habiller, je pourrais même sortir, aller au concert, je pourrais tout faire...* sauf qu'elle ne pourrait pas dans cet état de clarté douloureuse dans laquelle les flocons se déversaient de manière tout à fait indépendante l'un à côté de l'autre, tandis que les tons étaient visiblement fixés, elle le savait bien, elle l'a vécu, et la clarté ne confère aucune assurance, uniquement de la douleur, et il est horriblement difficile de reconnaître la répétition – l'une des deux Vienne dans l'autre...

— non, ce n'est pas une plaisanterie, je suis prêt à le faire, je ferai le travail des femmes de chambre, tout de même, ce ne sont pas des jardinières, en fait... je viens avec vous pour que vous me jouiez la Chaconne...

La Chaconne?

La Chaconne

... la Chaconne, parce que.

Plus tard, lorsque, suivant le rythme de la maladie, elle se rappelait chaque détail, la seule chose qu'elle était incapable de reconstituer était précisément cela – pourquoi *exactement* la Chaconne. Il y avait un lien entre elle, le *Maggini* et son caractère sanglant qu'il connaissait bien lui aussi, mais quel était ce lien, soit c'est elle qui ne le comprit pas, soit c'est lui qui ne désirait pas l'expliquer. *Maggini Chaconne Maggini Chaconne* répétait-elle comme un mantra dès que l'espace eut commencé pour la première fois à se plier et que les distances et les directions se furent embrouillées, mais elle n'arrivait toujours pas à établir le lien et surtout à saisir – pourquoi *exactement* la Chaconne. Avec le violon, les choses semblaient plus claires, malgré toute l'ambiguïté dans laquelle il se révéla être emmêlé – il le lui dit presque aussitôt, alors même qu'ils montaient avec l'ascenseur vers l'appartement, il avoua qu'il aurait dû prendre part au concours, le même (et elle se rappela pourquoi son nom lui était connu – elle avait préalablement regardé les photos de tous les participants, et, bien sûr, il en était...), mais au dernier moment il avait renoncé, parce qu'il avait étudié avec attention le violon, il l'avait entendu et décidé qu'il ne voulait pas de ce violon *exactement* – je ne voulais pas *ce Maggini*, dit-il – il avait une théorie concernant l'instrument, le violon en général, mais en fait, ce n'était pas une théorie, car quiconque était capable d'entendre comprendrait de lui-même sans aucune théorie,

comme elle, Virginia, qui, sans le soupçonner au préalable, avait effleuré la vérité – c'est la raison pour laquelle il était aussi impressionné et avait suivi tous ses concerts, le chemin qu'elle avait emprunté, depuis le concours, lorsqu'elle avait joué avec son vieux violon (d'ailleurs, il n'était pas mauvais, mais trop univoque, comme la plupart des violons), jusqu'à cette soirée, car dès qu'il l'avait entendue pour la première fois, il avait vu la manière dont elle touchait les cordes, arrangeait clairement les tons en elle, il avait senti qu'elle avait une prédisposition, qu'elle était incroyablement sensible, qu'elle percevait le moindre déplacement de sonorité, même au-delà d'elle-même, *il était impossible que tu ne le comprennes pas* – elle avait simplement confirmé ce qu'il savait depuis longtemps et qui l'avait poussé à vouloir *exactement* un *Maggini*, il était certain qu'il aurait un *Maggini*, et, s'il le fallait, il pourrait se l'acheter lui-même, mais pas *exactement* cette œuvre de *Maggini*, ***celle-ci...*** ***celle-ci*** n'était pas ***la sienne***, je suis trop exigeant...

Pourquoi? Celle-ci?

... et Virginia ouvrit la porte de l'appartement, ils furent accueillis par l'odeur de fleurs, fragrances confondues de fleurs fraîches et de fleurs à moitié pourries dans une eau vaseuse, *où as-tu trouvé autant de vases, pour quoi faire*, demanda-t-il, passant spontanément au «tu», interrompant son récit sur le *Maggini*, comme si le fait qu'ils aient franchi le seuil avait tout à coup aboli toutes les conventions du monde, et Virginia haussa les épaules, elle n'en avait aucune idée, tout était toujours surchargé de fleurs – sur la table, sur la coiffeuse devant le miroir, autour de la table de nuit, devant les fenêtres du salon, par terre dans la chambre... sans doute les femmes de chambre avaient-elles pris soin de faire en sorte qu'elles soient bien plongées dans l'eau, conservées, mais en fait rien de ce qui est organique ne peut être conservé et l'on ne peut pas suivre son pourrissement... tout de même, ce ne sont pas des jardinières, c'est lui qui l'avait dit...

mais, à ce moment-là, cela ne l'intéressait plus du tout, elle s'était habituée depuis longtemps à cette odeur, elle voulait seulement savoir *pourquoi*?

pourquoi pas exactement celui-ci ?

... et elle laissa le violon sur le divan près de la fenêtre, le regarda d'un air de doute, *peut-être tout cela n'est-il pas fortuit... l'âme...* elle s'accroupit même, s'agenouilla devant lui, ouvrit inutilement l'étui pour se convaincre de... elle ne savait même pas de quoi... tout simplement elle sentit *sa propre âme* envahie par une angoisse et, un instant fugitif, elle sembla l'avoir oublié – cet homme au costume crème qu'elle avait longuement scruté et qui, manifestement, savait quelque chose sur *son violon à elle*, quelque chose qu'elle ne savait pas et qu'elle devait apprendre – puis elle sentit très clairement sa présence derrière elle, dans son dos, comme un souffle, et pensa brusquement, *oui, c'était lui, c'est lui qui est resté là-bas derrière la porte de la salle de maquillage*, et elle rejeta immédiatement cette idée, elle lui parut absurde... avant de tourner la tête vers lui, elle sentit sa main sur son épaule...

dans son souvenir, plus tard, tout se fondit dans la sensation d'un désir sans bornes qui s'insinuait dans son corps – et la fraîcheur, et la décomposition des tiges pourrissant dans les vases et transformant l'eau limpide en marais, et une odeur de sang lointaine, à peine perceptible, collante, en même temps neutre, provenant d'un pétale glacé tout à coup blessé, teint en rouge et exhalant un parfum inattendu, subversivement fade... et le *Maggini* qu'il sortit précautionneusement de son étui, avant de se pencher au-dessus de lui, c'est pourquoi il avait posé sa main sur son épaule, pour s'incliner vers le violon et le prendre dans ses mains, peut-être pour le lui montrer, peut-être pour expliquer –

pourquoi pas exactement... celle-ci ?...

Virginia, toujours à genoux, vit –

ses mains étaient grandes mais fines, avec des doigts extrêmement longs, des os légèrement saillants, et visiblement, perceptiblement douces, très douces, elle les remarqua comme si elle les avait touchées de ses yeux dès qu'il eut étreint d'abord le corps, puis la touche allongée du *Maggini*, de deux centimètres plus long que tout autre violon, tout à fait particulier, obligeant les doigts à se lover autour des cordes, à chercher en eux-mêmes une souplesse féline, à déchoir s'ils ne l'atteignaient pas, à tendre vers le point le plus *exact*, à partir duquel les harmoniques arrangeront la sonorité dans son volume parfait... – comme tout violoniste, elle aussi remarquait toujours en premier lieu les mains, étaient-elles assez fines pour que le violon puisse leur faire confiance, leur souplesse se sentait plus tard, lorsqu'elles jouaient, pas avant, mais ces mains-là étaient particulières, à la fois grandes et comme diaphanes – elles saisirent l'instrument avec une grande sûreté, caressèrent son corps là où était gravée la croix de saint André, preuve que c'était exactement lui, *Maggini*, qui l'avait fait... elle eut l'impression qu'elles fusionnaient avec lui, qu'elles ne le lâcheraient plus... Elle éprouva un sentiment proche de la jalousie, se retourna et tendit le bras pour le ressaisir, pour reprendre le *Maggini*, mais il le posa sous son menton, le serra, sortit l'archet de l'étui et le promena sur ses cordes, lentement, sur les quatre, l'une après l'autre, longuement et distinctement, avec concentration, avec une précision maximale de l'ouïe,

Virginia frémit, elle entendit quelque chose de totalement différent – des fréquences qui semblaient ne pas correspondre à la résonance naturelle du corps de l'instrument et que l'oreille ne devrait pas pouvoir percevoir, mais qui se transmettaient à travers le chevalet de manière tout à fait perceptible... oui, c'était exactement ce qu'elle avait entendu durant toute la soirée – elle se redressa, étonnée, et se figea devant lui, sentit un cri aigu dans ses oreilles, comme si le foehn était apparu dans la pièce et lui transperçait les tempes – il lui semblait que

ce n'était pas le son de son Maggini, le spectre des harmoniques était différent, autre, mais en réalité *le même*, ils se fixaient de la même manière dans l'espace que ceux qui l'avaient poussée à sortir d'elle-même et à se transformer, *elle*, en un *autre*, ceux qu'elle avait vécus mais dont elle ne prenait conscience qu'à présent, dans ses mains à lui... – exacts et pourtant avec un écart accompagné de vibrations, et tout à fait perceptibles... *donc, cela vient en effet de l'instrument pour se révéler en moi... pour me révéler, moi...*

l'une des oreilles écouta l'autre, elles se tournèrent toutes les deux l'une vers l'autre, entendirent l'écart et se fondirent en une seule...

Maggini se mira dans Maggini...

... voilà... tu as entendu... elle seule peut te provoquer ainsi à sortir un son pareil d'elle... veux-tu que nous jouions ensemble la Chaconne?

La Chaconne?

La Chaconne

... Virginia alla vers la penderie où était rangé son vieux violon. Elle ouvrit la porte et tendit la main vers l'étui un peu cabossé, très ordinaire, qui gisait sur l'étagère,

... il doit être bien seul... je n'ai pas joué une seule fois avec lui depuis que j'ai un Maggini,

dit-elle à haute voix, comme si elle voulait qu'il l'entende, ensuite elle prit l'étui et le porta jusqu'au divan – là, elle ouvrit la boîte et sortit le violon qui lui parut un peu petit, d'un ocre pâle, exsangue... *il est mignon quand même*, prononça Virginia, elle le plaça devant sa poitrine, comme si c'était une guitare, elle aimait tenir son violon ainsi collé contre son corps, mais elle eut l'impression qu'il lui manquait quelque chose, peut-être la croix de saint André sur le corps de l'instrument, *or, on ne la sent même pas, tant elle est finement incrustée, et pourtant, on la sent*

quand même... et elle effleura une corde du bout du doigt... elle sentit les vibrations du corps sur le sien, le ton rampa avec peine vers ses oreilles qui le rejetèrent, puis elle écouta le souvenir de ce ton mais au lieu de nostalgie elle éprouva de la froideur qui ressemblait plutôt à de l'indifférence et était complètement différente de la flamme froide provoquée ce soir par le *Maggini* qui l'avait plus incitée à maîtriser le son qu'à s'enfoncer dedans et l'avait ainsi repoussée au-delà de lui... elle entendit dans son dos sa voix confirmant ce qu'il avait déjà dit et qu'elle sentait à travers le bout de son doigt, à travers le souvenir de son oreille – ce n'était pas un mauvais violon, il l'avait entendu et jugé comme un très bon violon, il était rare, de nos jours d'en fabriquer de pareils, et pourtant, malgré tout, il était très univoque, ce qu'il devait logiquement être, ou plutôt ce qu'il avait *commencé* à être, dès lors que le temps avait perverti le sens de l'instrument créé par *Maggini* qui avait tiré le violon de l'alto cet instrument féminin¹ fait pour l'amour – et il en avait tout simplement créé deux en un... de manière tout à fait ambiguë... et donc, naturellement, son violon à elle ne pouvait être comparé à un *Maggini* avec sa faculté de réincarnation, *or, en fin de compte, pour le violon, n'est-ce pas là l'essentiel?, la faculté d'être tout, partout... après lui, personne n'a osé en faire de pareils...*

il est tout de même mignon, prononça Virginia en guise de résistance ultime, puis, sans l'ombre d'un doute, elle reconnut,

oui, il a raison, bien qu'il m'ait été très commode, comme une partie de moi-même... mais sans un appendice... un grand appendice... combien grand...

Virginia se regarda dans Virginia.

... et maintenant, comment allons-nous jouer tous les deux un... et tout à coup, cela lui apparut très clairement.

Elle le sentit, comme si cela passait à travers son corps, elle sentit, dans sa poitrine, dans la région du ventre, les

¹ En bulgare, les noms qui désignent le violon et l'alto (цигулка, виола – *tsigoulka, viola*) sont féminins. (NdT)

cordes se tendre et s'accorder, et un « la » cristallin s'y déverser, s'attendant à tout moment à dévier, à se déplacer autant qu'il le fallait, comme il le fallait, si, en face, un « la » se mettait à résonner, exigeant l'unisson idéal... Virginia fit un pas en avant vers l'homme et leva le violon vers son cou, *je commence la première, je donne le thème...* mais il l'arrêta – le Maggini était encore dans ses mains et il le tendit en avant pour le lui donner, *mais bien sûr, c'est ce qu'il faut, je ne peux plus jouer avec l'autre...* Virginia vit de nouveau l'archet tendu dans sa direction, mais ce geste ne suscita pas de doutes en elle, elle se sentait tout à fait à sa place devant cet homme qui se tenait là, devant elle, dans son costume clair, avec ses yeux clairs, et qui comprenait si bien *son violon à elle* que Virginia elle-même l'avait totalement ressenti, et maintenant, si elle le prenait dans ses mains, si elle l'approchait de son œil, alors, sans doute, elle pourrait percer le linge noir et pénétrer dans ce *f* inaccessible, ce *f* sombre... *je verrai son âme...*

non, rien ne la menaçait, bien au contraire...

elle eut envie que l'archet parvienne jusqu'à elle, écarte l'extrémité de la queue de cheval serrée derrière, dans son dos, et son désir était si fort qu'elle fit passer son propre archet dans son autre main, avec le violon, et, d'un geste, elle ouvrit la barrette qui enserrait ses cheveux en une coiffure permettant de jouer sans danger, comme pour lui suggérer *fais cela, exactement cela...* mais il dirigea l'archet vers lui-même et le lui tendit du côté de la hausse... –

... j'ai compris tout à l'heure que tu étais jalouse, tu as raison d'être jalouse...

car c'est avec plaisir qu'il jouerait avec lui. Évidemment, il aimerait, il lui serait reconnaissant de ce geste de confiance, de cette triple fusion particulière... mais s'il est là, c'est pour entendre la Chaconne dans le jeu des réincarnations dans ses mains à elle... *donne-moi l'autre violon, je m'en tirerai sans problème, même s'il n'est pas totalement capable de m'obéir, tandis*

que pour toi, ce serait ennuyeux, maintenant que tu es arrivée jusqu'à l'âme du Maggini...

tu sais ce que tu dois faire... n'est-ce-pas? il faut agir avec exactitude et tendre vers la précision absolue, maintenir entièrement l'exactitude, le son est fixé en un ton, or c'est déjà un destin et le son ne sonne plus...

là est la musique...

Elle le savait maintenant.

Elle tendit son vieux violon, dirigea l'archet en avant, encore plus en avant, comme si elle voulait toucher cette tache sanglante sous son visage, la marque incrustée sur le cou de chaque violoniste, appuyer dessus et lui faire mal... elle eut l'impression qu'il souriait, qu'il la comprenait... et ils échangèrent tous les deux leurs violons, elle prit le Maggini, étreignit son corps, l'installa, sentit sa propre tache sur son cou, là où sa chair se fondait le plus avec le violon, gonfler d'excitation à ce contact, elle le vit comme dans un miroir répéter son geste à elle, le même, il plaça le violon du geste le plus naturel au monde, qui signifiait une invitation à se fondre avec lui...

ou avec *elle*?

et elle leva l'archet. Son «la» retentit le premier et il effleura très légèrement la corde, ses doigts tournèrent à peine la cheville et les deux «la» se fondirent en un unisson parfait, puis ils firent éclater le son en une quinte... et encore une quinte...

voilà, c'est tout à fait exact... ils entendent tous les deux...

Virginia le regarda dans les yeux, elle attendait un signe, même si c'était elle qui allait commencer à jouer...

... il lui sembla entendre sa voix, en même temps que le frémissement des paupières :

la Chaconne.

La Chaconne?

La Chaconne

... et le premier accord retentit...

Plus tard, lorsque, suivant le rythme de la maladie, il lui semblait constamment que ce rythme répétait les vagues de la Chaconne, Virginia se rappelait chaque détail de leur jeu, pour autant qu'il pût être mémorisé, et donc articulé en mots jaillissant du parfum des fleurs, de l'odeur de vase portée durant les jours de pluie par les canalisations, par le sang qui chaque mois s'écoulait d'elle, par le sang s'écoulant de la coupure fortuite d'un doigt... autant de détails qu'elle ne pouvait confier qu'à elle-même, en même temps que la sensation constamment renouvelée dans son corps, dans ses nerfs, dans sa peau, car à quoi bon se confier à un autre, à une autre, voire à son médecin qui avait déployé tant d'efforts pour la sauver, dès lors que la musique ne pourrait retentir de nouveau dans ses veines, revenir, avant de s'écouler encore...

dans ces moments de remémoration, elle se disait, pour tenter encore et encore de comprendre -

... ce que j'ai ressenti, ce que j'ai réussi à discerner dans la sensation, c'est que quelque chose m'a voulue de l'extérieur, m'a tout simplement enjoint de me quitter moi-même...

et elle s'arrêtait ici, car elle aurait été incapable de le raconter en mots même pour elle-même

comment le premier accord l'avait arrachée à elle-même et, déjà alors, la conscience très claire, elle ne s'était pas trompée un instant, elle avait su que cela concernait très profondément son corps de son côté opposé, ce côté où il était vidé de lui-même, où il s'était quitté lui-même, elle avait su qu'elle était poussée à l'acte, au sexe, à la perversion, à l'envers de l'amour qui est tapi quelque part au fond de la musique, et que, si elle le voulait, elle pouvait appeler cela «révélation» provenant de l'âme du *Maggini*, de la phrase qui se déployait en thème, du thème qui, dans ses métamorphoses et modulations imprévues, rampait et

remplissait ses cellules, de ce même rythme à trois temps qui, dans l'une des deux Vienne, lui était intolérable par sa proximité immédiate avec la danse, et qui, dans l'autre, fixait les sons si profondément que du sang coulait du petit ventre des pigeons

... et ensuite une giboulée,

... et encore une goutte et encore une giboulée...

et dans cette révélation non avouée, son âme est ravie aussi naturellement et en même temps aussi systématiquement que palpite le rythme de la Chaconne dans un *andante* fonceur, et que, dans l'*ostinato*, le *rê* mineur se maintient et éclate au-delà de lui-même...

elle sentit alors très distinctement la chaleur naturelle diminuer dans ce ravissement, son corps refroidir contrairement à l'extrémité de ses doigts électrisés par le contact des cordes, tandis qu'une brûlure douloureuse se concentrait tout en bas, dans son ventre, provoquant une douleur mais aussi une extrême volupté. *Il n'est d'autre voie possible que le total abandon*, prononça avec joie Virginia, comme si elle l'avait chuchoté dans les petits arcs du violon qu'elle n'avait plus besoin de scruter des yeux puisqu'elle était maintenant dedans, emportée dans les fentes de résonance graves dans lesquelles elle avait sombré et où l'instrument ne cessait de vibrer.

Elle se sentit totalement privée de pensée, de participation, et en même temps si aspirée dans la musique qui, de fait, jaillissait par ses doigts mais parvenait à ses oreilles, sa poitrine, pénétrait dans ses entrailles de l'extérieur, qu'elle éprouva de la peur, une peur fugitive, soudaine, l'incertitude de ne pas savoir si elle résisterait à la tension, si elle oserait rester dans cet intérieur où elle avait été conduite, malgré la volupté... *éprouvante peut être la volupté...* et dans cette douleur les doigts continuaient à suivre la musique, énonçant, note après note, son après son, le thème...

... piano... mezzo forte... crescendo... et maintenant, viens...

espressivo

lorsqu'elle entendit son violon à lui, qui était aussi le sien, entrer en même temps qu'elle, après la fin du thème, dans l'improvisation, elle ressentit un instant le désir de résister, non pas à lui, ni au son un peu affaibli qui était le seul à pouvoir soutenir le sien, mais à sa propre extase qui allait peut-être l'empêcher de suivre dans une simultanéité absolue le cours des croches qui se fondaient en double-croches s'envolant vers les vagues du haut, avant de retomber, tout aussi brusquement, dans les registres inférieurs des violons, là où le ton de son *Maggini* s'incarne et se concentre jusqu'à cette couleur de sang qui, ensuite, foisonne dans les chromatismes qui suivent la musique en haut, encore en haut, la tirant jusqu'aux tons cristallins maintenus avec peine dans un *crescendo*, *poco crescendo*, *sempre crescendo*... mais cette résistance la quitta tout aussi soudainement, elle était impossible car c'était exactement l'extase qui maintenait tout, le rendait possible, malgré ou grâce aux mains de cet homme, de plus en plus diaphanes dans leur incroyable agilité qu'elle ressentait sur sa peau, le regard qui la suivait, l'exactitude avec laquelle il se fondait dans les registres changeants de son violon à elle, le rythme qui palpitait de lui à elle dans la dynamique des quadruples croches s'égrenant sous ses doigts à elle, sous ses doigts à lui, dans une poursuite incessante l'un dans l'autre, l'un à travers l'autre...

est-ce une illusion...

comme si elle pensait, or elle ne pensait pas, Virginia, car ses pensées lui étaient enlevées jusqu'à la dernière dans le clair mirage du son, et elles passaient de l'autre côté, là où ne souffle qu'un froid glacial venant d'une structure diaphane, qui tient par elle-même, et d'une blancheur aveuglante concentrée comme une balle tantôt dans sa poitrine, tantôt dans son ventre, sans doute *exactement* dans l'utérus, où elle se fixait et palpitait comme la douleur la plus vive et le désir le plus ardent dans les intervalles de la volupté, les intervalles du tourment... c'est éprouvant..., et elle voulait se libérer, mais c'était impossible,

car douce est la volupté à laquelle les sens résistent difficilement, et Virginia ferma les yeux, bien que, même les yeux ouverts, elle ne distinguât plus depuis longtemps si c'était l'obscurité ou la lumière.

... ces arpèges en pianissimo, pianissimo... si apaisés qu'ils disparaissent, sombres...

dolce... dolce...

... et maintenant aide-moi...

L'espace d'un instant, lorsque les triades se déployèrent en un fil infini qui mêlait les sons entre eux deux, elle se perdit, incontestablement, se sentit impuissante, comme si, à tout moment, elle allait lâcher ce fil de soie tiré dans le labyrinthe, qui reliait ses cordes à ce qui l'avait recueillie, et se décomposer, inéluctablement – elle, ou la musique qui s'écoulait par ses doigts pour revenir vers elle... il lui sembla entendre, venant de loin, sa voix qui répondait à sa peur –

... la corde vide...

et le lien se brisa, le fil de soie s'étira vers le haut, dans un accord, et Virginia, dans une pause, un souffle, sombra dans une solitude infinie, celle, silencieuse, qui aspire à la disparition, ne plus exister à jamais, mourir, se retirer pour la dernière fois...

et puis le son, de nouveau, apparut...

il la voulut, l'exigea

poco a poco crescendo se dit-elle – seules les phrases musicales signifiant la dynamique de son corps suivi par l'archet étaient restées – il la sentit et Virginia entendit le ton, dans le violon d'en face, tout à fait neutre, pour ne pas gêner le sien, commencer tout doucement à éclater, à enfler, et maintenant ils allaient jouer tous les deux sur la corde du sol, cette corde au timbre si particulier, la seule qui soit marquée sur les partitions, parce que c'est exigé,

sul G

l'âme de son violon se fondit avec la sienne, plongeait dans la volupté éprouvante de son corps, suivant de plus en plus verticalement la direction de l'archet, ses ondulations...

sempre crescendo

sempre crescendo

fortissimo

et ils devaient de nouveau traverser toute l'échelle, chaque ton devait être parcouru dans le chromatisme, de plus en plus bas, dans les demi-tons, jusqu'à l'accalmie suivante, tout aussi douloureuse, dans laquelle la tonalité allait changer, se frayer un chemin vers le majeur, mais non, ils en étaient encore loin,

seule l'attente est pressante,

elle s'efforça d'ouvrir les yeux et de croiser son regard - il la regardait, suivait le moindre frémissement, et maintenant il devait la laisser, céder, la céder à elle-même... le son de son violon, qui était le sien à elle, se brisa...

non, je ne suis pas abandonnée, c'est voluptueux...

dans le ton le plus bas le *Maggini* s'arrêta, reprit haleine dans l'intervalle de la volupté, sombra quelque part... et elle referma les yeux et demeura dans l'extase, elle eut l'impression de ne plus pouvoir bouger, elle avait besoin d'un point d'orgue avec une couronne, pour détendre l'archet, le laisser reposer, mais la musique ne s'arrêta pas, elle continua de l'attirer hors d'elle-même et elle s'abandonna à ce *legato* sans fin, à ce lien dans les sons les plus éloignés, dans lesquels les quadruples croches suivaient leur cours, l'une après l'autre, s'entremêlaient et se précipitaient, se pressant les unes contre les autres...

et c'est alors que Virginia ressentit une douleur extrême

elle vit son propre retournement,

Virginia se regarda dans Virginia,

Vienne dans Vienne,

Maggini dans *Maggini*,

et tout cessa d'être ce qu'il était,

parvint à ses narines l'odeur de fleurs fraîches, à moitié mortes, mortes, elle l'accueillit, vit l'homme devant elle, vit sa propre solitude, les yeux fixés sur lui et passant les doigts sur les cordes, et elle désira incarner cette sortie hors d'elle-même, lui imprimer une direction, pénétrer dedans, de l'autre côté, avec l'autre en elle...

Virginia fit un pas en avant, se pencha légèrement, mit le violon bien devant elle et entra dans le majeur...

Dans son souvenir c'est ce qu'elle se rappelait le plus distinctement. Peut-être parce qu'elle n'entendait plus la musique, la musique en elle s'arrêta, transformée en silence muet, concentrée très physiquement dans ses doigts, elle avait grandi en elle comme un organe et le thème se mit à parler avec une autre voix, celle qu'elle avait entendue le soir du concert, sans comprendre ce que c'était exactement, avec des tons visibles, d'une exactitude absolue, porteurs du froid de l'au-delà, dans lesquels elle était devenue l'appendice de son instrument, son membre, peut-être ce ravissement dans lequel elle avait été emportée avait-il suivi son propre chemin et elle était enfin installée à l'autre place, dans l'autre moitié d'elle-même... dans sa conscience apparurent ses deux profils, tels qu'elle les avait vus quelques heures auparavant dans la salle de maquillage, tout à fait différents, capables de se scruter l'un l'autre, ou peut-être les avait-elle tout simplement aperçus dans les yeux de l'homme devant elle... ou bien elle avait pénétré totalement dans l'âme double du *Maggini*, dans l'impossibilité pour elle d'être «elle», dans l'impossibilité pour lui d'être «lui», lorsque la musique s'était définitivement recueillie et avait percé la frontière de la sonorité...

et maintenant, laisse-moi, je peux toute seule, écoute seulement, entends-moi avec ton corps...

et Virginia le vit accepter la réincarnation, il laissa pendre l'archet et le violon, ferma à demi les yeux et accueillit les intervalles silencieux dans lesquels le *Maggini* commença à

tendre le son par-delà lui-même, du côté opposé, à l'étirer à travers l'archet et les doigts de Virginia...

maintenant, joue seule et commence avec beaucoup de douceur...

entendit-elle par-delà les mots, et Virginia concentra l'inexprimable dans ses mains *dolce*, et encore *dolce*, mais, dans une tension croissante, le ton se remplit de l'intérieur dans un *crescendo* à peine commençant, ses doigts se préparaient dans les croches, les double-croches, s'arrêtaient dans le coup saccadé des arpèges, puis dans un *diminuendo*, qui n'est cependant qu'apparent, parce qu'au lieu de diminuer, il concentre la puissance... et tout à coup il fusa :

sempre staccato... sempre staccato...

ses doigts s'aiguësèrent, Virginia vit les clous fixés sur les marquises au-dessus des balcons de l'autre côté de Vienne,

sempre staccato

et une goutte de sang,

et ensuite une giboulée,

et encore une goutte, et encore une giboulée...

sempre staccato

sempre staccato

sempre staccato

il lui sembla entrer dans un tunnel dans lequel elle se perdrait, l'entonnoir par-delà la sonorité l'accueillit définitivement, et le ton, fixé dans son oreille, éclata en une octave, se mit à jouer avec lui-même, fit le tour de ses aiguës, le Maggini perçait de plus en plus profondément

at forte

fortissimo

et ses mains faiblirent. Elle ne fut, tout entière, que des mains qui s'enfonçaient dans les cordes, puis les cordes s'enfonçaient dans les mains et la douleur était destructrice...

... alors il leva de nouveau le violon, entra dans la dernière résonance du thème, le fixa, redoubla les tons et la sonorité

dans cet unisson qui rend toute différence négligeable – voilà, sois moi...

sois moi...

sempre forte e largamente...

à cet instant, elle n'avait plus de corps. Ou bien il était tout entier en morceaux, elle devait maintenant, très lentement, avec son aide à lui, le réunir, maintenir le dernier ton, reconnaître... reconnaître quoi...

... ils changèrent tous les deux en même temps la direction de l'archet, le laissèrent jusqu'au bout, jusqu'au dernier millimètre, maintenir le ton...

Fini,

se dit Virginia,

mais en fait, ce devait être le commencement.

Virginia laissa le *Maggini* par terre, près d'elle. Elle fit un pas et prit l'autre violon de ses mains, elle le posa lui aussi sur le tapis.

... maintenant nous allons faire l'amour?

ses yeux à lui, très clairs, étaient immuablement fixés sur les siens. Elle voulait lui dire que le dernier accord est toujours dans le corps, mais ce n'était pas la peine, car il le savait, elle le savait maintenant.

... est-ce que tu vas me faire confiance? ce ne sera pas ce à quoi tu es habituée...

Virginia fit un signe de tête.

Dans le souvenir elle se rappelait qu'elle avait les mains très froides, complètement gelées après que leur chaleur s'était retirée dans les cordes, et que les boutons de son chemisier se défirent difficilement, l'un d'eux, même, se décousit et roula vers l'archet gisant près du violon. Ensuite, elle se souvenait de son corps, complètement nu, étendu sur le grand lit, et le sien à lui, complètement nu lui aussi, dressé près du sien. L'odeur

de fleurs fraîches, à moitié mortes et mortes était aussi dans sa mémoire.

Puis il sortit de la poche de sa veste claire de couleur crème un petit canif qui ressemblait à un scalpel, sa lame aiguë scintilla dans les yeux de Virginia.

... tourne-toi sur le ventre,

lui dit-il,

et elle l'écouta. Elle éprouvait une confiance absolue et froide.

Elle sentit la lame exactement sur le point, un peu en dessous de la colonne vertébrale, là où, dit-on, est le centre de l'orgasme... *comme ce serait beau si c'était l'instant de mourir...* Lorsqu'il entailla sa peau, elle n'éprouva aucune douleur. Elle sentit uniquement une goutte de sang couler, un filet ténu, et il l'aidait de la main, comme s'il le guidait, ou tout simplement il suivait son chemin, jusqu'à ce que le mince filet atteigne l'anus et y sombre...

Virginia eut un profond soupir, elle s'abandonna à ses mains qui la tournèrent, puis elle sentit la lame exactement à l'endroit où, dans son utérus, s'était concentré tout le désir arraché dans la musique. Il la perça tout aussi légèrement, sans lui faire mal, sans passion, et le mince filet s'écoula, il entra dans les poils du mont de Vénus, s'y ramifia, se rassembla dans le chenal des lèvres, se divisa en deux petites rigoles toutes fines qui entourèrent le clitoris, le contournèrent et se rassemblèrent de nouveau pour se fondre dans le vagin...

... les deux petites rigoles, celle de l'anus et celle du vagin, se fondirent quelque part, à l'intérieur, et une secousse ébranla le corps de Virginia, avant qu'il ne s'écoule...

... elle sentit l'odeur semblable à celle d'un étang, très douce, du sang...

Lorsqu'elle se ressaisit, elle perçut sa voix...

*... est-ce que tu feras la même chose pour moi? très doucement...
tu as une main si exacte... des doigts fins...*

Virginia ouvrit les yeux. Elle vit une Virginia quelque part, à l'écart, dans les reflets noirs de la fenêtre de la cuisine, derrière lesquels le linge neigeux continuait à tomber du ciel, à monter de plus en plus haut vers les rebords des fenêtres, à remplir l'obscurité de son éclat... *tiens, ils ne se sont pas trompés, il a neigé toute la journée, la nuit est tombée...* et elle referma les yeux, derrière ses paupières la neige continuait à tomber et à recouvrir la terre...

J'ai rêvé de Vienne...

non, ce n'est pas un rêve... tout est advenu...

elle entendit l'horloge dans l'entrée...

un

elle commença à plier les doigts en suivant les coups,

*combien de temps ai-je bien pu rester assise ainsi **deux** je suis entrée dans le labyrinthe de Schönbrunn le lendemain, je me suis perdue **trois** et je n'ai même pas enlevé mon pyjama de toute la journée il fait complètement nuit maintenant **quatre** j'ai exagéré avec le médicament mais au moins tout est clair, stable **cinq** il faut que j'allume les lumières est-ce que le concert a commencé **six** ça se pourrait bien peut-être me suis-je endormie là sur la table, dans la cuisine **sept***

sept

non, c'est fini, sept, ça en fait des heures... est-ce qu'il commence... la salle sombre dans l'obscurité.

un couple en retard entre et fait se lever les gens assis aux premiers rangs, il y a toujours un couple en retard,

la salle est maintenant dans le noir...

sur la scène tout brille et le costume crème se détache sur le fond des fracs noirs

et il y a beaucoup de fleurs... des reflets de couleurs...

la fermeture éclair de la robe est tirée d'un seul mouvement et elle tombe...

J'ai rêvé de Vienne.

Dans la vitre Virginia se dressa et chercha à tâtons l'interrupteur de la lampe, la lumière ébloussa et derrière la fenêtre noire la neige sembla disparaître, Virginia disparut elle aussi, elle se laissa submerger et diluer dans l'obscurité, l'image sembla perdre sa sonorité, transformée en silence obsédant... elle se vit dans la lumière, incarnée, tout à fait incarnée, elle ressentit une étrange paralysie dans son corps, une disponibilité qu'elle reconnut immédiatement, *je devrais être dans l'attente, puisqu'il est ici... il commence sans doute à jouer...* elle sortit de la cuisine et alluma la lampe dans l'entrée, regarda la grande horloge murale pour vérifier si elle avait bien compté, puis dans le salon elle alluma aussi les lumières, dans sa chambre, toute la maison était maintenant éclairée, la neige fondit complètement dehors mais elle savait bien qu'elle était là et que les flocons de neige continuaient à se déverser douloureusement l'un après l'autre...

Virginia sentit la fermeté des surfaces, l'assurance de ses pas légèrement engourdis, mais exacts, elle s'approcha de la console sur laquelle gisait, dans l'étui de cuir cher, le Maggini, l'ouvrit... *Ménière a la propriété singulière d'embrouiller totalement le monde, de tout mélanger, de le diluer, pour le disposer à nouveau, si clair, exact, déchiffrable... visibilité cristalline... et l'on n'a pas le droit à l'erreur...* elle prit le violon mais ne toucha pas à l'archet, cala l'instrument un instant fugace contre son cou et tira très doucement sur les quatre cordes l'une après l'autre avec son

doigt... les tons firent le tour de la pièce dans un *pizzicato* neutre et indifférent,

sul e

sul a

sul d

sul g

ils se seront accordés, maintenant, le « la » aura rempli le silence, exécuté un cercle complet et sera revenu jusqu'à lui...

maintenant il va lever son archet...

Tout est silencieux...

... Avec le violon, Virginia se dirigea vers la salle de bains. Elle entendait ses propres pas, sentait son corps froid et trempé de sueur. Avant d'allumer là aussi, elle vit pour la dernière fois, dans l'obscurité du vasistas au-dessus de la baignoire, le lange neigeux qui, ce jour-là, avait recouvert le monde...

l'électricité l'éclaboussa et elle cligna des yeux...

... voilà, maintenant, la lumière l'a avalée...

Elle posa avec beaucoup de précaution le *Maggini* sur une serviette blanche pliée sur un placard bas, ouvrit ce dernier et en sortit un bocal rempli de sels de bain verts, le posa un instant près de la baignoire, puis tourna le robinet, actionna la manette pour boucher l'évacuation... elle scruta l'eau qui commença à monter, à monter, avec des glouglous, très lentement...

... superbe puits...

se dit Virginia, elle ouvrit le bocal et lâcha dans l'eau un cristal qui éclata, et des fils verts rampèrent de tous côtés, se diluèrent dans l'eau, puis encore un, et encore un, elle en remplit une poignée qu'elle versa tout entière, le vert devint plus dense et forma une boule épaisse, elle demeura ainsi un instant seulement avant de se diluer, de fondre et de ne faire qu'un, et l'eau est verte, toute verte...

... superbe puits...

D'un geste, Virginia enleva le haut de son pyjama, resta ainsi nue jusqu'à la ceinture, le regard rivé sur l'eau qui glougloutait et atteignait déjà la moitié de la baignoire, elle jeta d'autres cristaux et le vert devint encore plus vert, puis elle fit tomber le pantalon du pyjama...

la fermeture éclair de la robe est tirée d'un seul mouvement et elle tombe...

elle continua à demeurer ainsi, nue, le regard rivé sur l'eau, jusqu'à ce que la baignoire se remplisse exactement assez pour accueillir son corps et le recouvrir...

elle arrêta le robinet. L'eau s'apaisa et cessa de glouglouter...

... superbe puits...

se dit Virginia...

tout est calme...

Elle tendit le bras et prit le *Maggini*, le posa sur ses seins, sentit la croix de saint André, finement incrustée, l'effleurer, elle sentit le froid de son contour... elle resta assise un certain temps ainsi, jusqu'à ce que le peu de chaleur de son corps passe dans la croix,

la voilà, la froideur,

elle déplaça le violon plus bas, encore plus bas, là où se trouve l'utérus...

la voilà, la paralysie,

elle reposa le *Maggini* sur la serviette.

il faut agir avec exactitude et tendre vers la précision absolue, maintenir entièrement l'exactitude, le son est fixé en un ton, or c'est déjà un destin et le son ne sonne plus...

Maintenant, elle était prête. Son corps se refroidit, Virginia croisa les mains dans son dos, sous la colonne vertébrale, point à partir duquel, dit-on, le corps déborde de lui-même, et, peu après, elle sentit sur ses paumes le petit filet chaud, elle ouvrit les doigts, se pencha légèrement en avant, lui fraya un chemin...

elle huma l'odeur d'étang du sang...

puis elle déplaça ses mains en avant, referma ses doigts exactement au-dessus du mont de Vénus, y fixa le regard et vit la petite blessure, cicatrice invisible, s'ouvrir comme une lèvre et une goutte filtra, puis une deuxième, ses doigts se relâchèrent vers le bas, frayèrent un chemin...

ce que j'ai ressenti, lorsque j'ai réussi à déchiffrer la sensation, c'était que quelque chose d'extérieur m'exigeait, m'ordonnait tout simplement de me quitter moi-même...

Virginia soupira.

Elle souleva très lentement la jambe et entra dans l'eau, fit passer l'autre jambe...

Le rouge se glissa dans le vert, serpenta...

lignes rythmiques dans les couleurs inégales...

Virginia s'accroupit doucement, prit appui sur les deux côtés de la baignoire, ses mains laissèrent une trace...

... superbe puits...

se dit Virginia et son corps se détendit dans l'eau...

Concerto pour phrase n° 4

... non, ce n'est pas possible...

... ce n'est pas possible... mais pourquoi pas? tout est possible tout est possible et mon Dieu quelle neige dehors, je n'ai aucune envie de sortir de la salle je resterais bien dans le hall, ce n'est pas possible, bien entendu, tout est possible, c'est autorisé... il jouait diaboliquement bien... et même les trilles diaboliques de Paganini, il les a jouées, exprès... il faut que je mette les pieds dehors et que je rentre sous la neige, heureusement que je suis près d'ici, mais ça me semble infiniment loin... après tout, peut-être que je vieillis... je sens dans ma poitrine une peur, tiens, là, je ne comprends pas, je suis vieux, évidemment, mais je comprends mieux que tous, et pourtant... ces jeunes, avec quelles oreilles ils écoutent... que de jeunes, ce n'est pas comme ça aux autres concerts... mes élèves aussi...

non... tout simplement non...

... oui, bonjour, superbe, bien entendu...

... oui, la magie du son, vous aussi, n'est-ce-pas...

... et le toucher...

... exactement, le toucher... il a de grandes mains...

... ça n'a pas d'importance...

... mais avec un *Maggini*...

partout des gens de connaissance, ils disent tous la même chose, des stupidités, mais c'est toujours comme ça, et il faut bavarder un moment avant de pouvoir sortir, j'ai tellement pas envie de sortir... dans le froid... c'est sûr, je vieillis, cela fait longtemps que j'ai vieilli, et je me demande si je n'ai pas peur, de quoi donc... de quoi donc?...

solitude, oui, solitude...

tiens donc, qui est là... le voilà, évidemment, j'avais oublié, ça m'était sorti de la tête, c'est sa femme, oui exactement, qui avait un *Maggini* et qui a toujours un *Maggini*, son ex... un authentique... on est presque voisins lui et moi... et si je me joignais à lui pour qu'on marche ensemble... si je lui fais signe, c'est vrai, il faudra converser avec lui, mais après tout, pourquoi pas, on est collègues, et dehors c'est tout blanc, comme ses cheveux, comme mes cheveux... qu'est-ce qu'il a vieilli, moi aussi je dois être comme lui... elle aussi elle s'appelait Virginia, comme la mienne, sauf que la mienne est morte, tandis que la sienne l'a quitté, n'est-ce pas la même chose presque la même chose, moi aussi Virginia m'a quitté dans la mort et moi aussi j'ai vieilli... quelle coïncidence, et pourtant c'est un prénom rare, sauf que l'autre était bien plus jeune... je peux marcher un peu avec lui et on bavardera un petit moment... il s'était passé quelque chose, il y a un certain temps, je ne sais plus quoi, tout le monde s'en était ému, c'était son élève, et très bonne qui plus est, mais c'est ce qui arrive quand on épouse son étudiante, elles vous quittent toutes un jour, moi aussi Virginia m'a quitté, mais au moins, elle est retournée dans la terre... tandis que là... quelque chose d'étrange s'était produit et avec elle le violon aussi a disparu, à l'époque on disait que ce n'était pas juste... non, ce n'est pas juste, cacher un violon pareil et ne même pas en jouer, sinon seul... sans doute aussi devant les élèves, et ce sont les seuls à entendre ce son fabuleux, est-ce exactement ça, fabuleux... comme c'est bête... mais il se dirige vers la porte, il va disparaître dehors, peut-être dois-je moi aussi... je vais interroger... tant de musique, de lumières...

Maggini...

Virginia...

Virginia...

et voilà, maintenant, tout à fait par hasard je vais apparaître dans son dos et je vais enlever un instant mon chapeau, non, je vais le soulever seulement, avec toute cette neige...

... .. bonjour, oui, cela fait longtemps qu'on ne s'est pas vus, et pourtant on est voisins, l'immeuble exactement près de chez vous... nous n'avons sûrement pas cours les mêmes jours et on se voit rarement là-bas... .. vous n'enseignez plus? Vous avez renoncé? Non, moi je ne peux pas, je ne peux pas imaginer la vie sans ça, je me dis que la mort viendra avec le violon... avec qui d'autre... .. et comment vous l'avez trouvé ce violon? les gens ne peuvent pas se rendre compte, mais nous, vous et moi... à propos, ça ne vous dérange pas si nous marchons ensemble? elle m'inquiète cette neige, si elle ne s'arrête pas, demain la ville n'existera carrément plus, nous serons enterrés sous la neige... .. oui, certes, c'est peut-être exagéré, mais c'est une manière de dire, une métaphore, en quelque sorte, pour que ce soit plus clair... .. vous aussi vous pensez que les *Maggini* sont exceptionnels? je n'en doute pas, on dirait carrément un autre instrument, je suis d'accord, en effet, il y a quelque chose de différent qui vient sans doute de la longueur... .. non? vous êtes sûr? ... l'âme? ... le bois aussi, et le vernis, mais tout de même, ces deux centimètres, paraît-il, leur posent beaucoup de problèmes, les doigts doivent toucher différemment, la différence de longueur... .. je ne discuterais pas là-dessus, ce n'est pas tout le monde qui se décide à toucher à un *Maggini*, mais ce qui est difficile est toujours mieux, nous le savons bien vous et moi, cela fait sortir d'autres forces de celui qui se permet... .. vous pensez qu'il change l'homme? non, je ne comprends pas exactement, qu'est-ce qu'il change exactement... .. naturellement, le chemin qui mène à l'âme est long, épineux vous pensez... mais, quelle âme! et vous savez, sur ce point exactement vous avez raison, il est très proche de l'alto, même trop, mais c'est tout de même un violon... un instrument fort... .. oui, vous me faites sourire, c'est exactement ça, deux en un, et cela pose tant de problèmes, mais le son est superbe avec lui... .. racontez-moi, bien sûr, je suis très intrigué, je ne savais pas que vous éprouviez un

intérêt particulier pour le *Maggini*, vous l'avez étudié? je vous écouterai avec un immense plaisir, et puis nous rendrons ainsi le chemin plus aisé, nous vaincrons la neige par les mots... .. non, malheureusement je n'ai jamais joué avec un violon pareil, j'ai toujours rêvé d'en toucher un... vous en avez eu l'occasion? je m'en souviens, bien sûr, je me souviens de votre femme, c'était une violoniste exceptionnelle... je la vois à l'Académie de musique, comme professeur aussi elle est bonne, ses élèves remportent tous les succès... mais je ne l'ai pas vue ce soir... .. vous ne savez pas? vous ne vous voyez plus? ... excusez-moi d'avoir abordé ce sujet, parfois, comme ça, spontanément, on... ce n'était pas par curiosité... .. non, vraiment excusez-moi, je l'ai mentionné sans le vouloir, ma femme aussi s'appelait Virginia... un prénom rare, mais elle est morte... elle m'a quitté très tôt, elle avait à peine quarante-cinq ans... depuis lors il ne m'est resté que le violon, mais revenez-y, racontez-moi... sinon les souvenirs vous dévorent, c'est le violon qui est important... ..

... je l'avoue, je n'y ai jamais réfléchi, on accepte la langue comme quelque chose de donné par nature... .. évidemment, dans les langues romanes, le violon est masculin, dans les langues slaves féminin... mais est-ce que c'est important? tous ont le même rapport au violon, c'est dans la langue que le genre est trompeur... .. en allemand aussi c'est féminin, bien entendu, mais c'est une langue anglo-saxonne... .. je le considérerais volontiers comme le symptôme d'une ambiguïté, mais tout de même, que voulez-vous dire ainsi? naturellement, oui, l'alto, ou la viole comme nous l'appelons, a toujours été considéré comme tout à fait féminin, on le sent comme ça, tout simplement... mais tout de même, le renversement dont vous parlez semble un peu étrange, et pourquoi est-ce le *Maggini* exactement qui ouvre cette brèche, cette faille, dites-vous... .. non, ça me semble exagéré, cela paraît un peu mystique, oui, c'est vrai, le *Maggini* lui-même a un son mystique, et malgré tout, il est si différent des violons qui viennent après,

une sorte de prototype... mais la musique aussi, parfois, vous pensez, quand elle est jouée avec un *Maggini*, jaillit au-delà... elle fait passer au-delà... ... mais pourtant... c'est quand même bien l'homme qui est important, celui qui le tient, si c'est un dilettante, un incompetent, il ne pourra rien faire... le violon aussi fait peut-être quelque chose... comme je vous envie d'avoir joué de cet instrument... ... elle ne vous le donnait pas? ... c'est en secret que vous le preniez? ... mais même ainsi, cela suffit, quand on a votre oreille, à sentir les possibilités, j'ai toujours eu exactement ce désir, mais ça ne m'est pas arrivé... le destin... ...

... vous voyez comme on a bien marché ensemble, sans s'en rendre compte, alors qu'en sortant de la salle j'avais l'impression que je ne rentrerais jamais... cela me semblait infiniment loin, même si on habite près de la salle, et voilà qu'on est presque arrivés... on n'a même pas réussi à parler de lui, le temps nous a manqué... ... tout de même ses mains... ... pas exactement les mains, bien sûr, elles sont presque sans importance, mais est-ce que vous avez remarqué au moment du bis, dans les trilles, je me suis dit que, jadis, Paganini a dû les jouer exactement comme ça, avec une seule corde, et que ça été si inattendu... on a pensé avoir affaire à un hérétique... quelle époque, quelle époque... ne pensez-vous pas tout de même qu'il y a une sorte d'hérésie dans son jeu, je m'exprime de manière métaphorique, vous me comprenez, n'est-ce pas, je veux dire... il n'y a plus de style, plus aucun style... et aucune gêne devant la partition... ... vous n'êtes pas d'accord? vous ne croyez pas? vous trouvez que c'est un musicien au style classique? ... peut-être... ... non, je ne m'attendais pas à ce qu'il joue la Chaconne, trop longue et pas assez légère pour un bis... ... il est vrai que dans son jeu il y a une liberté, mais ne la trouvez-vous pas excessive? tout de même les règles... ... quelles règles? un cadre quelconque... non, franchement, je ne sais pas, lorsqu'on entre en eaux trop profondes, la peur vous

prend... ... vous trouvez cela divin... divin, oui... mais qu'est-ce que cela cache? qu'est-ce que cela cache?

... c'était si bon de bavarder avec vous, tellement que je n'ai pas envie de rentrer malgré toute cette neige... ne voulez-vous pas un jour, comme ça, autour d'un café... oui, le temps passe, passe, et la solitude... moi aussi, c'est pareil, tout seul... mais si vous êtes occupé... bien sûr, il est stupéfiant que nous ne nous soyons pas même croisés dans la rue, regardez, une vingtaine de mètres nous séparent... c'est un peu étrange... bonne nuit... moi, aussi, ça me restera longtemps en tête...

bonne nuit...

dans ce noir et avec cette porte gelée, il est difficile de mettre la main sur la serrure, la neige est entrée dans le cylindre... il faut peut-être que je souffle dedans pour la faire fondre...

ça me reste en tête encore et encore...

quant à lui, il m'a raconté des trucs un peu foldingues, mystiques je dirais, il faut croire qu'il est devenu fou du *Maggini*, mais après tout, il n'y a pas de mal, je suis sans doute un peu fou moi aussi... chacun à sa manière...

... la solitude et encore la solitude...

... où es-tu, Virginia...

... *Maggini*...

Concerto pour phrase n° 5

... il n'a pas joué la Chaconne.

ou bien l'autre n'avait pas la bonne information, ou bien...
et puis pourquoi annoncer à l'avance le bis, il lui appartient,
n'est-ce pas, c'est lui qui décide... et malgré tout...

... il n'a pas joué la Chaconne.

demain je lui raconterai à elle... je lui dirai c'était
exceptionnel et pourtant pas totalement, non, pas totalement,
en fait il ne me plaît pas... il y a quelque chose de caché... et il
n'a pas joué la Chaconne... et elle, pourquoi elle n'est pas venue,
je ne comprends pas... et celle-là, à côté de moi, qui ne peut
pas se taire - regarde toute cette neige, comment allons-nous
rentrer - on y arrivera bien - et moi qui l'écoute toujours, on
se demande bien pourquoi je l'écoute, elle m'a dit d'inviter une
amie et j'en ai invité une, tu parles d'une amie, elle ne peut pas
se taire, elle me tue ma musique... maintenant il faut encore
que je la raccompagne... non, il n'y a pas de taxis, on marchera
longuement sous la neige, comme ça la musique s'estompera,
mais comment puisqu'elle, elle n'arrête pas... or naguère, il y
a quelques années, elle l'a connu, elle me l'a dit en passant, à
Vienne paraît-il...

Vienne... j'ai vraiment tout raté...

et l'invitation lui était personnellement adressée par lui...
et c'était le même violon, sauf que le sien à lui a un son un
peu différent, si elle avait été là, elle aurait trouvé la différence
exacte, ce n'est pas que je ne l'entende pas, mais elle, elle
l'exprimerait... quant à celle-là, à côté de moi... elle continue
à jacasser à propos d'un luthier et du sang de sa femme, quelles
âneries... si elle pouvait se taire un moment... et elle voudra
que je reste avec elle, elle dira avec cette neige où est-ce que tu
vas aller maintenant, les femmes, elles veulent toujours qu'on

les baise, elles n'ont que ça en tête, moi je ne sais pas si j'ai envie maintenant... mais qui sait, peut-être j'apprendrai moi aussi un jour à exprimer, à saisir immédiatement les choses comme elle, les intervalles qui les séparent... elle m'en a tellement raconté sur le violon, surtout sur *Maggini*, la manière dont il l'a fait à partir de l'alto, elle aime le raconter, mais quand on réfléchit à ce que signifient ces deux centimètres et demi de longueur en plus, merci pour les doigts, lorsqu'elle me l'a tendu pour la première fois et qu'elle m'a dit - joue - j'ai carrément paniqué, je ne savais pas comment arriver à produire les tons, paralysie et ratage complets... et pourtant, la vérité, c'est que c'est moi qui l'avais priée, je rêvais de jouer de ce violon, il est beau et si authentique, je disais, mais je n'aurais sans doute pas dû, elle m'a dit, le violon est vindicatif, le *Maggini* est encore plus vindicatif, si tu ne saisis pas son âme... c'est la raison pour laquelle ma corde s'est cassée là-bas, je dois le reconnaître, tiens, ce soir, quand je l'ai entendu, je dois le reconnaître, il m'a manqué quelque chose, ce n'est pas la peine de me leurrer davantage, qu'est-ce qui me manque, zut, rien ne me suffit et le plus vraisemblable, c'est que je devrai renoncer, parce que c'est ou-ou, en musique, il n'y a pas d'autre solution, c'est pas possible de faire les choses à peu près... je l'ai appris d'elle... mais ce que je ne comprends pas, c'est pourquoi elle a renoncé, elle, j'écoutais ses enregistrements, elle est carrément époustouflante, géniale, à Vienne je me suis permis de lui demander et elle a rétorqué : la musique est un silence, là où le son ne sonne pas... je ne sais pas ce qu'elle voulait me dire, c'était exactement au moment où on est entrés dans le labyrinthe sans qu'elle le veuille, et cette dinde, maintenant, qui ratiocine de nouveau sur l'amour, elle m'a cité des statistiques avant le concert et elle veut savoir ce que je pense, je ne pense rien, je n'en ai rien à fiche, amour et statistiques, toutes sortes d'âneries, de la stylistique, et moi je n'ai pas compris ce qu'elle me racontait à ce moment-là, ni pourquoi elle a blêmi lorsqu'on a lu que le programme

obligatoire incluait la Chaconne, elle a dit tu ne la joueras pas, ensuite elle s'est corrigée, on essaiera quand même, mais tout ce qu'elle dit arrive, c'est horrible, j'ai les pieds tout mouillés, les mains engourdis, comme cette fois-là, et celle-là, à côté de moi, elle veut les frotter, elle met sa main dans ma poche, avec la mienne, je n'aime pas ça, mais que faire, les filles sont comme ça, toujours à rechercher une intimité, l'autre fois, elle m'a frotté les mains après le labyrinthe, elle m'a préparé un bain et a versé dedans quelque chose de vert, c'est pour les nerfs, a-t-elle dit... et elle est restée derrière la porte de la salle de bains tandis que j'entrais dans l'eau... elle me parlait... elle me disait des trucs... des trucs importants et encore sur le violon... c'était... elle a dit... c'est toi qui dois le posséder, et non pas lui qui doit te posséder... je n'ai rien entendu... non, j'ai entendu, je n'ai pas compris et j'ai senti l'excitation... c'était vraiment idiot, j'ai senti l'excitation et j'ai désiré qu'elle soit là, près de moi dans la baignoire, et ça m'a terriblement fait peur... quel imbécile... je me suis dit, elle est vieille, comment ça vieille... pendant la nuit aussi j'ai continué à y penser, l'excitation est revenue, mais que faire, on est toujours plus ou moins amoureux de son prof, c'est ce qu'on dit, c'est vrai, l'art rend les gens particulièrement proches, c'est la manière qui est particulière... et elle... non, comment ça vieille... elle est même jolie... tout simplement beaucoup plus âgée que moi... et quel amour, c'est moi l'imbécile, je l'imagine mal y répondre d'une manière ou d'une autre... c'est peut-être exactement ça, le lendemain, qui m'a fait rater... exactement ça... comment exactement... – je ne sais pas pourquoi tu me racontes tout ça et pourquoi tu me le dis, comment ça des statistiques sur l'amour, c'est quoi, ça, «l'amour» et ce qu'y comprend chacun, tout le monde raconte des trucs, les pense, on leur demande, ils répondent, mais qu'est-ce qu'ils y comprennent... ça ne veut rien dire – comment ça, ça ne veut rien dire – rien, ça ne veut rien dire du tout, ça ne veut dire quelque chose que lorsque ça

te tombe dessus – ben oui, ça te tombe dessus, mais les gens ne l'acceptent pas – donc, c'est que ça ne leur est pas tombé dessus, sinon, on accepte, qu'on le veuille ou non – tu crois ça – je crois ça – oui, d'accord, mais il faut le vouloir – et pourquoi, au nom de quoi? – ben c'est magique – ça, c'est du bla-bla, c'est une souffrance, oui – non, tu es vraiment insupportable – ne me supporte pas, dans ce cas...

j'étais loquace, loquace, c'est ce qu'il y a de mieux pour lui fermer la bouche, sinon, elle va encore me raconter ce thriller... et puis, qu'elle raconte, je peux penser à d'autres choses pendant ce temps-là, à ce type qui est vraiment époustouflant, il y avait un moment, dans Mendelssohn, ça m'a franchement impressionné, comment il a bien pu arriver à ça, sauf qu'il y a quelque chose de désagréable dans cet homme, je le sens... quelque chose de froid, de glacial comme... différent... mais il touchait le violon de manière très particulière et, à un moment donné, ils se sont fondus totalement l'un dans l'autre... non, ce n'était pas exactement une fusion, ça je l'ai vécu... quelque chose d'autre... d'autre... – je ne comprends pas ce que tu peux trouver de fabuleux à ce froid, qu'y a-t-il de fabuleux alors que je suis déjà transi – plus que quinze minutes – pour toi – pour toi aussi, si tu veux – oh, attends – quoi – rien, j'étais dans mes pensées, ce type, son jeu – admirable, mais il y avait *quelque chose*... – quoi donc – non, je ne sais pas, je n'y comprends rien, c'est toi qui comprends – je te l'ai dit, je n'y comprends plus rien, je croyais, mais je n'en suis pas persuadé... – oh, arrête d'être déprimé, ce n'était qu'un concours, une corde cassée... – ce n'est pas le problème, la corde, ça, le jury n'en tient pas compte – il y aura d'autres concours – ce n'est pas la question – c'est quoi alors – c'est quoi, ce *quelque chose*, dis-le, c'est quoi, ce *quelque chose* – j'ai lu dans un magazine... – tu ne lis que des magazines – et alors, c'est mal? – rien, vas-y... – paraît qu'il est... son ami dit... – et alors, quoi... – rien, je dis seulement... – moi je te demande par rapport à son jeu... le reste, je m'en fiche,

peu importe ce qu'il est – ça a peut-être de l'importance – oh... et puis je me demande bien pourquoi je parle...

allez, un peu de silence, la ville n'a jamais été aussi paisible, comment elle ne le serait pas, rien, on n'entend rien, rien de rien...

de la musique...

s'il y a des voitures, alors elles ne font que glisser... personne ne peut déblayer cette neige qui ne s'arrête pas, à voir comme elle se déverse dans la lumière des lampes, elle va recouvrir le monde... ce serait tellement bien, en fait, je suis horriblement déprimé je n'arrive carrément pas à sortir de ce... non, ce n'est pas une légère déprime, loin de là, c'est plus sérieux, terriblement sérieux, et je devrais lui dire, le dire à elle, elle me comprendra, elle me donnera de ces cristaux verts... à ce moment-là, à Vienne, ils m'ont fait du bien... mais peut-être que non? c'était l'excitation... on voit l'immeuble, maintenant, il est caché dans le linge... et le lendemain matin, j'avais le regard comme embrumé, je ne lui ai pas dit, naturellement, or j'aurais dû dire

mon aimée,

tu as dit quelque chose? – non, rien – il m'a semblé, avoue-le – je n'ai rien dit, tu auras cru entendre – non, avoue-le, tu as dit « mon aimée »... pourquoi es-tu si timide...

cette pression m'est désagréable, « mon aimée », n'importe quoi, à elle, je voudrais qu'on soit vite arrivés, que je m'en aille, plus que quelques pas, plus que quelques notes, c'est tout à la fin que la corde s'est cassée, l'horreur, mais ce n'est pas ça le problème, le problème, c'était le violon tout entier et j'aurais dû l'écouter lorsqu'elle m'a dit *renonce à cet instrument*, mais il était si beau, si authentique, et il fusionnait avec moi, il y avait des instants où je le sentais comme un membre à moi, mon membre, dressé à la verticale, et j'ai brandi l'archet, c'est un instrument très masculin, ils ont raison ceux qui le disent... mais le *Maggini*... si saillant, et le corps qui s'incline derrière

lui, et la main qui va de plus en plus vite, et pourquoi malgré tout il ne s'est rien produit? je me suis fondu avec le violon, totalement fondu, je pensais avoir vraiment capté son âme... je me sentais... fort... et alors, tout à coup, c'est comme s'il s'était écarté... il voulait quelque chose de moi... quelque chose d'autre... et la corde s'est tout simplement cassée, elle a pendu... et tout s'est terminé...

nous sommes arrivés.

— tu vas vraiment rentrer chez toi dans ce froid de chien, cette tempête de neige...

... vraiment?... non, je ne sais pas, là-bas il fait chaud... mais si je monte... les femmes veulent qu'on les baise... est-ce que je veux, moi...

finalément... qu'est-ce que ça peut faire...
pourquoi pas?

Coda

S'il n'avait pas cette douleur aussi forte à la cuisse, ce serait le bonheur intégral, mais ça n'existe pas. Il y a toujours quelque chose pour l'arrêter, pour qu'il ne se produise pas. Le plus difficile, c'est de descendre et de monter les escaliers, mais l'homme est une créature qui trouve toujours la parade, et il a la sienne. Il se récite un petit poème, une sorte de virelangue, dans une langue totalement incompréhensible, et le rythme l'emporte au point de diminuer la douleur et la difficulté. Lorsqu'il descend, il le récite à l'envers, lorsqu'il monte, à l'endroit. Maintenant il descend :

Sancte Johannes
Labii reatum
Solve polluti
Famuli tuorum
Mira gestorum
Resonare fibris
Ut queant laxis

Il l'a entendu des années auparavant de la bouche d'un monsieur musicien qui répétait dans la salle, et ça lui a semblé étrange, il lui a demandé de le répéter, encore une fois... il a seulement dit que c'était une sorte d'échelle. Il n'a jamais compris ce que cela signifiait, mais il l'a retenu presque immédiatement, et ça a commencé à l'aider dans ses montées et ses descentes.

Sancte Johannes
 une marche
Labii reatum
 une marche... ..

et le rythme emporte, même si le sien est inégal à cause de sa jambe plus courte. Le temps de franchir cinq étages, il

s'active tellement que dans la salle, il est aussi lesté qu'un jeune homme, et personne ne devine à quel point il a mal, la seule chose qu'il ne pourrait pas cacher, c'est la claudication, mais cela ne le gêne pas dans son travail.

Solve polluti

une marche,

Famuli tuorum

une marche.

Cette nuit, du travail, il y en aura beaucoup, parce que c'est un grand concert, les billets sont tous vendus, la salle éclate de gens qui sont debout. Il doit tout inspecter minutieusement. Attendre que la dernière personne soit partie – les femmes du vestiaire, les appariteurs, les agents d'entretien, il devra passer tout en revue, les salles de maquillage, le rez-de-chaussée, les balcons, les toilettes, les fenêtres et, pour finir, l'électricité.

Partout c'est l'obscurité – et il sort.

Il ferme à clefs et fait un signe de tête au policier, tout est normal, et rebrousse chemin, vers le haut, *ut queant laxis*. Lorsqu'on lui a donné la petite mansarde et ce travail du fait de son handicap, il s'est senti pleinement heureux. Puis presque. Le travail passe pour facile, mais c'est une responsabilité, ça, ils ne le comprennent pas : sortir le tout dernier, arrêter l'électricité au compteur, fermer... en outre, il a toutes les clefs et un jour, un monsieur organiste lui a demandé de le laisser entrer pendant la nuit pour qu'il puisse répéter à l'orgue parce qu'il n'en avait pas chez lui. Il lui a même proposé de l'argent, mais il a refusé. Il n'a pas le droit et c'est sa responsabilité, ces clefs, en fait, elles lui sont confiées.

Mira gestorum

une marche

Resonare fibris

une marche

et c'est exactement en bas, sur le pallier, que vient le dernier, comme si tout était calculé, ça coïncide...

Ut queant laxis.

Ça y est, on entend les applaudissements, donc il a calculé le temps très précisément. Il y a exactement cinq pas de son entrée à celle de la salle, la neige continue à tomber et il y a longtemps qu'elle a recouvert la lucarne de sa chambre, aussi est-il prêt au pire, mais ici, les agents d'entretien la balaient continuellement, les cinq pas sont possibles et il les accomplit, comme s'il était exclu qu'il glisse... Il entre par la porte de la salle et personne ne l'arrête, tous le connaissent – il en éprouve un bien-être. Mais il ne dit pas un mot, parce qu'il a du travail et que c'est le plus important, mais quand il l'aura terminé, il ne restera personne...

Les mots ne comptent plus.

À l'instant où il entre, les applaudissements cessent brusquement, cela veut dire le bis, encore un peu de temps durant lequel, à tout hasard, il va regarder la salle de maquillage, certes, ça n'entre pas dans ses obligations, mais les gens sont si négligents, tandis que lui, il a le sens des responsabilités...

tout est normal, parfaitement propre.

Il peut s'asseoir au fond du hall, de là, on voit tout, qui entre, qui sort, qui monte aux balcons, qui descend... et attendre. Le temps est long, mais à tout hasard...

Ut queant laxis...

... parfois il rêve de pouvoir sauter sur les escaliers. Une marche sur deux, une marche sur trois... en haut, en bas... Il devrait alors pouvoir réciter le petit poème dans le désordre, et lorsqu'il est assis comme ça, sur place, sans travail, il aime exercer son esprit...

Mira gestorum

Labii reatum

... et tout de suite après

Ut queant laxis

Sancte Johannes

... sauf que son corps ne permettra jamais...

Sancte Johannes...

Sancte Johannes...

... Et les derniers sortent. Il n'y en a pas d'autres. Il reste celui qui a joué, et alors le vrai travail commence. Le musicien sort toujours le dernier du fait des félicitations, des fleurs, et parfois il se change. Les femmes obligatoirement, les hommes rarement. Celui-ci est un homme, c'est donc qu'il ne va pas s'attarder.

La porte de la salle de maquillage s'ouvre, non, il ne s'est pas changé, c'est avec le même costume qu'il est entré, il l'a vu quelques instants plus tôt, différent des autres, blafard, paraît qu'il serait allemand ou quelque chose comme ça, que son violon serait spécial, ça, il l'a entendu déjà les jours précédents. Avec lui sort un jeune homme, avant cela, il est entré, il porte le violon, ils sont presque habillés de la même manière. Ils rient. On les attend à la porte, et les voitures sont là, ils n'ont même pas besoin de manteaux dans la neige... Tout cela le laisse indifférent, maintenant, il doit commencer.

Tout est vide.

Silencieux.

Il part. Sa jambe dévie sur le côté, parfaitement en rythme.

La salle a une odeur spéciale, il l'aime, et le soir, avant de descendre il y pense, dans l'attente de la humer. Ce n'est pas dû aux parfums des femmes, c'est son odeur bien à elle. Lorsqu'elle est vide, c'est encore plus fort.

Il commence par la scène - les chaises des musiciens de l'orchestre ont été enlevées, le pupitre du chef d'orchestre aussi, seul le piano est là, l'orgue aussi, le parquet grince légèrement, il y a sur le sol quelques feuilles tombées des fleurs... les agents d'entretien ne font pas leur travail, mais il va les ramasser... il n'y a rien sur la scène.

C'est vide. Il peut éteindre l'éclairage scénique.

Jusqu'au rez-de-chaussée, il n'y a que quatre marches, mais trop hautes pour lui, ces marches-là, même avec un *Ut*

queant laxis il ne pourrait en venir à bout, même s'il le récitait jusqu'au *Sancte Johannes*, c'est pourquoi il passe par derrière et entre par l'une des portes – il longe les sièges, remarque parfois quelque chose sur l'une d'elles, dessous... un bijou, un portefeuille... il les remet toujours le lendemain. Mais là, il lui semble entendre des pas. Non, ce n'est pas une impression. Ce sont des pas. Sa jambe dévie très brusquement, incroyablement vite. Il retourne dans le hall d'entrée, oui, le garçon, celui du musicien, il est revenu, il se dirige vers la salle de maquillage.

Il lui emboîte le pas, le garçon se retourne et lui sourit. Il est beau. Grand. Comme l'ange d'un tableau, et ses cheveux sont bouclés. Il dit des mots, mais il ne les comprend pas, ils ont dû oublier quelque chose à l'intérieur. Il y entre et, l'instant d'après, il ressort, une fleur à la main. Blanche. Il sourit de nouveau, cette fois-ci, lui aussi essaie de sourire – il n'y a rien d'anormal à oublier quelque chose dans la salle de maquillage. Il le suit jusqu'à la porte, jusqu'à ce qu'il se fonde dans le linge neigeux dans lequel il disparaît. Il doit quand même vérifier la salle de maquillage. Il sent qu'il y a quelque chose d'anormal. Il ouvre la porte, avant de voir il se heurte à l'odeur – il y a quelque chose d'anormal, évidemment, de très anormal – ils ont laissé toutes les fleurs, ils ne les ont pas prises, il ne les a pas prises, et lui, maintenant, que doit-il faire, si les femmes du vestiaire les avaient vues, elles les auraient emportées, elles auraient été heureuses, mais lui, que peut-il faire, en haut, il ne pourrait prendre qu'un seul bouquet... mais il n'en a pas besoin... que faire... il va réfléchir, naturellement, mais tout en réfléchissant, il peut faire autre chose, il a perdu pas mal de temps, or il doit monter aux balcons... de nouveau des marches,

encore des marches,

Ut queant laxis

Resonare fibris...

... au premier balcon, rien. D'habitude, on n'ouvre pas le second, mais aujourd'hui ce n'est pas le cas et c'est tant mieux – il aime le second balcon. Il est haut.

Mira gestorum

Famuli tuorum

Solve polluti

des marches,

des marches...

C'est de là que la salle est la plus belle, l'orgue brille même sans éclairage scénique, lorsque, à la fin, toute l'électricité s'arrête, il y reste sans doute des reflets... des rayons... de quoi donc...

... d'ici, on voit tout de suite qu'il n'y rien d'anormal, que tout est à sa place. Il peut s'asseoir au premier rang et regarder de haut, il a de bons yeux, il n'y a que ses yeux qui soient bons, s'il y a quelque chose – il le verra... et il réfléchira à ce qu'il peut faire avec les fleurs... c'est ça, ce qui est anormal, pourquoi a-t-il laissé les fleurs. Tous les emportent avec eux... demain, quelqu'un pourrait lui dire à lui – pourquoi y a-t-il des fleurs ici... elles ne devraient pas être ici... et il serait coupable... mais c'est peut-être le travail des agents d'entretien... non, il ne sait pas. Il ne le saura pas. Personne ne lui a dit que faire si le musicien laisse les fleurs. Il n'est pas dit ce qu'il faut faire, ni qui doit le faire. C'est ce qui se passe quand on enfreint les règles... il ne peut pas l'inventer.

Non, il ne peut pas.

Tout est silencieux.

Vide.

C'est lui qui, en personne, a éteint l'éclairage scénique, maintenant tout est étouffé.

Tout est calme.

Aucun bruit, de loin on voit tout.

Les sièges.

Les loges, il ne s'assied pas dedans, c'est pour les huiles.

Ce soir aurait dû être le même, en tout point le même, mais il s'est inquiété, à cause des fleurs. Le garçon n'en a emporté qu'une... pourquoi une seule fleur, blanche.

Lorsque l'inquiétude s'empare de lui, ses yeux s'apprêtent à dormir...

Ils sont lourds.

Les paupières s'abaissent.

Il cherche le salut.

... Il lui semble voir le garçon qui portait le violon, ensuite une fleur, blanche, ensuite il a disparu dans la neige, tout aussi blanche, non, lui, il ne le voit pas, ce qu'il voit, c'est un ange, penché au-dessus de la scène, avec ses cheveux bouclés... disparu parmi les fleurs...

... et moi, qu'est-ce que je dois faire avec les fleurs?

Il s'endort déjà, mais il ne peut rien imaginer, il ne peut rien faire, alors mieux vaut s'en aller, arrêter la lumière, éteindre tout derrière lui...

... fermer...

... les clefs lui ont été confiées...

... il est le gardien...

... et cinq pas jusqu'à l'entrée...

... et...

Ut queant laxis

Resonare fibris

Mira gestorum

Famuli tuorum

Solve polluti

Labii reatum

Sancte Johannes

Marches.

Marches.

Emilia Dvorianova / DR



Quand le Verbe est l'amant parfait

par Marie Vrinat

Les textes littéraires dignes de ce nom ont en leur secret toute la philosophie et donc la psychanalyse.

Mais il faut savoir les lire.

Hélène Cixous¹

Traduire commence par le désir du corps de l'autre, du texte de l'autre qui nous a arrêté, retenu.

C'est une affaire de rapport, de « friction ».

Lambert Barthélémy²

Si certains « se perdent en traduction³ » (et mieux vaut, évidemment, que ce ne soit pas le traducteur), *Chaconne*, comme les autres textes d'Emilia Dvorianova, aime se perdre et perdre son lecteur dans les extases de la langue, là où le Verbe devient musique et la musique érotisme. Il est la quintessence de tout ce qui, au fil des romans de l'écrivaine, fait l'originalité et la profondeur d'une œuvre dans laquelle la langue, ainsi que le corps qui la produit, sont au centre de la création.

Emilia Dvorianova, née en 1958, occupe une place aussi particulière qu'incontestée dans le champ littéraire bulgare qui s'est reformé au tournant des ^{xx}e et ^{xxi}e siècles, à la faveur des changements socioéconomiques et culturels rendus possibles par

1 Dans un entretien consultable à l'adresse : <http://www.telerama.fr/livre/helene-cixous-je-suis-d-abord-un-auteur-de-textes-qui-n-ont-pas-de-nom,89551.php>

2 L. Barthélémy, « "ma langue dans sa bouche". À partir du latin chez Claude Simon » (2010), p. 6.

3 *Lost in Translation*, film réalisé par Sofia Coppola en 2003.

la chute du mur de Berlin et du communisme (10 novembre 1989) qui, durant quarante-cinq ans, avait exercé un contrôle toujours contraignant, mais plus ou moins intense selon les vicissitudes de la guerre froide, des relations avec l'Union soviétique, des mouvements de protestation latents ou timidement exprimés. Un certain nombre des textes de l'écrivaine, écrits durant la période communiste, n'ont vu le jour qu'après 1989. La rupture que constitue cette date a permis une immense libération créatrice et l'émergence de nouvelles esthétiques liées au postmodernisme tardif en Bulgarie, à l'abolition des tabous (notamment ceux qui pesaient sur la langue « vulgaire » de la rue, sur le sexe), à l'essor du roman et à l'émergence d'une écriture assumée par les femmes¹.

Place particulière et incontestée, donc, d'Emilia Dvorianova qui a son cercle de partisans inconditionnels (notamment dans les milieux universitaires et, plus généralement, « intellectuels ») et qui est très présente dans l'espace culturel bulgare, tant « indirectement », par les nombreuses recensions et analyses qui paraissent dans la presse spécialisée et les réseaux sociaux lors de chaque publication de ses textes, que directement : c'est une écrivaine « engagée » dans la vie politique de la Bulgarie, contre la médiocrité et la corruption des dirigeants et hommes politiques, mais aussi dans la vie culturelle, elle s'exprime elle-même beaucoup dans cette même presse et sur ces mêmes réseaux sociaux, sur l'écriture, la culture, la spiritualité orthodoxe qui lui tient à cœur.

Il y a aussi ceux qui ne comprennent pas son écriture, qui n'y voient qu'imagination perverse, hermétisme, jeu stérile et gratuit avec la langue, phrases trop longues dénuées de sens parce que déconnectées de la « réalité » extérieure. Il est vrai qu'une écriture qui mêle aussi étroitement « jeu » (ou plutôt création d'une langue nouvelle, exclusivement « dvorianovienne »), musique, quête extatique quasiment mystique (comme en témoigne le passage de

1 Cf. M. Vrinat-Nikolov, « Éloge de la rupture : la littérature bulgare du xxi^e siècle et ses nouvelles esthétiques » (2013).

la vie de sainte Thérèse d'Avila placé en exergue de la « Chaconne ») à un érotisme de type nouveau, ne s'inscrit pas dans une tradition littéraire bulgare longtemps dominée par le réalisme, qu'il soit socialiste ou non. Elle ne prolonge pas vraiment non plus les mouvements du modernisme et des avant-gardes du début du xx^e siècle, ni ne s'apparente aux œuvres du postmodernisme des années 1990 et du début du xxi^e siècle. On trouverait plutôt des échos, des affinités, avec les écrivains qui lui sont chers : Proust, Joyce, Virginia Woolf, Genet (entre autres, car sa « bibliothèque intérieure » est réellement impressionnante).

Musicienne (elle a longtemps joué du piano), nourrie de philosophie (sa thèse de doctorat, soutenue en philosophie, portait sur « l'essence esthétique du christianisme »), de psychanalyse, des sciences humaines françaises abondamment traduites après 1989 en Bulgarie (Barthes, Lacan, Bourdieu, Baudrillard, Derrida, Cixous et bien d'autres), animant des cours et ateliers d'écriture notamment à la Nouvelle Université bulgare, elle revendique une écriture qui n'est pas destinée au grand public dans un texte intitulé précisément « Pourquoi je n'écris pas de littérature grand public » :

Une chose est sûre : ce qui précède, que je ne cite pas mais que je viens d'inventer, est tautologique et, en ce sens, « métaphorique » par rapport à ce que j'entends par « littérarité grand public ». Tautologie littérature-vie, vie-littérature, dans laquelle la littérature se livre à des attouchements minaudiers avec la vie, évoluant horizontalement sur ses rails, tandis que la vie, dans une posture de masturbation exhibitionniste, s'offre littérairement à elle-même. Ce qui ne veut pas dire que la littérature grand public « reflète » la vie, d'une manière ou d'une autre, telle qu'elle est, ni qu'elle joue avec elle. C'est au-dessus de ses moyens. Elle ne fait que minimaliser le monde en tant que monde en se minimalisant constamment elle-même [...]. La culture de masse a absorbé les mots, elle les a « globalisés » jusqu'à l'indistinction, dans le même temps, le « code » par l'intermédiaire duquel les manifestations de quelque art que ce soit pourraient être évaluées, estimées, est comme mort. [...]

Que représente pour moi le texte littéraire que je m'efforce d'écrire et qui est la mesure invisible par laquelle ma capacité à juger se met automatiquement en marche à l'égard de tout texte « privé » tombé dans mon champ de vision, me permettant de dire : ceci est de la littérature, cela non (le texte

que je définis comme littérature de masse n'étant, pour moi, tout simplement pas de la littérature)?

Le premier niveau auquel le texte se déclare lui-même en tant que « littéraire », est la « narrativité » en tant qu'élément conventionnel du texte littéraire. Il est certain, cependant, que la « narration », comme intrigue se racontant à l'intérieur et au-delà d'elle-même, ne peut me servir à évaluer/estimer le texte, je dirais même, au contraire, que cette convention première, obligée, destinée à communiquer, est la plus trompeuse. [...]

Le deuxième niveau auquel se situe inéluctablement celui qui exerce une sanction (y compris la critique moderne, même si, d'habitude, elle le nie) est celui de la question du « quoi », c'est-à-dire : « quelles grandes révélations dans le domaine de la pensée ce texte (l'auteur) partage-t-il avec moi ? » Ou encore : « quelles sont les idées, les tendances défendues ? Et sont-elles suffisamment "modernes" ? »

Après avoir rejeté ce niveau comme non pertinent (en s'appuyant sur l'exemple de Proust), Emilia Dvorianova en vient au troisième niveau, déterminant pour elle :

Il reste le dernier niveau, aujourd'hui le plus débattu et étiré dans toutes les directions possibles : ce « comment » de la quintessence de l'art, ou encore l'écriture mode d'emploi. Là, la confusion est totale. Car la « langue », de fait, est la clef, mais uniquement en tant que symptôme, et, si elle se « causait » elle-même, beaucoup de « jeux » avec elle seraient non pas de la débauche verbale (ce qu'elle est de le plus souvent), ou tout simplement du « beau style », parfaitement accessible et présent dans certains exemples de la littérature de masse, mais un véritable texte littéraire, c'est-à-dire un arrachement à la langue. Je suis enfin parvenue jusqu'à là et l'écris, j'insiste pour que ce mot soit vu : arrachement. [...] Cela veut dire que, pour moi, la littérature est Littérature lorsqu'elle quitte le territoire des mots pour se diriger vers une profondeur/hauteur que je peux appeler le Verbe. Elle se dirige vers un Sens qui n'est pas situé dans l'horizontale de l'évènement-description du quotidien et ne se déploie pas simplement entre auteur et lecteur ou texte et lecteur digérant massivement la portion de Verbe qui lui est présentée. Il me semble que la littérature, celle que l'on ne consomme pas sur le pouce pendant la pause de midi, est arrachée à l'agencement verbal dans une direction qui n'est pas celle des rails horizontaux sur lesquels se meut sans danger le train [dont il a été question], elle est arrachée vers un Lieu situé au-delà de l'horizon qui, pour certains, peut être Dieu (je rappellerais immédiatement Dostoïevski) ou l'absence de Dieu (je rappellerais immédiatement l'univers-Camus qui, toujours, à tout instant, explose de l'absence de Dieu), c'est Quelque chose/Rien qui confère de l'intérieur du volume aux mots, produisant une production, c'est donc un arrachement à l'état-d'être horizontal de la nature humaine, et donc à l'état-d'être horizontal de la langue.

Ce à quoi fait écho cette déclaration pessimiste (d'un pessimisme ancré dans l'air du temps, sinon rebattu) du philosophe bulgare Vladimir Gradev, commentant précisément un autre texte d'Emilia Dvorianova, *Les Jardins terrestres de la Vierge*¹ (2006) :

Nous avons longtemps vécu avec le mythe de la culture pour tous, avec, pour mission, de porter la grande littérature vers tous. Ici, c'est mission impossible. Il est impossible de traduire *Les Jardins terrestres* en une langue accessible à tous. Si l'on s'y essaie, ce que l'on va transmettre ne sera pas Dvorianova, mais le énième cliché². Que nous reste-t-il, alors, à dire? Comment ce roman s'oppose-t-il à la banalité à laquelle est condamnée la littérature aujourd'hui?

Ce commentaire est intéressant à plusieurs titres, et notamment parce qu'il montre bien les limites (ou les débordements) du concept d'intraduisibilité, tel qu'il est habituellement envisagé, c'est-à-dire dans la traduction entre des langues différentes. Or, ce que pointe ici Gradev, c'est l'intraduisibilité fondamentale (dans le sens d'illisibilité ou d'inintelligibilité, ou encore d'« inénarrabilité ») inhérente au texte *littéraire* à l'intérieur de la langue dans lequel il est écrit. Ce qui met en cause la question de l'intraduisibilité si celle-ci n'est conçue qu'entre langues.

Il y a, en effet, une langue unique, propre à Emilia Dvorianova, également mise en avant par la jeune critique et écrivaine Yanitsa Radeva dans sa recension d'un ouvrage de Dvorianova intitulé *Outre la littérature* (2011) :

Ce livre ajoute encore à la fascination avec laquelle nous sommes emportés par ses romans qui se transforment, dès la première phrase, en con-concomitances³, en un monde compact mais qui demeure en même temps toujours

1 Paru en français, dans ma traduction, sous le titre : *Les Jardins interdits* (2010).

2 En français dans le texte.

3 В. Градев, « Десет писма за градините, приятелството и светостта » [Dix lettres sur les jardins, l'amitié et la sainteté], София, Алтера, 2007.

4 C'est une traduction littérale du mot събитие en bulgare, qui veut dire

enveloppé, qui nous rappelle toujours qu'il parle en une langue différente, bien que nôtre, différente non pas parce qu'elle est littéraire, mais parce qu'elle « marche », « advient », « surgit », sans jouer, parce qu'elle EST tout simplement cet « outre » du quotidien, cette exception et exclusion du quotidien qu'est l'art¹.

Les textes d'Emilia Dvorianova exigent un « lecteur modèle » capable « de mettre en acte, dans le temps, le plus grand nombre possible de lectures croisées² ». Un lecteur qui n'est pas pressé, car le texte l'invite au dévoilement de ses différentes strates, de ses signes entrecroisés, à une lecture plurielle, à différentes interprétations des phénomènes, il le promène (et l'embrouille) à travers les dédales de ce qui n'est pas mais semble être, à travers le labyrinthe des rêves dont on ne s'aperçoit que plus tard qu'ils sont rêves et non réalité, et lui donne à *entendre* une écriture-musique.

C'est cette « langue dvorianovienne » (comme Vigny parlait du « shakespearien », comme Markowicz parle du « pouchkinien »), par-delà le bulgare, qu'il s'agit de traduire, par-delà le français, défi autant que délice, mais j'y reviendrai.

Chaconne, paru en 2008 sous le titre de *Concert pour phrase* (en bulgare), est le cinquième livre d'Emilia Dvorianova³. Son « histoire », dans sa genèse comme dans ses prolongements, met au jour plusieurs mouvements de translation entre le Verbe et la musique, ce qui témoigne de l'intérêt qu'il a suscité et continue de susciter par sa complexité et sa richesse. Quel en est le pré-texte le plus « superficiel », voire amusant ? Un concert à Sofia avec Nigel Kennedy, pendant lequel le violoniste

« évènement ». Traduction littérale parce que le mot est employé par son auteure dans son sens premier, comme en témoigne l'orthographe disjointe съ-битие.

1 Я. Радева, « Множественото “освен” на Емилия Дворянова [L'« outre » pluriel d'Emilia Dvorianova], Литературен вестник, n° 25, 27/06-03/07 2012.

2 U. Eco, *Lector in fabula* (1985), p. 76.

3 Voir la bibliographie, *infra*, p. 125.

vient s'asseoir au milieu du public, juste à côté de l'écrivaine. Une expérience inoubliable de tout le corps et c'est le corps qui pousse l'écrivaine à mettre en mots cette musique, comme elle s'en explique :

Après le concert, durant lequel Nigel a joué du violon à mon oreille, ce qui fait qu'elle a été frôlée par la volute de son violon, cette même oreille a commencé à vivre sa propre vie. Elle s'est mise à pousser des cris aigus, à mugir, à grésiller, piailler, râper, à devenir sourde, à ne plus être sourde, à piaffer, elle se permettait parfois de jouer de la musique d'une manière tout à fait étonnante pour des oreilles qui, habituellement, perçoivent des sons mais sans en émettre. En même temps, je voyais de manière obsédante, en marchant dans les rues, une femme en pull-over, qui était assise au concert deux rangées devant moi et dont ma mémoire n'arrivait pas à se débarrasser, d'un homme aux cheveux blancs, trois fauteuils plus loin, de deux jeunes gens au troisième rang; et, lorsque je les croisais, je sentais qu'ils se retournaient sur mon passage et devaient certainement entendre les sons produits par mon oreille. J'ai commencé à m'inquiéter devant ces phénomènes étranges.

Je me suis inquiétée de plus en plus.

Alors je me suis assise et j'ai écrit le « Concerto pour phrase n° 1 ».

Mon oreille s'est tue, elle s'est endormie un certain temps, apparemment elle était satisfaite, et moi, j'ai bien aimé mon récit et je l'ai publié, parce que, lorsqu'on publie quelque chose, il vous quitte définitivement et on se débarrasse pour toujours des cris aigus, des mugissements, des piailllements, de tout ce qui vous est tombé dessus.

Au bout d'un certain temps, mon oreille s'est remise à craquer. C'était un son qui venait du tympan, comminatoire. Je n'ai pas attendu longtemps et, dès que j'ai de nouveau croisé l'homme aux cheveux blancs, j'ai écrit le « Concerto pour phrase n° 2 ». [...]

C'est ainsi que Dvorianova écrit trois concertos pour phrase qui paraissent dans des revues littéraires.

Plus tard, je lui ai offert un disque réunissant quatre chaconnes, trois pour piano, de Brahms, Busoni et Lutz, ainsi que la Chaconne « originelle », mouvement de la deuxième partita en ré mineur pour violon seul écrite par Jean-Sébastien Bach. Sur un tempo à trois temps, elle se caractérise, notamment, par l'*ostinato*, répétition « obstinée » d'une formule rythmique, mélodique ou harmonique qui accompagne de manière immuable les différents éléments thématiques de l'œuvre

musicale. C'est ainsi qu'est née la partie de ce texte intitulée « Chaconne ». Comme l'auteur l'explique, elle a voulu *traduire* en mots la dynamique de la Chaconne. Elle lisait la partition, les indications, *andante*, *expressivo*, *arpeggio*, et c'est le Verbe de la partition qui avait le rôle conducteur. Elle voulait suivre à la lettre cette dramaturgie mise en notes.

L'idée lui est alors venue d'ajouter deux autres concertos et une coda aux trois concertos pour phrase existants et à la « Chaconne » : c'est le livre publié en 2008, ensemble textuel dont le genre n'est pas spécifié sur la couverture (et pour cause!), sinon par ce sous-titre : « Essai sur l'érotico-musical ».

Il se compose de :

- trois « concertos pour phrase » reliés par un même espace-temps, un concert, dont la narration est assurée par des spectateurs différents dont on ne connaît pas le nom, uniquement la « voix » intérieure; si l'on admet une acception assez large de la notion de « phrase », ces concertos se déploient dans l'espace d'une seule phrase chacun, le rythme des éléments étant indiqué par des virgules, tirets et points de suspension, et dans le jeu avec la langue (ambiguïtés multiples, flux de conscience constituant une polyphonie abrupte, un peu comme chez Virginia Woolf); la narratrice du premier concerto est une femme qui vient de quitter son amant et qui rejoint son mari dans la salle de concert; on comprend que le narrateur du deuxième concerto est un professeur de violon dont la femme, prénommée Virginia, est morte jeune; quant à la narratrice du troisième concerto, c'est la petite amie de l'élève d'une autre Virginia, dont il est question dans la « Chaconne », narrateur du cinquième concerto;

- la « Chaconne », partie médiane de l'œuvre, son cœur, qui met au centre de la narration Virginia, violoniste talentueuse et professeur de violon, et qui commence par deux textes mis en exergue, les extases de sainte Thérèse d'Avila, extraites de sa vie;

- deux «concertos pour phrase», dont le cadre spatio-temporel est la fin du concert des trois concertos précédents, avec deux narrateurs différents; celui du quatrième est aussi celui du deuxième, il invite un collègue, le mari de la Virginia de la «Chaconne», à rentrer du concert avec lui, étant donné qu'ils sont voisins; quant à celui du cinquième concerto, c'est l'élève de Virginia;

- enfin, une «coda» mettant en scène le gardien de la salle de concert qui ferme les lieux après le concert. Cette coda se termine sur les fameux vers de l'*Hymne saphique à saint Jean-Baptiste*, écrits probablement au IX^e siècle par le poète Paul Diacre dont la première strophe a été utilisée au XI^e siècle par Gui d'Arezzo pour donner les syllabes de la solmisation solfégique :

UT *queant* *laxis* [Que tes serviteurs chantent]

*RE**sonare* *fibris* [d'une voix vibrante]

*MI**ra* *gestorum* [les admirables gestes]

*FA**muli* *tuorum* [de tes actions d'éclat]

*SOL**ve* *polluti* [Absous des lourdes fautes]

LABii *reatum* [de leurs langues hésitantes] *Sancte Johannes* [saint Jean]

Le premier mouvement de translation mise en œuvre par l'écriture de ce texte s'est donc fait du langage musical au langage verbal. Le deuxième opère un singulier retournement : les mots sont à leur tour mis en musique par le compositeur contemporain bulgare Gueorgui Arnaoudov qui, après avoir lu le livre, compose un concerto pour violon, cordes, percussion et claviers. Un concerto au registre aigu soutenu («obstiné») qui suit les inquiétudes, l'«hystérie» et les obsessions du texte, de son rythme, comme s'il était impossible de reprendre son souffle, d'apaiser la multitude de voix qui s'entremêlent, se cherchent, s'entrechoquent ou s'harmonisent.

Le troisième mouvement de translation est, bien entendu, celui de la traduction de cette langue musicale du bulgare en français, sur lequel je reviendrai.

Sont donc convoqués, travaillés et réunis, dans ce texte polyphonique dans tous les sens du terme, langue, musique, extases, érotisme et philosophie, avec, pour centre, le corps. On peut voir ce livre (je le vois ainsi, par conséquent ma traduction en est une lecture-écriture) comme un jeu de variations verbales, musicales et érotiques sur le thème de la quête de l'unité, de la plénitude perdues, thème qui se déploie ici dans un syncrétisme très particulier du mythe de l'androgynie développé dans le *Banquet* de Platon et des extases de sainte Thérèse d'Avila dont on verra que les passages de son *Autobiographie écrite par elle-même* placés en exergue retentissent fortement dans la « Chaconne ».

On est en effet frappé, en lisant *Chaconne*, de la prégnance du corps, premier, avant l'« esprit », à appréhender le monde extérieur et les objets du quotidien, dans leur sonorité, leur odeur, le toucher et leur résonance, avant leur « signification » (n'oublions pas que ce qui s'est transformé, au fil des siècles, en dichotomie « corps/âme » ou « corps/esprit » est en lien, comme l'a magistralement montré Antoine Berman dans *La Traduction et la lettre ou l'auberge du lointain* (1999), avec celle qui s'est opérée, dans la pensée de la traduction, entre « traduire l'esprit » et « traduire la lettre »¹); c'est aussi et toujours le corps qui est convoqué dans plusieurs métaphores d'ailleurs facilitées par le fait qu'en bulgare, comme en français, des parties du violon rappellent l'humain : le cou (le manche), les ouïes, les chevilles, l'âme, le corps. Et les mots qui, dans la « langue habituelle », ont pris un sens figuré ou abstrait, retrouvent, dans la langue d'Emilia Dvorianova, leur matérialité, leur corporalité originelle. Faut-il s'en étonner lorsqu'elle déclare elle-même, dans un texte non fictionnel qui se pose dans le prolongement des écrits d'Hélène Cixous dont elle met en exergue le fameux :

¹ Je me permets de renvoyer à mon texte « Traduire la langue du corps et le corps de la langue d'un texte "toujours pluriel et paradoxal" » (2015).

« Écris! L'Écriture est pour toi, tu es pour toi, ton corps est toi, prends-le¹ » :

Nous écrivons avec le corps, j'écris avec le corps, le Corps... le Corps...
Je le sens, il est quelque part sous la peau. [...]

... Le voici, le Verbe. La magie s'est produite et elle s'écrit. Magie de la fusion, interpénétration dans laquelle mon statut de sujet se déconstruit, s'attendrit, devient souple, étirable et réceptif à l'égard du Verbe qui me possède. Le Verbe a pénétré en moi et, en même temps, il m'a fait don de sa pénétration jusqu'à un degré de transparence tel que je sois incapable de le considérer comme quelque chose d'étranger à moi, comme une barrière ou un mur qu'il me faille percer avec efforts, ni comme matière inerte à laquelle il me faille donner forme comme quelque chose qui me résiste; je veux dire qu'il a perdu toutes ses caractéristiques d'« objet » par lequel des objets sont décrits. De plus, il n'a pas simplement fusionné avec ma pensée, car cela n'aurait fait que lui conférer la dimension de « flux de conscience » en tant que pensée qui s'écoule stérilement, non, il a fusionné avec tout mon être, avec ma sensualité, avec tous mes sens, et c'est précisément en cela qu'il m'a fait don de sa pénétration. Comme si, de fait, il avait quitté sa dimension de langue pour se transformer en « Verbe », dans le sens mystico-religieux que la religion donne au Verbe qui s'est fait Chair. [...] Ou peut-être, pour le dire plus authentiquement, le verbe, en me pénétrant, m'a enveloppée de tout côté dans une pérégrination libre, un déploiement des potentialités de tous mes sens garantissant la sensualité intelligente, la plénitude « corps-âme », ce qui veut dire non seulement que je l'ai reçu en moi, mais aussi qu'il m'a laissé pénétrer en lui par un acte dans lequel nous sommes à la fois possédés et possédants. [...]

Dans cet acte, le Verbe est mon amant parfait.

Dans cet acte, je ne veux rien d'autre que mon corps.

Est-ce parce que dans cet acte verbal-corporel-érotique parfait j'ai découvert ou j'ai exprimé mon Corps?

Je ne sais pas, mais mon Corps m'appartient et je le prends. [...]

Car la littérature est précisément l'art qui se crée avec « l'entier » de l'être humain, il jaillit des passages continus entre la verticale et l'horizontale de l'expérience humaine, il est tiré de tous les sens et pas seulement d'eux, mais aussi de la « raison verbale », et c'est ainsi qu'il représente sous la forme la plus achevée « la sensualité intelligente » à laquelle aspirait déjà l'Antiquité grecque. Le Verbe est la totalité de la subjectivité humaine².

1 H. Cixous, C. Clément, *La Jeune Née* (1975), p. 40.

2 E. Дворянова, « Отказаното удоволствие » [Le plaisir refusé], Теория през границите – въведение в изследванията на рода”, София, Полис, 2001. Consultable à l'adresse suivante : <http://www.slovo.bg/showwork.php3?AulD=440&WorkID=16650&Level=1>

« Fusion », « interpénétration », « posséder », « pénétrer » (au sens propre comme au figuré – illumination, fulgurance) : interpréter ce texte comme un geste, une revendication « féministes » serait réducteur (même s'il n'en est pas dépourvu). Chez Emilia Dvorianova, le Verbe se fait Chair, le Verbe est amour, amour dans sa plénitude, charnel et spirituel, et toute la partition de la « Chaconne » peut (doit?) être lue comme la mise en abyme de cette unité, fusion (le terme, ou le verbe « fusionner », ont une forte présence dans ce texte) entre Verbe et Chair qui, lorsqu'elle est atteinte, conduit à l'extase de la plénitude, avec des accents évidemment mystiques qui nous ramènent à sainte Thérèse d'Avila. Sauf que le Verbe, pour être encore plus plein, plus parfait, doit aussi se faire musique.

On le voit, c'est dans le corps que se forme la pré-science, qui n'est encore qu'intuition, de l'extase, laquelle ne peut se révéler que dans un au-delà du corps (cet « au-delà » lui aussi tellement présent dans le texte), lorsque ce dernier « se quitte lui-même », comme l'expriment à la fois Thérèse d'Avila et Dvorianova. L'art (la musique), l'amour, l'écriture (le Verbe), mais aussi la mort permettent cette échappée du corps à lui-même, dans laquelle l'être peut retrouver l'unité (la totalité) perdue et atteindre l'extase de la plénitude. Le *corps* de Virginia, qui fusionne avec celui de son violon, au point que celui-ci devient une partie d'elle-même (*supra*, p. 63), et elle un membre, un appendice de son violon (*supra*, p. 71) est continuellement à la recherche de l'âme du *Maggini*, dans l'exactitude absolue, qui « est un destin et le son ne sonne plus », où la musique se fait silence :

Dans son souvenir c'est ce qu'elle se rappelait le plus distinctement. Peut-être parce qu'elle n'entendait plus la musique, la musique en elle s'arrêta, transformée en silence muet, concentrée très physiquement dans ses doigts, elle avait grandi en elle comme un organe et le thème se mit à parler avec une autre voix, celle qu'elle avait entendue le soir du concert, sans comprendre totalement ce que c'était, avec des tons visibles, d'une exactitude absolue, porteurs du froid de l'au-delà, dans lesquels elle était devenue l'appendice de son instrument, son membre, peut-être ce ravissement dans lequel elle avait

été emportée avait-il suivi son propre chemin et elle était enfin installée à l'autre place, dans l'autre moitié d'elle-même... dans sa conscience apparurent ses deux profils, tels qu'elle les avait vus quelques heures auparavant dans la salle de maquillage, tout à fait différents, capables de se scruter l'un l'autre, ou peut-être les avait-elle tout simplement aperçus dans les yeux de l'homme devant elle... ou bien elle avait pénétré totalement dans l'âme double du *Magini*, dans l'impossibilité pour elle d'être « elle », dans l'impossibilité pour lui d'être « lui », lorsque la musique s'était définitivement recueillie et avait percé la frontière de la sonorité... (*supra*, p. 71)

À cette réconciliation des « contraires » (son/musique vs silence, muet de surcroît, j'ai bien entendu laissé en français cette redondance qui est signifiante), il faut ajouter l'image triadique répétée de l'odeur des « fleurs fraîches, à moitié mortes et mortes » qui vient remplacer l'opposition entre périssable (ou mort) et vivant, à laquelle se joignent celle des flocons de neige/pétales glacés, éphémères dans leur blancheur et dans leur beauté, ainsi que le couple, non pas antithétique mais complémentaire, de douleur et volupté (qui correspond assez exactement à l'exergue) :

elle sentit alors très distinctement la chaleur naturelle diminuer dans ce ravissement, son corps refroidir contrairement à l'extrémité de ses doigts électrisés par le contact des cordes, tandis qu'une brûlure douloureuse se concentrait tout en bas, dans son ventre, provoquant une douleur mais aussi une extrême volupté. *Il n'est d'autre voie possible que le total abandon*, prononça avec joie Virginia, comme si elle l'avait chuchoté dans les petits arcs du violon qu'elle n'avait plus besoin de scruter des yeux puisqu'elle était maintenant dedans, emportée dans les fentes de résonance graves dans lesquelles elle avait sombré et où l'instrument ne cessait de vibrer. (*supra*, p. 67)

La félicité dans l'abandon, lorsque le corps sort de lui-même et ne nous appartient plus, lorsqu'il est libéré par la déchirure ou la coupure de l'enveloppe corporelle qui l'emprisonne, sont vécues aussi bien par la Virginia de *Chaconne*, dont le corps est entaillé deux fois par « l'homme au violon » (qu'elle coupe de la même façon), que par l'Alissa de *PASSION ou la mort d'Alissa*, hymne à la fugue et à « l'Érotisme suprême ».

Cette recherche de la totalité perdue, qui n'est pas, répons-le, sans évoquer le mythe de l'androgynie, s'exprime,

entre autres, précisément par le jeu sur l'androgynie du violon, développé de manière différente dans la « Chaconne » et dans le quatrième concerto, jeu permis par le fait qu'en bulgare, le violon (*цигулка*) est féminin, tout comme l'alto qui se dit « viole » (*виола*). Cette différence dans les genres, entre langues slaves et langues romanes, est d'ailleurs débattue dans le Concerto n° 4. Dans la « Chaconne », elle se déploie comme un jeu complexe entre le féminin (incarné par Virginia), le masculin (le violoniste) et le violon, androgyne, puisque tantôt féminin, comme le veut le genre du mot en bulgare, tantôt masculin lorsque le violoniste parle du *Maggini*. Pour respecter ce jeu, étant donné que « violon » est masculin en français, et donc le rendre féminin, j'ai ajouté « cette œuvre » dans la phrase suivante :

[...] il était certain qu'il aurait un *Maggini*, et, s'il le fallait, il pourrait se l'acheter lui-même, mais pas exactement *cette œuvre* de *Maggini*, *celle-ci*... *celle-ci* n'était pas *la sienne*, je suis trop exigeant... (*supra*, p. 59)

Ce qui m'a amenée à inverser entre les deux langues les « il » et « elle », l'important étant, bien entendu, de conserver cette androgynie et donc cette alternance du féminin et du masculin :

Pourquoi? Celle-ci? (*supra*, p. 59) [...]

mais, à ce moment-là, cela ne l'intéressait plus du tout, elle s'était habituée depuis longtemps à cette odeur, elle voulait seulement savoir pourquoi?

pourquoi pas exactement celui-ci? [...]

pourquoi pas exactement... celle-ci?... (*supra*, p. 60)

Sortir de soi, de son corps, atteindre l'au-delà des sens, par la jouissance verbale, musicale et amoureuse : c'est non seulement l'érotisme, mais aussi la liberté suprême. Liberté qui est également dépassement des frontières et limites de toutes sortes : frontière entre l'extérieur et l'intérieur du corps qu'est la peau (il faut la couper pour que le sang s'écoule, lui qui mêle les deux); frontière ténue entre la vie et la mort; entre les deux Vienne et les deux Virginia réunies grâce au

miroir; frontières entre le corps de l'instrument et celui qui en joue; «frontières», même imaginaires, entre les directions (le vertical et l'horizontal) repoussées de manière très freudienne par la maladie de Ménière et annihilées par le labyrinthe de Schönnbrunn ou le *superbe puits*, image de la verticale sans fond, mais aussi, avec le miroir, de la contemplation narcissique, qui revient de manière obsédante dans le texte. Virginia ne peut se rendre au concert où joue «l'homme qui l'a coupée/libérée» à cause de cette maladie qui abolit la différence entre les directions, allonge et arrondit les surfaces planes et vous fait tourner la tête jusqu'à la nausée. Quant au labyrinthe, espace ni ouvert, ni clos, qui brouille les directions, tant de fois revisité et ré-exploité dans la littérature (y compris dans un autre grand roman bulgare contemporain, *Physique de la mélancolie*¹, de Guéorgui Gospodinov), on sait, de Roger Caillois à Jacques Poirier, qu'il est lié, entre autres, au corps et au sacré, «symbole initiatique des pérégrinations de l'âme en quête de la Grâce ou du Salut, des épreuves qu'il faut tour à tour traverser, des étapes qu'elle doit franchir dans un ordre immuable²».

Quant au verbe d'Emilia Dvorianova, il «vit lui-même comme corps-âme : érotique, tendu, palpitant; pensif dans les sentiments, sensuel dans la tension de la pensée. Je le qualifierais d'orgiasme, dans la mesure où il met à l'épreuve les limites de l'expression verbale³», écrit Milena Kirova, critique littéraire et universitaire, dans un texte, intitulé «Le corps dé-rivé» qui constitue comme une postface à la nouvelle *La Velata* de Dvorianova, dans laquelle on retrouve la même tension entre présence et absence, et la même quête d'absolu, mais à travers la peinture (le tableau de Raphaël du même nom).

1 Г. Господинов, *Физика на тъгата*, София, Жанет-45, 2011. Dans ma traduction: G. Gospodinov, *Physique de la mélancolie*, Paris, éditions Intervalles, 2015.

2 R. Caillois, *Rencontres* (1978), p. 224.

3 М. Кирова, «Тялото, разковаване», in Е. Дворянова, *La Velata* (1998), p. 105.

De fait, pour libérer la langue, il faut également la libérer des contraintes de la norme, la pousser au-delà de ses limites, libérer la syntaxe, le vocabulaire, en retrouvant le continu du langage.

Dans un texte que je qualifierais de programmatique, intitulé : « L'épreuve de l'écriture, ou de l'autre côté de la langue¹ », Emilia Dvorianova laisse au lecteur le soin « d'ordonner non seulement ce qui est conscient, mais aussi l'inconscient du texte, presque toujours le plus important » et reconnaît que :

L'écrivain, cependant, peut parler de quelque chose de bien plus important, il est dans son droit d'en parler, et même, je dirais dans son droit exclusif, à savoir le besoin possible, voire la nécessité, de manifester par les mots, de faire advenir au moins jusqu'à une parcelle de conscience, non seulement pour lui, mais aussi pour les autres, l'acte de l'écriture même, l'acte de « faire une langue » qu'est l'écriture.

Cela veut dire qu'il ne parlera pas de ce qu'elle appelle « "le quoi" » de la langue dans ses potentialités interprétatives infinies, mais du « "comment" » de la langue qui est le processus de son évènement en tant qu'œuvre. Ce qui exige de l'écrivain :

qu'il se place « de l'autre côté de la langue, là où elle n'est plus un instrument dont nous nous servons pour faire *quelque chose*, mais une force tournée vers elle-même, entraînant vers ses profondeurs d'une manière qui permet que soit vécue sensuellement, perceptiblement, presque littéralement, la phrase de Heidegger chargée d'une pluralité de sens, selon laquelle nous ne parons pas la langue, c'est elle qui nous parle. De cet autre côté, inverse, la langue n'est plus désormais un système de signes, de ce côté-là, elle a perdu son sens préalable, son pouvoir « naturel » de signifier des « choses » ou de relier des « idées » dans des chaînes bien construites; là, « les mots et les choses » se sont entièrement détachés les uns des autres, non pas pour styliser le monde par des signes accaparés par leurs propres jeux abstraits, mais pour que les mots se transforment eux-mêmes en *choses*. Volume, matière, couleur, odeur et son... un magma².

1 E. Дворянова, « От другата страна на езика », Култура, n° 19 (2546), 22 mai 2009. Texte disponible sur Internet : <http://www.kultura.bg/bg/article/view/15654>

2 *Ibid.*

On rejoint, dans la *Poétique du traduire*, l'un des impératifs les plus importants énoncés par Henri Meschonnic : « traduire ce que les mots ne disent pas, mais qu'ils font¹ ». D'où une poétique fondée sur l'oralité entendue comme « l'organisation du mouvement de la parole par un sujet » :

Le paradoxe, alors, de l'oralité ainsi définie, est que le seul lieu où elle se réalise pleinement est la littérature. D'où, immédiatement, un critère de la valeur : la valeur en littérature est une réalisation maximale et unique de l'oralité. Ainsi, chaque écriture n'est une écriture que si elle est l'invention de sa propre oralité².

Opposant au discontinu du signe le *continu* du rythme (l'oralité), il précise que la poétique du traduire vise à atteindre la littérarité du texte traduit. Littérature et société, poétique et politique, rythme/oralité, historicité et littérarité, c'est ce que doit contenir et révéler l'acte de traduire : « La force d'une traduction réussie est qu'elle est une poétique pour une poétique. Pas du sens pour le sens, ni un mot pour le mot, mais ce qui fait d'un acte de langage un acte de littérature³. »

Récusant l'image romantique du créateur-mage inspiré, Emilia Dvorianova dévoile la figure d'un écrivain capable de s'oublier lui-même dans l'acte d'écrire, d'écouter la langue de « l'objet » qui l'a frappé et d'offrir à cette langue – « l'étranger en moi » – espace et liberté. C'est une langue libérée dans la mesure où elle réside dans les marges même de la langue, de l'autre côté des bornes du signe, si bien qu'elle ne signifie pas, mais qu'elle *agit* (n'oublions pas que le terme de poétique provient justement du verbe grec ποιεῖν, « faire »), danse, se fait musique :

Et, me semble-t-il, toute œuvre littéraire (du moins celles que l'on peut nommer ainsi) est une mise en place de limites à l'intérieur de la langue, un examen de ces limites, marges et contours qui font émerger également la structure de l'œuvre elle-même, dans la mesure où il ne vaut la peine de

1 H. Meschonnic, *Poétique du traduire* (1999), p. 55.

2 H. Meschonnic, *Dans le bois de la langue* (2008), p. 61.

3 *Ibid.*, p. 57.

mettre en langue tout objet écrit que dans ses *marges*, là où il peut faire naître une nouvelle langue¹.

Citant un écrivain qui, indigné, se serait demandé «qu'est-ce que c'est que ces phrases qui n'en finissent pas», Milena Kirova rétorque :

Non seulement elles n'en finissent pas, mais elles ne commencent pas, ajouterais-je, parce que la totalité ne pense pas en termes de commencement et de fin. C'est vrai, il y a des constructions syntaxiques monstrueuses sur deux pages imprimées, voire deux pages et demie. Mais dans cette monstruosité, il y a de la vie, il y a du mouvement, on suit le flux d'évènements dans la structure, les aventures de la ponctuation... Ce sont des phrases-mondes².

«La totalité ne pense pas en termes de commencement et de fin» : la quête de totalité, d'unité permettant d'atteindre la plénitude, traverse, on l'a vu, l'œuvre de Dvorianova, et je verrais dans cette phrase de Kirova la quintessence de cette écriture que je veux préserver, donner à voir et à entendre au lecteur français... quitte à le dérouter, comme le texte déroute lui-même.

Qu'est-ce qu'une «phrase-monde» dans *Chaconne*? Du plus visible et «superficiel» au plus caché et «profond», c'est une phrase qui, en effet, évite de commencer et de finir, et se déploie sur plusieurs pages, pas seulement deux ou deux et demie, mais même quatre ou cinq, avec le rythme particulier que lui confère la juxtaposition, et ce serait l'un de ces «crimes invisibles» dont parle Meschonnic que de les casser par des points; des points d'interrogation là où une question n'en comporte pas; des majuscules qui, traditionnellement, signalent un «début de phrase»; une ponctuation usuelle à la place des fameux tirets, que l'on ne trouve aussi abondants que chez Emilia Dvorianova et qui matérialisent bien le refus de discontinuité; des points virgules au lieu des virgules, au motif que la ponctuation française l'exige : la ponctuation

1 E. Дворянова, «От другата страна на езика», *op. cit.*

2 М. Кирова, «Тялото, разковаване», *art. cité*, p. 106.

bulgare, « de ce côté-ci de la langue », c'est-à-dire du côté de la norme, l'exigerait aussi, et banaliser, normaliser la langue du texte d'vorianovien, ce serait détruire sa poétique, tout ce que le texte, dans l'écriture même, dans le « comment » et pas seulement dans le « quoi », le « ce qu'il raconte », porte de signifiante. Une phrase-monde, c'est une phrase qui tisse des réseaux dans lesquels signification, matérialité visuelle et phonique, répétitions, chiasmes, oxymores, effets de miroir et échos se donnent à voir et à entendre :

alors, tout à fait **naturellement** affleurent à sa conscience des pensées tout à fait **antinaturelles** (*supra*, p. 40)

ou encore :

mais pourquoi l'œil ne peut-il pas se transformer en oreille, non c'est le contraire, l'oreille, pourquoi ne peut-elle pas se transformer en œil qui puisse voir à l'intérieur, entendre visiblement... l'âme

se demande Virginia (*supra*, p. 53). « Entendre visiblement » : là encore, comment ne pas se référer à Meschonnic qui demande précisément à l'oreille de voir et à l'œil d'entendre lorsque l'on traduit... Et le poète qu'il était, auteur, notamment, de *Vivre poème*, disait aussi :

J'appelle poème la transformation d'une forme de vie par une forme de langage et la transformation d'une forme de langage par une forme de vie, toutes deux inséparablement. [...] Ainsi le passage de l'annexion au décentrement, poétiquement, ne peut plus être pensé en termes de langue, mais dans les termes de ce qu'une œuvre fait à sa langue, de ce que traduire dans ce rapport à l'altérité fait à la langue d'arrivée¹.

Faire en français quelque chose à ma langue, comme le texte que je traduis a fait quelque chose au bulgare qu'il est seul à lui faire : c'est l'impératif auquel je me suis soumise en traduisant ces phrases-mondes qui impriment au texte sa vie, son mouvement, cyclique, car le cercle est la totalité, « c'est du langage ouvert, dégagé de toute illusion (prétention référentielle), son mode d'apparition, de constitution, n'est pas

1 H. Meschonnic, *Éthique et politique du traduire* (2007), p. 26 et p. 30.

le “développement”, mais la pulvérisation, la dissémination (la poussière d’or du signifiant)¹», écrivait aussi Roland Barthes dont est nourrie Emilia Dvorianova.

La «poussière d’or du signifiant» nous invite à voir toutes les constellations : constellation de textes qui forment un grand tout, l’Œuvre d’un écrivain (d’où l’importance, pour ne pas passer à côté, de faire comme Markowicz qui a traduit tout Dostoïevski); constellation d’échos qui traversent le texte, exigeant qu’on les donne à voir et à entendre au lecteur dans une autre langue, par-delà la difficulté de la tâche car, on le sait, les mots n’ont pas la même couverture sémantique dans les différentes langues, sans compter que la langue de Dvorianova refuse de fixer le sens des mots, elle les laisse se déployer dans leur ambivalence, voire leur pluralité.

C’est, par exemple, ce cri lancinant qui traverse le texte, cri de Munch, cri dans les oreilles, dû peut-être au foehn, dit le mari de Virginia, mais qui participe plutôt au mal-être dans la non-totalité, la non-plénitude.

C’est la répétition «obstinée» du *superbe puits*, de *j’ai rêvé de Vienne* participant au mouvement cyclique, au refus du commencement et de la fin, des directions claires; c’est le jeu sur ce qui se fixe, «fixation» qui n’est possible que dans l’absolu du ton juste :

lorsque les sons se fixent dans leur propre destin... (supra, p. 32)

le son est fixé en un ton, or c’est déjà un destin et le son ne sonne plus... (supra, p. 65 et p. 78)

la Terre, en fait, tournoie dans le ciel et est totalement mobile, tous les points de repères dans lesquels les pieds viennent se fixer comme des clous plantés ne sont qu’illusion (supra, p. 42)

des clous fixés dans cette beauté éclectique... (supra, p. 43)

– ces clous horribles plantés sur les rebords des fenêtres pour empêcher les pigeons de s’y poser, à moins de s’y blesser le ventre.

1 R. Barthes, *Sade Fourier Loyola* (1980), p. 114-115.

C'est encore le réseau patiemment tissé par le nom *точност* et l'adjectif et l'adverbe *точен, точно* que la « langue française », selon les contextes, traduit par « exact », « juste », « précis ». Sauf que je ne traduis pas « la langue » bulgare, je traduis un texte dans lequel ce réseau fait valeur (au sens que la sociocritique confère à ce mot), à sa propre signifiante, ce qui prime, dans la lecture-écriture qu'est ma traduction au moment où je la fais, sur la « justesse » linguistique. Et pour garder ce réseau, il faut un terme unique : il m'a semblé qu'*exact, exactement, exactitude* pouvaient mieux y répondre que *juste, justement, justesse* (à cause de son autre sens, de restriction, d'étroitesse) ou que *précis, précisément, précision* :

- *presque vingt ans* – en réalité dix-sept, pour être parfaitement **exacte**, mais l'**exactitude** n'a guère d'importance, sauf s'il s'agit de sons fixés dans leur propre destin,

comme il l'avait dit,

et il ne faisait aucun doute qu'il avait raison car elle venait de le vivre et il ne lui manquait que les mots pour l'exprimer –

... il faut agir avec **exactitude** et tendre vers une *précision absolue*, maintenir entièrement l'**exactitude**, le son est fixé en un ton, or c'est déjà un destin et le son ne sonne plus...

avait dit l'homme,

qui a coupé son corps au-delà de toute métaphore. (*supra*, p. 37-38)

mais, cette fois-ci, elle eut l'impression que les flûtes ne percevaient pas le son **exact**, elle se leva même sur la pointe des pieds et lança un regard étonné dans leur direction, ce déplacement était inhabituel, mais elles s'accordèrent vite, et elle se dit que le problème était peut-être dû à ses oreilles, elle avait manqué l'instant durant lequel la corde invisible en elle aurait dû se tendre dans une **exacte** mesure, mais cela non plus n'avait rien de troublant, car, lorsqu'elle entrerait en scène, c'est elle qui devrait donner le « la » définitif, le fixer dans l'accalmie des instruments, pour que tous le saisissent, à ce moment-là (*supra*, p. 38)

- et elle les accomplit, avec assurance, comme toujours, faire quelques pas, laisser passer les applaudissements le long des oreilles, s'incliner, s'installer à la place **exacte**...

... lever l'archet...

... la voici l'accalmie...

... la place **exacte**... le nombre d'or de l'**exactitude** dans le son...

... la-a-a-a... (*supra*, p. 39)

mais cette résistance la quitta tout aussi soudainement, elle était impossible car c'était **exactement** l'extase qui maintenait tout, le rendait possible (*supra*, p. 68)

... est-ce que tu feras la même chose pour moi? très doucement... tu as une main si **exacte**... des doigts fins... (*supra*, p. 75)

On le voit, souvent j'ai dû, à mon tour, repousser les limites sémantiques de ces termes, m'inscrire contre ce que les traductologues d'obédience linguistique appellent «équivalent fonctionnel», c'est-à-dire ce qui est réputé «naturel» dans une langue (on dit «la bonne place», une main «précise», etc.).

Et que dire des métaphores, sinon les rapprocher de celles du peintre Elstir, dans *À la recherche du temps perdu*, lui qui représentait la mer avec des images urbaines et la ville par des images marines. Emilia Dvorianova, elle, prend plaisir à évoquer la musique avec des métaphores picturales :

non, tout est juste, exact, le son est parfait, j'ai toujours pensé que certains *Maggini* sont meilleurs même que les *Stradivari*, leur couleur est différente, leur résonance a le ton du cinabre, sanglant, je me demande tout ce que l'on peut en tirer, surtout d'un exemplaire comme celui-ci... (*supra*, p. 11)

là où le ton de son *Maggini* s'incarne et se concentre jusqu'à cette couleur de sang qui, ensuite, foisonne dans les chromatismes qui suivent la musique en haut, encore en haut, la tirant jusqu'aux tons cristallins maintenus avec peine dans un *crescendo*, *poco crescendo*, *sempre crescendo*... (*supra*, p. 68)

Quant aux ambiguïtés, certaines ressortissent de la langue de l'auteur, notamment dans le «Concerto n° 1» où elle se plaît à nous perdre dans le jeu des «il» qui représentent tantôt le mari de la narratrice, tantôt son amant, tantôt le violoniste; ou encore avec les retours constants dans le passé, les va-et-vient avec le présent, la projection dans le futur, le style indirect libre, qui demandent un jeu subtil entre imparfait, plus-que-parfait, présent, futur dans le passé.

Mais il en est qui sont inhérentes à la langue dans laquelle je traduis, le français, qui, à la différence du bulgare dans lequel est écrit le texte, ne distingue pas, dans les pronoms personnels ou les possessifs, le *lui/son* renvoyant à un homme et celui qui renvoie à une femme. Il en résulte soit des ambiguïtés qui ne

sont pas dans le texte, soit la nécessité de préciser par des ajouts (« à lui », à « elle »).

« Quand on traduit, déclare André Markowicz¹, on fait tout ensemble et en mouvement. On ne fait pas de choix. Traduire, c'est prendre des risques, se mettre soi : la traduction est un acte de gratitude à l'égard du texte. » Je l'ai plus d'une fois entendu insister sur le fait qu'en traduisant, on doit avoir la conscience organique du tout : la forme c'est le sens. Pour lui, on peut toujours reprendre des détails, mais le rythme doit d'abord être là, dès le début, c'est l'enjeu de la traduction (Markowicz est un meschonnicien qui s'ignore, car Meschonnic ne dit pas autre chose, lorsqu'il dénonce le mythe de l'effacement du traducteur, répète que la forme participe de la signifiante du texte et revendique le primat du rythme pour fonder l'oralité).

Au moment d'inscrire le point final de ce texte, je me dis qu'il aurait pu s'intituler : « Pourquoi j'aime traduire Emilia Dvorianova »... Parce qu'elle repousse constamment les « limites » de la langue pour donner à voir et à entendre la *sienne* et surtout parce qu'elle montre que l'écriture porte intrinsèquement en elle le texte, que l'écriture *fait* le texte, ce qui doit nous inciter à revoir toutes les idées que nous charriions encore sur *l'ainsi nommée littérature*, ce que nous croyons être la littérature et, partant, la langue de la littérature ; sur le style encore trop souvent pensé comme un écart, certes « joli », certes « agissant » sur le lecteur, mais comme un écart tout de même par rapport à LA langue, un choix facultatif de l'écrivain, un ornement. Toutes représentations de l'écriture, de la littérature qui se reflètent sur la manière dont on traduit... en oubliant que « ce n'est pas nous qui parlons la langue, c'est elle qui nous parle ».

¹ Prononcé le 20 décembre 2014 lors d'une séance de l'École de traducteurs (CNL).

Bibliographie

Œuvres d'Emilia Dvorianova

Естетическата същност на християнството [L'essence esthétique du christianisme], София, Университетско издателство «Свети Климент Охридски», 1992; rééd. Феня, 2004.

Къщата [La maison], София, Арета, 1993.

PASSION или смъртта на Алиса, София, Обсидиан, 1995; rééd. 2005. En français : *PASSION ou la mort d'Alissa*, trad. Marie Vrinat, Gardonne, Fedérop, 2006.

La Velata, София, Феня, 1998; rééd. Обсидиан, 2005.

Госпожа Г. [Madame G.], София, Феня, 2001; rééd. София, Парадигма, 2011.

Земните градини на Богородица, София, Обсидиан, 2006. En français : *Les Jardins interdits*, trad. Marie Vrinat, Paris, Aden, 2010.

Концерт за изречение [Concert pour phrase], София, Обсидиан, 2008.

Освен литературата [Outre la littérature], София, Парадигма, 2011.

При входа на морето [À l'entrée de la mer], София, Обсидиан, 2014.

Ouvrages et articles mentionnés

BARTHÉLÉMY, Lambert, «“ma langue dans sa bouche”. À partir du latin chez Claude Simon», *Loxias*, 29, mis en ligne le 13 juin 2010, URL : <http://revel.unice.fr/loxias/index.html? id=6127>.

BARTHES, Roland, *Sade Fourier Loyola*, Paris, Le Seuil, 1980.

BERMAN, Antoine, *La Traduction et la lettre ou l'auberge du lointain*, Paris, Le Seuil, 1999.

CAILLOIS, Roger, *Rencontres*, Paris, Puf, 1978.

CIXOUS, Hélène, CLÉMENT, Catherine, *La Jeune Née*, Paris, 10/18, 1975.

ECO, Umberto, *Lector in fabula*, trad. Myriem Bouzaher, Paris, Grasset, 1985.

MESCHONNIC, Henri, *Poétique du traduire*, Lagrasse, Verdier, 1999.

—, *Vivre poème*, Creil, Bernard Dumerchez, 2006.

—, *Éthique et politique du traduire*, Lagrasse, Verdier, 2007.

—, *Dans le bois de la langue*, Paris, Laurence Teper, 2008.

VRINAT-NIKOLOV, Marie, «Éloge de la rupture : la littérature bulgare du XXI^e siècle et ses nouvelles esthétiques», in Clara Royer et Petra James (dir.), *Sans faucille ni marteau. Ruptures et retours dans les littératures européennes post-communistes*, Berne, Peter Lang, 2013, p. 273-287.

—, «Traduire la langue du corps et le corps de la langue d'un texte “toujours pluriel et paradoxal”», in *Traduire la pluralité du texte*, à paraître aux éditions L'Improviste, 2015.

Table des matières

7	87
Concerto pour phrase n° 1	Concerto pour phrase n° 5
11	93
Concerto pour phrase n° 2	Coda
17	101
Concerto pour phrase n° 3	Quand le Verbe est l'amant
23	parfait , par Marie Vrinat
Chaconne	
(Thème et variations)	
81	125
Concerto pour phrase n° 4	Bibliographie

Dans la collection « Versions françaises »

Fondée et dirigée par Lucie Marignac

Curiosité, intérêt, admiration, attachement – tout lecteur a, un jour ou l'autre, éprouvé ces sentiments pour un texte qu'il lui semblait découvrir, réinventer, s'approprier. Ce texte est devenu le sien, celui qu'il voudrait lire et relire, éditer, traduire, annoter, présenter, commenter.

Rejoignant l'une des traditions les plus anciennes de l'École normale, ses élèves et anciens élèves, enseignants et chercheurs s'attachent ici à faire connaître « leur » texte, un auteur, une période, un mouvement d'idées, une forme d'écriture dont ils sont parfois devenus spécialistes. Texte important, souvent négligé, jamais traduit, inédit ou épuisé, indisponible.

Ainsi peuvent se redessiner, à partir de fragments divers, certains ensembles oubliés, et s'affirmer peu à peu la cohérence de ces « versions françaises ».

Theodor W. Adorno, *L'Actualité de la philosophie et autres essais*, édition de Jacques-Olivier Bégot, 2008, 102 pages.

Lou Andreas-Salomé, *Le Diable et sa grand-mère*, édition de Pascale Hummel, 2005, 96 pages.

—, *L'Heure sans Dieu et autres histoires pour enfants*, édition de Pascale Hummel, 2006, 192 pages.

Pietro Aretino, *Trois livres de l'humanité de Jésus-Christ*, édition d'Elsa Kammerer, 2004, 232 pages.

Cesare Beccaria, *Recherches concernant la nature du style*, édition de Bernard Pautrat, 2001, 216 pages.

Jeremy Bentham, *Garanties contre l'abus de pouvoir et autres écrits sur la liberté politique*, édition de Marie-Laure Leroy, 2001, 288 pages.

Giovanni Botero, *Des causes de la grandeur des villes*, édition de Romain Descendre, 2013, 192 pages.

Tommaso Campanella, *Sur la mission de la France*, édition de Florence Plouchart-Cohn, 2005, 256 pages.

Margaret Cavendish, *Relation véridique de ma naissance, de mon éducation et de ma vie*, édition de Constance Lacroix, préface de Lise Cottegnies, 2014, 140 pages.

Le Conseil de la cloche et autres nouvelles grecques (1877-2008), édition de Stéphane Sawas, 2^e éd., 2015, 216 pages.

Edmondo De Amicis, *Le Livre Cœur*, suivi de deux essais d'Umberto Eco, édition de Gilles Pécout, traduction de Piero Caracciolo, Marielle Macé, Lucie Marignac et Gilles Pécout, 2^e éd., 2005, 2^e tirage, 2011, 496 pages.

—, *Souvenirs de Paris*, édition d'Alberto Brambilla et Aurélie Gendrat-Claudé, 2015, 202 pages.

Frederick Douglass, Henry David Thoreau, *De l'esclavage en Amérique*, édition de François Specq, 2006, 208 pages.

William E. B. Du Bois, *Les Âmes du peuple noir*, édition de Magali Bessone, 2004, 344 pages.

Konrad Fiedler, *Sur l'origine de l'activité artistique*, édition de Danièle Cohn, 2008, 2^e tirage, 2011, 160 pages.

—, *Aphorismes*, édition de Danièle Cohn, 2013, 128 pages.

Moderata Fonte, *Le Mérite des femmes*, édition de Frédérique Verrier, 2002, 272 pages.

Margaret Fuller, *Des femmes en Amérique*, édition de François Specq, 2011, 116 pages.

Nathaniel Hawthorne, *La Semblance du vivant. Contes d'images et d'effigies*, édition de Ronald Jenn et Bruno Monfort, 2010, 368 pages.

José Natividad Ic Xec, *La Femme sans tête et autres histoires mayas*, édition de Nicole Genaille, 2013, 146 pages.

Washington Irving, *Les Déterreurs de trésors*, édition de Thomas Constantinesco et Bruno Monfort, 2014, 136 pages.

William James, *De l'immortalité humaine*, édition de Jim Gabaret, 2015, 140 pages.

Thomas Jefferson, *Observations sur l'État de Virginie*, édition de François Specq, 2015, 316 pages.

Sarah Orne Jewett, *Le Pays des sapins pointus et autres récits*, édition de Cécile Roudeau, 2004, 368 pages.

Kaneko Mitsuharu, *Histoire spirituelle du désespoir*, édition de Benoît Grévin, 2009, 272 pages.

Immanuel Kant, *Sur le mal radical dans la nature humaine*, édition de Frédéric Gain, 2^e éd., 2011, 2^e tirage, 2015, 176 pages.

Le Lai du cor et Le Manteau mal taillé. *Les dessous de la Table ronde*, édition de Nathalie Koble, préface d'Emmanuèle Baumgartner, 2005, 184 pages.

Lu Xun, *Errances*, édition de Sebastian Veg, 2004, 360 pages.

—, *Cris*, édition de Sebastian Veg, 2010, 304 pages.

—, *Nouvelles et poèmes en prose (Errances, Cris, Mauvaises herbes)*, édition de Sebastian Veg, 2015, 664 pages.

Herman Melville, *Derniers poèmes*, édition d'Agnès Deraill et Bruno Monfort, avec la collaboration de Thomas Constantinesco, Marc Midan et Cécile Roudeau, préface de Philippe Jaworski, 2010, 224 pages.

José Ortega y Gasset, *L'Homme et les gens*, édition de François Géral, préface de Christian Baudelot, 2008, 278 pages.

Friedrich von Schelling, *De l'âme du monde*, édition de Stéphane Schmitt, 2007, 3^e tirage, 2013, 322 pages.

Georg Simmel, *Face à la guerre. Écrits 1914-1916*, édition de Jean-Luc Evard, 2015, 120 pages.

Niccolò Tommaseo, *Fidélité*, édition d'Aurélie Gendrat-Claudel, 2008, 272 pages.

Henry David Thoreau, *Les Forêts du Maine*, édition de François Specq, 2004, 528 pages.

Dorothy Wordsworth & William Wordsworth, *Voyage en Écosse. Journal et poèmes*, édition de Florence Gaillet, 2002, 384 pages.

Imprimerie Maury
N° d'impression :
Dépôt légal : octobre 2015